3306 [1]

St. Kotowicz

VOYAGE

DE

L'INDE EN ANGLETERRE.

I.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON.
rue des Noyers, no 37.

Chefs Khourdes.

VOYAGE

DE

L'INDE EN ANGLETERRE,

PAR

LA PERSE, LA GÉORGIE, LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA PRUSSE;

FAIT EN 1817,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL JOHNSON;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DU VOYAGE DE MAXWELL.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

rue Saint-Marc-Feydeau, nº 20.

1819.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5168115

Pol. Tow. Geograficzne
BIBLIOTEKA GENERALNA
w-wie
3306 [1]

NH-68908 N-3443400/TMK

VOYAGE

DE

L'INDE EN ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs du voyage. — Départ de Bombay sur un bâtiment marchand. — Passagers arabes et indiens. — Mortalité parmi les jeunes Cadets dans l'Inde. — Désagrémens de ce vaisseau. — Danger des pirates. — Trombes d'eau. — Frai de poisson qui donne à la mer une couleur rouge. — Femmes mahométanes à bord. — Arrivée à Mascate. — L'Iman. — Insalubrité de cette ville. — Fécondation des dattiers. — Muttra. — Esclaves vendus dans le Bazar. — Condition des esclaves chez les Musulmans. — Commerce. — Pêche singulière.

Lorsque le capitaine Salter et moi prîmes la résolution de retourner en Angleterre, un grand nombre de circonstances favorables semblaient se réunir pour rendre un voyage par terre, non-seulement exempt de tout danger, mais particulièrement agréable pour nous. Une paix générale régnait en

Perse et en Europe ; l'usurpateur habile qui, pendant tant d'années, avait fait le malheur du monde, était enfin précipité de son trône : les nations respiraient depuis l'Inde jusqu'au Tage, et une douce fraternité paraissait devoir succéder à ces haines astucieusement entretenues par le tyran de la France.

Comme la route que nous avions choisie traversait des pays en général habités et cultivés, nous n'avions pas à craindre de nous trouver dans de grands embarras; et, notre voyage en Perse devant se faire dans une saison comparativement froide, nous espérions qu'il ne pourrait être que favorable à notre santé ; nous savions aussi que nous serions maîtres de faire chaque jour plus ou moins de chemin, suivant que les circonstances et notre inclination nous y décideraient.

D'après tous les renseignemens que nous pûmes nous procurer, nous fûmes portés à croire que le voyage par terre ne serait ni coûteux, ni ennuyeux, et que nous pouvions le faire à moins de frais, et presque en aussi peu de temps qu'il en faudrait pour retourner en Angleterre par mer, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Un autre avantage que nous trouvions, à mon avis, c'était qu'en partant vers le milieu de février, nous éviterions la saison des chaleurs qui allait commencer dans l'Inde, et l'hiver de l'hémisphère méridional, qui nous aurait surpris au Cap, si nous avions pris cette route ; tandis qu'à notre arrivée en Perse, qui pouvait avoir lieu dans trois semaines, nous trouverions,

pour commencer notre voyage, la plus délicieuse saison de l'année. Enfin, la variété, la nouveauté des objets intéressans qui devaient s'offrir à nous sur cette route, furent des motifs additionnels pour nous la faire préférer.

Ayant donc résolu de commencer à Bushir notre voyage par terre, et ayant obtenu notre congé, nous nous embarquâmes à bord du *Kusroovie*, bâtiment marchand d'environ 360 tonneaux, commandé par le capitaine Waddington, marin connaissant parfaitement la navigation du golfe Persique. Nous convînmes de lui payer chacun trois cents roupies pour notre passage et notre nourriture à sa table, non compris le vin et les liqueurs, et nous avions nos domestiques pour nous servir. Outre le linge qui nous était nécessaire, chacun de nous avait une selle anglaise, une paire de pistolets d'arçon, et des munitions.

Indépendamment du grand nombre de bâtimens marchands qui naviguent entre Bombay et le golfe Persique, il y a presque toujours à cette dernière station une frégate ou un sloop de guerre, et le gouvernement de Bombay envoie régulièrement, tous les mois, un paquebot à Balsora et à Bushir, avec les dépêches à transmettre par terre. Si nous avions attendu quinze jours de plus, nous aurions pu faire cette traversée sur le croiseur de la Compagnie des Indes, qui devait faire voile au commencement de mars. Mais, tout occupés de notre voyage, nous étions portés, comme la plupart des

voyageurs, à nous exagérer les avantages, et à nous aveugler sur les inconvéniens de notre projet. Nous nous imaginâmes, d'après le port supérieur du *Kusroovie*, que nous nous y trouverions beaucoup plus commodément que sur le croiseur de la Compagnie, qui n'était que d'environ 150 tonneaux; et nous ne fîmes pas assez d'attention aux dangers auxquels nous exposeraient les pirates Joasmites qu'on disait se trouver alors en grande force à l'entrée du golfe. D'autres considérations très-sérieuses auraient encore dû nous donner à réfléchir, et l'expérience nous a appris à en conserver un souvenir durable.

Nous nous embarquâmes le 15 février. Tout l'équipage se rassembla bientôt autour du cabestan pour lever l'ancre, et un grand nombre de passagers Arabes qui ne devaient avoir d'autre logement que le tillac du navire, s'y joignirent aussitôt. Le tout formait un groupe mélangé qui semblait composé de mendians sales, hideux et couverts de haillons, tels que je n'en avais jamais vus. Je fus vivement frappé de la différence qui existe entre l'Arabe et l'Indien. Les premiers, doués d'une grande force de corps, n'ayant que peu de préjugés, endurcis à la fatigue, actifs et intrépides, cherchaient toutes les occasions d'aider l'équipage, tandis que les Indiens, timides et plongés dans une apathie habituelle, se tenaient tapis dans un coin, et auraient pu être pris pour un tas de vêtemens sales.

Outre le capitaine Salter et moi, nous avions pour compagnon de cabane un jeune homme qui voyageait pour raison de santé, M. Delatang, lieutenant dans le 17e régiment de Sa Majesté. Son but, dans ce voyage, étoit de chercher à prolonger son existence aux moindres frais possibles, en s'éloignant de l'Inde avant la saison des chaleurs, qui auraient déterminé une nouvelle attaque d'une fièvre aiguë dont il relevait à peine, et qui aurait rendu sa guérison douteuse ou du moins très-longue. Le souvenir pénible des souffrances que j'avais éprouvées moi-même plusieurs années après mon arrivée dans l'Inde, par suite d'une fièvre intermittente, aiguë et inflammatoire, m'inspira une vive compassion pour ce jeune homme qui, quelques mois auparavant peut-être, plein de vigueur et de santé, avait quitté le toit paternel où tous ses besoins, tous ses désirs étaient satisfaits, et où les tendres soins d'une mère, l'affection touchante d'une sœur auraient répondu à ses moindres plaintes. Quel triste et déplorable changement! Au lieu de ces douces consolatrices, il était fatigué plutôt que servi par un jeune Indien indolent, stupide, qui n'avait jamais vu la mer, et qui, loin de se rendre utile à un maître affaibli par la maladie, avait à peine dans l'âme assez d'énergie pour pourvoir à ses propres besoins. M. Delatang se consolait quelquefois de cet état d'abandon, en réfléchissant que son sort était encore préférable à celui des compagnons de souffrance qu'il avait laissés derrière

lui, stationnés peut-être à une grande distance de la mer. Il avait plus d'espoir qu'eux de recouvrer la santé, car la petite somme qu'il avait reçue de ses amis était du moins suffisante pour lui permettre de faire ce voyage et de résider quelques semaines en Perse, sa seule espérance de guérison étant fondée sur la fraîcheur de ce climat.

Telle est souvent la malheureuse situation où se trouvent les jeunes Cadets dans l'Inde. Ils éprouvent de fréquentes rechutes des maladies dont je viens de parler, et qui se terminent tôt ou tard par la mort. Si l'on publiait la liste des jeunes gens de cette classe, qui périssent dans ce pays, l'examen qu'on en pourrait faire conduirait à la conclusion que l'embarquement d'un Cadet pour l'Inde est pour lui comme une nouvelle naissance, et que sa vie devient aussi précaire que celle d'un enfant nouveau-né. On doit calculer que sur un nombre donné d'entre eux la moitié n'y vivent pas douze ans, et qu'il n'y en a pas un sur dix qui arrive à la Terre-Promise, c'est-à-dire à la jouissance de la paye entière après vingt-cinq ans de service. Enfin celui même qui a pu atteindre ce but désiré ne peut compter jouir de son bonheur qu'un bien petit nombre d'années, et la faux terrible de la mort vient terminer tous ses calculs d'une manière péremptoire.

Cette digression sur un seul passager étant déjà passablement longue, je ne parlerai des autres que pour en donner une idée générale. Ils étaient au

nombre de cent trente-six, une trentaine d'entre eux, hommes et femmes, étaient entassés dans la grande cabane avec leurs provisions, leurs marchandises, et partie de la cargaison du vaisseau. C'étaient des Mahométans, venant du Carnate, et allant en pèlerinage à Kurballa et à la Mecque. La confusion et le désordre étaient encore augmentés par une multitude de singes, de perroquets, de chats, et d'autres animaux domestiques.

Enfin un vent favorable enfla les voiles, et nous eûmes le désagrément de reconnaître que le navire marchait très-pesamment. Nous en concûmes facilement la cause, quand nous apprîmes que la cargaison dont il était plein jusqu'au tillac, n'avait été placée à bord qu'un jour ou deux avant le départ, et qu'on n'avait pu placer à fond de cale les objets les plus lourds. Des jarres d'eau étaient attachées entre les carronades et sur le tillac, avec des mâts de relais, des pièces de bois et des chaloupes entre les mâts. Environ cent vingt passagers couchaient sur le tillac faute de place sous le pont. La cabane au-dessous de la nôtre était remplie de femmes, elle était fermée par des espèces de contre-vents toutes les fois que nous avions une brise, et les exhalaisons qui en sortaient nous incommodaient beaucoup, lorsque nous nous retirions dans notre cabane. Nous eûmes alors tout le temps de réfléchir sur le manque de prévoyance qui nous avait fait préférer ce bâtiment au croiseur de la Compagnie, sur lequel on ne recevait pas de passagers naturels du

pays, ce qui faisait qu'on pouvait y maintenir la propreté. Nos regrets augmentèrent encore en songeant que nous n'avions pas les mêmes moyens de défense dont les croiseurs sont toujours amplement pourvus, et que si nous étions attaqués par des pirates, il était vraisemblable que nous serions pris et massacrés. On sait que ces misérables ne font pas de quartier, et qu'en s'emparant d'un bâtiment ils font décapiter de sang-froid tous ceux qui s'y trouvent, avant de les jeter à la mer. Nous tâchâmes pourtant de bannir ces craintes, et de nous réjouir de l'espérance de voir bientôt les côtes de l'Arabie.

Après avoir perdu de vue les côtes de l'Inde, nous éprouvâmes tour à tour des vents contraires et des calmes, de l'ennui desquels nous fûmes faiblement dédommagés par la vue de quelques marsouins, des préparatifs funèbres pour jeter à la mer le corps d'un Arabe de distinction qui était décédé, ou enfin d'un bel oiseau du Tropique qui se dessinait quelquefois en forme de croix blanche sur de noirs nuages.

Le 26 février, étant par 22° 26′ de latitude, sur 66° 19′ de longitude (1), on nous appela sur le pont pour nous faire voir le phénomène assez peu commun de plusieurs trombes d'eau qui marchaient lentement devant nous. Tandis que j'en traçais une esquisse au crayon, les remarques suivantes se pré-

(1) Du méridien de Greenwich.

sentèrent à moi. Avant l'instant où elles parurent, le temps avait été calme et couvert de nuages, et nous avions éprouvé quelques bourrasques venant de côtés différens et même opposés. D'après les circonstances qui accompagnèrent leur origine, leurs progrès et leur fin, je suis porté à croire qu'on doit les attribuer à des causes électriques semblables à celles qui occasionent sur terre les tourbillons qu'on remarque souvent dans l'Inde, dans les intervalles de calme et de repos qui séparent la brise de mer de celle de terre, et dont les effets sont à peu près les mêmes. Leur forme de colonne est due, selon moi, à un brouillard épais, à une vapeur aqueuse dont la chute ne pourrait faire éprouver à un navire d'autre dommage que celui qu'un tel corps pourrait causer lui-même, en dérangeant le courant du fluide électrique. Voici comment la trombe paraît commencer. On aperçoit dans le nuage un point convexe, ou de projection vers l'Océan, à peu près de même densité que sa partie la plus épaisse; et l'endroit de la mer qui y correspond presque au-dessous, offre aux yeux un bouillonnement accompagné d'un brouillard épais. La projection partant du nuage augmente rapidement de longueur jusqu'à ce qu'elle vienne presque en contact avec le point qui y correspond dans la mer; mais on ne peut s'assurer de leur jonction, attendu le brouillard qui en environne la base. La partie de la colonne la plus noire est au centre et au niveau de la mer, et elle ne paraît, dans aucun cas, s'éle-

ver à plus de dix à douze pieds au-dessus de l'eau : là, sa densité diminue, et elle ne semble plus qu'un brouillard. Si l'horizon, au-delà du nuage, est pur et serein, la trombe elle-même paraît noire, mais pas plus que le nuage qui la couvre ; si au contraire l'horizon est couvert, la trombe prend une couleur de fumée, et est d'une teinte comparativement moins foncée.

Au moment où la colonne s'approche de l'eau agitée au-dessous, elle est presque perpendiculaire ; mais elle plie bientôt en forme d'arc, par suite de l'action du vent, à la direction duquel elle cède ; cependant la couleur et la densité n'en paraissent guère différentes de la partie la plus épaisse du nuage dont elle sort. Ce phénomène se termine par la rupture de la colonne qui semble se briser en deux parties : celle qui est supérieure remonte dans le nuage, et celle de dessous, s'élargissant graduellement, finit par retomber dans la mer. Il est encore à remarquer que la trombe ne reste pas stationnaire, mais qu'elle parcourt une distance quelquefois considérable, paraissant unir à la surface de la mer le nuage auquel elle est attachée : lorsqu'elle est disparue, le nuage d'où elle est sortie donne ordinairement de la pluie.

Un autre phénomène qui attira notre attention, fut celui de grands espaces couverts de frai de poisson à la surface de l'eau, ce qui, aux rayons du soleil, lui donnait une couleur écarlate très-brillante : cette particularité se remarque en approchant des

côtes d'Arabie, depuis le cap de Razalgate, jusqu'à la mer Rouge qui en est souvent couverte.

Comme le voyage de Bombay à Bushir a été décrit plus d'une fois, je n'entrerai pas dans de grands détails à ce sujet, et je me bornerai à parler de ce qui me paraîtra avoir été oublié par les autres voyageurs. En approchant de la côte septentrionale du Béloutchistan, nous vîmes plusieurs barques qui nous alarmèrent quelquefois; mais aucune ne nous montra d'intentions hostiles. Une d'elles s'approcha de nous assez pour pouvoir être hélée, et nous dit qu'elle n'avait d'autre intention que de voguer sous notre protection jusqu'à Mascate, port auquel elle appartenait, et où elle retournait du golfe de Cutsch : elle continua à faire route avec nous jusqu'à son arrivée à sa destination.

Nous aperçûmes, le 12 mars, les côtes élevées de l'Arabie, mais ce ne fut que le 15 que nous entrâmes dans la baie de Mascate, à cause des vents du sud-ouest qui contrariaient notre marche. La baie, à son entrée, présente une belle vue dont je fis une esquisse détaillée avant notre départ. Nous y trouvâmes à l'ancre le bâtiment la *Sophie* de Bombay, et le croiseur de la Compagnie, *la Vestale*, qui avait été envoyé du golfe Persique pour prendre sous sa protection tous les vaisseaux marchands arrivés à Mascate, et les escorter jusqu'à Bushir, ou Balsora. Cette précaution n'est pas toujours nécessaire; mais on la prenait alors à cause des pira-

tes Joasmites qui infestaient ces parages, et qui avaient pris récemment plusieurs barques.

Le 16, tous les passagers se rendirent à terre; et ce dut être un grand soulagement pour les femmes qui se trouvaient dans la cabane au-dessous de la nôtre, et qui n'avaient point respiré un air pur depuis notre départ de Bombay. Quoique ce local resserré exhalât une odeur détestable et empestée, elles y étaient tenues sévèrement renfermées, suivant l'usage des Mahométans; plusieurs étaient âgées, un grand nombre étaient malades par suite du manque d'air; cependant il ne leur était pas permis, même après la chute du jour, de venir s'asseoir sur le tillac pour y jouir d'une atmosphère plus pure, et faire prendre l'air à leurs vêtemens, dont elles n'avaient pas changé depuis un mois.

Dès que les passagers furent à terre, on monta sur le tillac une aussi grande partie de la cargaison qu'il fut possible, et l'on en fit un arrangement plus judicieux, en plaçant au fond du bâtiment les objets plus lourds, comme le fer, l'étain, le sucre-candi, etc. On fit des préparatifs pour prendre à bord des provisions, du bois, de l'eau, et l'on débarqua quelques sacs de riz qu'on vendit avantageusement à Mascate.

Comme l'iman de Mascate, qui est en même temps gouverneur de l'Oman, est sincère ami des Anglais, et très-bien disposé à leur égard, il n'était nullement nécessaire de placer dans cette ville un Anglais en qualité de résident britannique : et effec-

tivement il n'y en a point; mais un négociant indien, natif de Katiawar, qui y est établi, remplit les fonctions d'agent de sa majesté, et de l'honorable Compagnie des Indes Orientales. C'est un homme qui paraît respectable et obligeant; il est toujours prêt à rendre service à tout ce qui a des liaisons avec l'Angleterre, et il fait le métier de courtier de change, de banquier, et d'agent-général. Il a une vaste maison au milieu de la ville, et paraît avoir une grande influence sur tous les autres négocians qui y demeurent: il fournit aux bâtimens qui touchent à ce port tous les objets dont ils peuvent avoir besoin.

Un étranger qui vient résider à Mascate, court, dit-on, le risque d'être attaqué d'une fièvre qui a souvent été funeste aux Européens. Il n'est nullement étonnant que des maladies endémiques semblent y régner, car la ville est située sur un terrain fort bas, et entourée presque de toutes parts de rochers très-élevés qui ne sont ouverts que d'un seul côté, par où le vent ne souffle presque jamais. La chaleur y est si étouffante pendant l'été, et on laisse les rues dans un tel état de malpropreté, que la plupart des habitans, qui en ont le moyen, vont occuper, pendant cette saison, des maisons situées sur les hauteurs, parmi des plantations de dattiers, et ne passent que l'hiver dans la ville. L'iman lui-même demeure ordinairement à Boreka, à environ trente milles dans l'intérieur, vers le nord-ouest, sans

doute pour éviter l'air malsain de la ville où il a une belle maison qui est rarement habitée. Dans le fait, la seule race qui semble pouvoir supporter l'insalubrité de ce climat, sont les nègres de la côte d'Abissinie, au sud de la mer Rouge, à cheveux de laine et frisés. Beaucoup de personnes, et surtout les femmes qu'on voit dans les rues, appartiennent à cette race, ou annoncent, par leurs traits et la couleur de leur peau, qu'elles en descendent: ce sont probablement les enfans de pères arabes, et de mères abissiniennes esclaves.

Les femmes, quand elles sortent, se couvrent la figure d'un voile de soie de quatre pouces de largeur, ayant deux trous qui correspondent aux yeux. Ce voile est serré autour de la tête par deux agraffes de métal, et tombe jusqu'à la ceinture, où il est attaché pour empêcher qu'il ne soit emporté par le vent: il est donc aisé de s'en débarrasser quand l'occasion l'exige, en le rejetant soit sur une épaule, soit derrière la tête. Les mœurs des habitans de l'intérieur, les Buddous, ou, comme nous les appelons, les Bédouins, sont tout-à-fait pastorales; ils habitent les montagnes et les vallées avec leurs troupeaux, aussi long-temps que la saison le leur permet; et, pendant l'hiver, ils s'approchent du bord de la mer, quand ils le peuvent, et y vivent principalement de pêche. Quelques-uns d'entre eux passent ce temps dans des huttes ou des cavernes, dans des lieux écartés, et vivent du laitage

et des autres produits de leurs troupeaux, et des dattes et autres fruits qu'ils ont recueillis et fait sécher pendant l'été.

Le dattier remplace, en Arabie, le cocotier de l'Inde; et, comme lui, paraît fournir aux naturels du pays la plupart des choses nécessaires à la vie. Le fruit sert de nourriture aux hommes et aux bestiaux ; on fait avec les feuilles et les fibres de l'arbre des nattes et des cordes qui servent pour la couverture des maisons, et le tronc et ses branches, si on peut leur donner ce nom, servent à tous les usages auxquels le bois peut être employé. Les dattes y sont excellentes, et contiennent une grande quantité de matière nourrissante sucrée; mais les fruits des dattiers qui sont situés de manière à ne pouvoir recevoir les poussières du dattier mâle, restent toujours plus petits, et n'ont jamais une saveur sucrée, quoiqu'ils prennent de la couleur, et qu'ils paraissent mûrir.

Le temps de notre séjour était l'époque où l'on s'occupe de la fécondation des dattiers femelles : on l'opère en attachant au-dessus de chaque bouquet des fleurs femelles, une ou plusieurs fibres de la fleur mâle, qui croît en gros bouquets sur le dattier mâle, et d'où il tombe une grande quantité de poussière aussi fine que de la poudre pour les cheveux, et dont l'odeur est forte et agréable.

Comme les dattiers qui produisent le petit fruit croissent en abondance, et réussissent très-bien à Bombay, j'y envoyai, par une barque qui y re-

tournait, une fleur mâle en pleine maturité, pesant au moins deux livres, et bien remplie de poussière, et je pris toutes les précautions imaginables pour qu'elle y arrivât sèche et en bon état; mais il est à craindre qu'après avoir été à bord seize à vingt jours, elle n'ait perdu toute sa vertu prolifique avant qu'on pût en tirer parti.

De Mascate, je fis une excursion par terre jusqu'à Muttra, qui n'en est éloignée que de cinq milles, et j'eus à traverser deux chaînes de montagnes. La plus voisine de Muttra est fort élevée; l'autre est moins haute: on voit des tours sur le sommet des rochers qui la composent, et l'on trouve sur la route une porte flanquée de tours. Ces fortifications défendent les deux points par lesquels seuls un ennemi pourrait s'avancer: elles sont au nord-ouest de Muttra, et au sud de Saadutabad, petit village à environ deux milles de distance, habité par des pêcheurs, et situé sur une belle baie.

On ne voit ici que des maisons à toit plat; les murs sont d'une couleur jaune éblouissante qui, jointe à la poussière et à la malpropreté, doit contribuer à occasioner les maux d'yeux qui sont très-communs parmi le peuple. Cette circonstance peut avoir fait naître l'usage général de s'appliquer sur le bord des paupières de l'antimoine pulvérisé, opération qu'on regarde comme faisant une partie essentielle de la parure, et comme donnant un nouvel attrait aux yeux séduisans d'une femme.

A quelques pas de la route, je remarquai des

cabanes faites de nattes, habitées par des mendians. Quelques-uns d'entre eux se tenaient à la porte, et avaient placé le long de la route des paniers dans lesquels ils priaient les passans à haute voix de déposer leurs aumônes. Il paraît qu'on avait eu la sage précaution de leur défendre d'entrer dans les villages, parce qu'ils étaient attaqués de la lèpre, ce qui prouve que cette maladie est commune en Arabie, et qu'elle y passe pour contagieuse.

Les habitans de Muttra paraissent plus propres et d'une figure plus agréable que ceux de Mascate, et ont moins de ressemblance avec la race abissinienne. Nous avançâmes plus loin dans l'intérieur du pays, avec l'intention d'aller voir quelques sources d'eaux chaudes minérales qui sortent du pied d'une montagne, à environ quinze milles de Muttra; mais nous trouvant fatigués tant par la chaleur excessive du soleil, que par la nécessité de voyager sur des ânes, quoique leur pas fût l'amble, avec des selles en bois couvertes d'une peau de mouton, nous revînmes sur nos pas après avoir été jusqu'au village de Rawi, à environ cinq milles.

Nous ne vîmes aucune trace de culture dans l'intérieur du pays, si ce n'est dans le voisinage immédiat des villages, dont quelques-uns sont défendus par des murailles et des tours. Dans les terrains enclos, on cultivait principalement le dattier, la luzerne, le froment et quelques légumes. Sur le bord de la route, on exposait en vente des paniers remplis de poisson frit et de pommes de terre bouil-

lies. Parmi les comestibles mis en vente dans les villes, nous remarquâmes des sauterelles frites, bouillies et séchées.

Nous rencontrâmes dans cette excursion des hommes montés sur des ânes et des chameaux, suivis d'autres bêtes de somme de même espèce, chargées de nattes, de peaux de moutons, de légumes, de lait aigri, et d'autres denrées qu'ils portaient à Muttra. Chacun d'eux tenait en main un bâton dont un des bouts était courbé. Ils prennent en échange du poisson salé, et divers objets de commerce que les vaisseaux étrangers apportent dans ce pays.

Les Bédouins que nous vîmes dans l'intérieur nous parurent une plus belle race que les habitans des villes. Ils avaient l'air franc et ouvert, et montraient de l'aisance, de la noblesse et de la fierté. On nous dit que l'iman en avait cinq cents à sa solde, et qu'il compte principalement sur eux pour sa défense. A des époques déterminées, ils sont remplacés par d'autres Bédouins tirés des villages voisins, ont la liberté d'aller passer un certain temps dans leur famille, après quoi ils viennent reprendre à leur tour leur service près de l'iman.

En passant par le bazar de Mascate nous vîmes un Arabe un bâton à la main, se promenant entre deux groupes de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il avait à vendre, et qui criait à haute voix le prix fixé pour chacun. Ils étaient mal vêtus, et semblaient étrangers à ce qui se passait, n'ayant peut-

être que peu de choses à regretter, et leur jeunesse ouvrant leur cœur à l'espérance plutôt qu'à la crainte. Il est vrai que la situation d'un esclave dans la famille d'un Musulman ressemble assez souvent à celle d'un enfant adoptif. Lors du décès de son maître, il a droit à une part dans ses propriétés, et il l'obtient même souvent avant cet événement. S'il montre des talens, son maître l'employe de bonne heure dans le commerce, lui confie des sommes considérables, et lui forme assez souvent un établissement quand il lui permet d'épouser une femme libre. Par cette sorte d'adoption, les sentimens des maîtres, et par conséquent leur conduite à l'égard de leurs esclaves sont tout-à-fait différens de ceux qu'on remarque dans les familles Portugaises et Hollandaises, où ces êtres infortunés sont méprisés, dégradés, maltraités, victimes d'une oppression sans relâche comme s'ils ne méritaient pas même les soins et les attentions qu'on accorde à des brutes. La manière plus humaine dont ils sont traités par les Mahométans, vient peut-être de ce que ceux-ci sont dans l'usage d'acheter de jeunes esclaves pour en faire des compagnes qui, par leur attachement et leur fidélité, méritent et obtiennent toute leur estime et toute leur affection. Cette dégradation morale apparente de la femme n'est pas sans quelques compensations : si elle l'abaisse à l'état d'esclavage, elle élève l'esclave de quelques degrés sur l'échelle de la société des hommes. Ainsi, tandis qu'en suivant un système de

traitemens cruels, on rend les services de l'esclave forcés et peu profitables ; ils deviennent, par une marche contraire, presque une affaire de gratitude et d'affection. On voit les esclaves adoptifs des Mahométans prendre à cœur les intérêts de leurs maîtres, et ils sont même prêts à sacrifier leur vie pour les défendre. Ils se montrent dignes de la confiance qu'on leur accorde ; et plus d'une fois ils ont été institués seuls héritiers des biens qu'ils avaient aidé leurs maîtres à amasser. Le contraste de ces résultats opposés m'a convaincu depuis long-temps que quoiqu'on puisse obtenir de la jeunesse les mêmes efforts par la sévérité de la contrainte, ou par l'aiguillon de l'émulation, le premier moyen produit sur l'esprit des effets durables qui tendent uniformément à le dégrader.

C'est une remarque générale dans l'Inde, que les esclaves de race abissinienne, que les Chrétiens appellent Catter (nom emprunté des Musulmans qui l'appliquent à tous ceux qui ne croient pas en Mahomet), sont, quant au caractère moral, très-bons ou très-mauvais. L'une ou l'autre de ces qualités opposées dépend probablement moins de leurs dispositions naturelles que des instructions que leurs maîtres leur ont données pendant leur jeunesse, et de la manière dont ils les ont traités. La curiosité et une confiance implicite dans ceux qui sont plus âgés, sont des qualités naturelles aux jeunes gens, et par conséquent tout ce qu'ils voient produit une impression qui ne s'efface guère que

par les lents effets de la conviction. Quand on n'a pas l'occasion de s'instruire par le moyen des livres, ce qui est le cas des esclaves dans l'Inde, la masse des connaissances ne consiste que dans le souvenir des faits. Il est à regretter que dans le système d'éducation adopté chez les nations éclairées, on compte trop sur l'efficacité des préceptes écrits, et qu'on cherche à exercer la mémoire plus que le jugement, puisque, dans tout ce qui concerce les affaires et la conduite de la vie, chaque génération naissante a le même noviciat à faire que celle qui l'a précédée, et ne peut apprendre la sagesse qu'à l'école d'une expérience chèrement achetée.

Il n'existe pas une monnaie de pays à Mascate. On y reçoit les pièces d'or et d'argent de la Perse et de l'Inde, de même que les dollars et les ducats de Venise, qui sont la meilleure monnaie qu'on puisse prendre pour voyager, leur valeur intrinsèque étant connue depuis long-temps.

Les bazars de cette ville sont petits et malpropres; ils n'offrent rien de remarquable qui soit particulier à cette partie de l'Arabie. Les principaux objets qu'on y vend sont des draps, des drogues, des fruits secs, du café, des grains en petite quantité et des friandises. Il en existe une pour laquelle Mascate est renommée. On l'appelle *hulwa*. C'est un composé de farine de froment, de sucre et de beurre, qui passe pour être nourrissant et fortifiant. On en envoie en Perse et dans l'Inde dans de petites terrines. Le poisson salé et les nageoires de requin sont

un autre objet d'exportation. Les mers qui baignent les côtes de l'Arabie sont très-poissonneuses, et la manière simple dont on pêche annonce un peuple primitif dont les habitudes sont toujours les mêmes. Un étranger qui arrive en Arabie, quelque peu versé qu'il puisse être dans l'histoire sacrée, ne peut qu'être frappé du caractère patriarcal de ses habitans, de la simplicité de leur costume et de leurs usages, qui ne paraissent pas avoir subi de grands changemens depuis la naissance du sauveur. Il est évident que la tunique des moines des pays catholiques est une copie de celle que portent ordinairement les Arabes, pour la coupe, l'étoffe et même la couleur.

Les barques qui vont à la pêche emportent une grande quantité de petits poissons qui servent d'amorce pour en prendre de plus gros. Ils les pêchent au filet dans la baie de Mascate, et en général près des vaisseaux à l'ancre, sur quatre à cinq brasses d'eau. Des bancs de ces petits poissons nagent presque à fleur d'eau. Dès qu'on en voit un, un des pêcheurs, debout sur une barque, jette le filet au beau milieu; dès que le filet a eu le temps de descendre, un autre pêcheur, presque nu, plonge sous le banc de poissons, saisit les extrémités du filet, les réunit et les tient assujéties avec ses mains. Il tire alors une corde qui tient au filet. A ce signal, on tire le filet avec précaution, et le plongeur remonte en même temps. La grande quantité de poissons qu'on prend en un seul coup de filet est ce qui a fait ima-

giner cette manière de pêcher; car si les extrémités n'en étaient fortement serrées, le poids des poissons leur ouvrirait un passage, et ils s'échapperaient au moment où l'on voudrait les tirer hors de l'eau. Quand le filet est ainsi rempli, on le vide dans un grand panier d'osier en forme de barque, qui est attaché au bateau pêcheur, et l'on y conserve ainsi vivans les poissons dont on doit se servir ensuite pour amorce. La pêche est généralement heureuse, et les pêcheurs reviennent le soir avec de gros poissons dont une partie sert à leur nourriture, et dont le surplus est salé et exporté en d'autres pays.

Les plongeurs restent sous l'eau de soixante-dix à cent secondes, temps qui paraît extraordinairement long à un spectateur. Si nous ne nous en étions pas assurés plusieurs fois, en consultant une montre qui marquait les secondes, la compassion que nous inspirait ce qu'ils devaient souffrir sous l'eau, nous aurait fait croire qu'ils y restaient presque deux fois aussi long-temps.

CHAPITRE II.

Départ de Mascate. — Pirates Joasmites. — Entrée dans le golfe Persique. — Cérémonie superstitieuse. — Maladies parmi les passagers. — Arrivée à Bushir. — Antiquités trouvées à Reshir. — Campagnards arabes. — Femmes porteurs d'eau. — Joueurs de cornemuse. — Discussion sur l'origine de cet instrument. — Arméniens à Bushir. — Cérémonies de leur baptême. — Costume et physionomie de leurs femmes.

Le 20 février 1817, ayant fait nos provisions d'eau, de bois, de farine, de beurre, de fruits et de légumes, le bâtiment sortit de la baie, et les passagers se rendirent à bord. La fournée de Mahométans et de Mahométanes descendit de nouveau dans la grande cabane. Le 21, à six heures du matin, notre petit vaisseau de guerre tira un coup de canon et mit à la voile, suivi de notre navire le *Kusroovie*, de la *Sophie* et du *Duncan*. Nous perdîmes bientôt de vue la ville, les fortifications qui commandent la baie, et enfin les rochers escarpés et stériles qui l'entourent. Les couches qui les composent sont inclinées de plusieurs degrés vers l'horizon, et l'on dirait qu'une convulsion souterraine les a soulevés d'un côté, et a changé leur situation primitive. En avançant vers le golfe Persique, nous apercevions

de temps en temps une ou deux barques que nous supposions appartenir à des pirates ; notre petit commodore s'en approchait pour les reconnoître; mais aucune hostilité n'eut lieu.

Les barques des pirates Joasmites sont bonnes voilières, très-grandes et fort légères ; elles portent deux ou trois canons, et de trois à cinq cents hommes tous bien armés. Leur manière d'attaquer un vaisseau est d'en venir à l'abordage, et d'accabler l'équipage par la force du nombre : aussi manœuvrent-ils toujours pour en approcher. Ils se déclarent ennemis jurés de tous les Mahométans d'une secte différente de la leur, et leur font une guerre ouverte. Ils prétendent respecter tout ce qui appartient *bonâ fide* aux Anglais; mais ils ne veulent pas que les armateurs mahométans, à qui l'on a permis de se servir du pavillon britannique, en soient pour cela moins exposés à leur haine et à leurs hostilités; et même, quand ils sont couverts de ce pavillon, ils ne se font aucun scrupule de les attaquer. Il n'y a nul doute que notre gouvernement ne soit obligé, avec l'aide des troupes et des vaisseaux de l'iman de Mascate, de s'emparer de quelques-unes des îles près des Quoins, à l'entrée du golfe Persique, position qui commandera le golfe, et qui préviendra les excursions des pirates.

En 1809, une expédition destinée contre ces pirates partit de Bombay sous le commandement du colonel Lionel Smith et du commodore Rowley, et détruisit en partie leurs forts de Ras-Ul-Khima

et autres, en divers endroits de la côte d'Arabie.

Le 28 mars, nous passâmes les Quoins, et nous entrâmes dans le golfe. L'équipage du *Duncan* remplit le cérémonial usité pour se rendre propice la divinité locale, le *Genius Loci.* Il consiste à mettre en mer, près des Quoins, un vaisseau en miniature, équipé de tous ses agrès, et chargé d'un échantillon de toutes les marchandises qui se trouvent à bord du bâtiment qui fait cette offrande. En le lançant, on adresse au Ciel des prières pour sa sûreté; et, s'il avance vers la terre, on se croit certain d'un heureux voyage.

Je remarquai, après avoir passé les Quoins, que la chaleur devint étouffante; il en résulta qu'un grand nombre de nos passagers furent attaqués de fièvres lentes bilieuses; ils avaient la langue épaisse et chargée, et se plaignaient de maux de tête, de stupeur, et d'une grande débilitation de forces. Nous n'avions pas de chirurgien à bord, et j'administrai le tartre émétique à tous ceux qui m'en demandèrent, après m'être assuré de la nature de leur maladie. Ce remède, ainsi que le calomel, fut répété si souvent, que je commençai à craindre qu'il ne produisît de fâcheux effets; mais il réussit parfaitement. Il est bon de remarquer qu'aucun homme de l'équipage, aucun marin n'éprouvèrent cette indisposition; elle n'attaqua que ceux qui avaient vécu à terre à Mascate. La même chose a été souvent observée à bord d'autres bâtimens. Or, comme les effets du froid et de la chaleur étaient

les mêmes sur l'équipage et sur les passagers, cette fièvre ne peut être attribuée qu'à deux causes: la contagion gagnée à Mascate, ou le changement de nourriture en quittant cette ville.

L'atmosphère se chargea de nuages, et un vent très-fort souffla de l'ouest. Le 4 avril à une heure du matin, il redoubla de violence, et devint un ouragan complet à quatre heures. Nos voiles souffrirent un peu avant qu'on pût les plier, et le *Duncan* en perdit deux. Le vent variait du nord-nord-ouest au nord-ouest. Il est à remarquer que ces ouragans annoncent ordinairement le commencement et la fin de la saison des pluies en Perse.

Pendant toute sa durée, nous eûmes beaucoup d'éclairs et de tonnerre. Les Mahométans qui étaient dans la grande cabane, et qui tous étaient attaqués de la fièvre, passèrent tout ce temps dans les larmes et dans les prières, tremblant que le destin ne leur accordât pas le bonheur de pouvoir faire une visite aux tombeaux sacrés, visite sur les effets expiatoires de laquelle ils comptaient beaucoup pour être admis dans leur état si digne d'envie de bonheur futur.

Ces détails peuvent servir à faire voir les inconvéniens auxquels nous nous exposâmes, en préférant, pour notre voyage, un bâtiment marchand à un croiseur de la Compagnie: ce dernier est surtout préférable pour remonter le golfe Persique, parce que des vents du nord-ouest très-violens y règnent presque toujours, et en rendent la

navigation difficile pour des vaisseaux marchands tels que celui sur lequel nous nous trouvions; mais en retournant dans l'Inde, de Balsora ou de Bushir, le choix du navire est assez indifférent, parce que le vent est ordinairement favorable, ce qui rend le passage plus facile.

Le 6 avril, la maladie avait fait à bord de tels progrès, que nous fîmes un signal pour en informer le commodore, qui y répondit en nous envoyant son chirurgien. Les Mahométans du Carnate, habitant la grande cabane, souffraient plus que personne ; plusieurs étaient dangereusement malades, et il en mourut quelques-uns avant que nous fussions, le 7, en vue de Bushir.

En entrant dans la rade extérieure, nous fîmes le signal d'usage pour demander un pilote; et, avec son assistance, nous passâmes la barre, et nous jetâmes l'ancre dans la rade intérieure, où l'on est plus à l'abri des vents, attendu qu'elle est presque entièrement entourée de bancs de sable. Nous fûmes heureux d'être arrivés en ce moment, car il s'éleva un vent nord ouest très-violent qui nous aurait repoussés en arrière, si nous avions été en mer; et il dura plusieurs jours.

Dans la matinée du 8, M. Bruce, résident anglais à Bushir, nous envoya une barque pour nous conduire à terre, et eut la bonté de nous inviter en même temps à loger chez lui.

Outre M. Bruce, M. Sharpe, médecin, et le capitaine Taylor, au service de l'Angleterre, résí-

daient aussi dans cette ville : le dernier finissait ses études de la langue arabe.

Bushir est dans un état de malpropreté complète ; elle est défendue, du côté de la terre, par quelques tours qui sont jointes par un mur de terre sur lequel on voit quelques vieux canons à demi-montés, qui, si l'on voulait s'en servir, pourraient vraisemblablement nuire aux défenseurs autant qu'aux assaillans. Cependant la précaution de fortifier cette ville est nécessaire, car tout le Daschtistan, ou le pays bas voisin du golfe Persique, est habité par des tribus arabes qui se sont formées en petits états : elles sont toujours en guerre entre elles, et non-seulement chaque parti entoure ses villes de murs, mais les habitans ne vont jamais d'un lieu à un autre sans être armés.

Il n'y a pas long-temps que des ouvriers, occupés à transporter des matériaux des ruines de l'ancienne ville de Reshir, qui est située à environ trois milles au sud de Bushir, découvrirent quelques restes curieux d'antiquités. Dans les murs épais qui formaient les fondations de quelques-uns des principaux édifices, ils trouvèrent plusieurs urnes de dix-huit pouces chacune, régulièrement arrangées à l'est et à l'ouest, et contenant des restes d'êtres humains. Le capitaine Taylor envoya une de ces urnes à la Société littéraire du Bengale : en voici la description. Une pierre creusée et taillée en forme de jarre de trois pieds de longueur sur un de largeur, ayant un dessus ou couvercle d'une matière

diaphane ressemblant à du talc, et dans laquelle se trouvaient des ossemens humains entourés d'un sable très-sec. On trouva d'autres urnes ou jarres en terre, couvertes d'une couche de naphte noir; elles contenaient aussi des ossemens, et étaient remplies de sable sec. Il paraît probable que ces restes sont d'une grande antiquité; peut-être remontent-ils au temps des Guèbres, ou adorateurs du feu, qui, après avoir exposé à l'air le corps des morts jusqu'à ce que les oiseaux de proie en eussent dévoré la chair, comme c'est encore leur usage aujourd'hui, en recueillaient ensuite les os quand ils étaient secs, et les plaçaient dans l'enceinte, ou dans les environs d'un temple, pour qu'ils reposassent sous sa protection sacrée.

Ce mode de sépulture paraît avoir une grande ressemblance avec ce qui se pratiquait en Egypte relativement aux rois, et il prouve l'usage qu'on faisait du naphte noir ou bitume, d'abord pour préserver les ossemens de l'humidité et par conséquent de la décomposition, et peut-être aussi pour bituminer, c'est-à-dire saturer les matières qui leur servaient d'enveloppe. Cette substance, quand elle est fraîche, contient une grande quantité d'esprit volatil ou d'huile; ce qu'on remarque lorsqu'elle commence à se former sur les étangs et les sources, et dans les portions qui se trouvent sur la surface des ruisseaux qui en sortent, toutes les fois que le courant n'empêche pas leur agglomération.

Les Arabes des deux sexes sont de petite taille, mais vigoureux et taillés en force. Ils ont les épaules

Joueur de Cornemuse et Soldat Arabes.

très-larges. Un d'eux, connu par sa force, portait sur son dos un tonneau de vin de Madère. Il porta une fois sept cents livres de riz en sacs à deux milles de distance, et lorsqu'il fut un peu plus d'à mi-chemin, il mit un enfant sur une de ses épaules pour établir l'équilibre du fardeau. On dit qu'il fit ce tour de force pour une somme d'argent offerte par le général Sir Jonh Malcolm.

Les femmes Arabes vont en petites troupes chercher de l'eau dans des puits situés à deux ou trois milles de la ville, celles qui se trouvent plus près étant saumâtres, et ayant une vertu purgative qui agit sur ceux qui en boivent. La manière dont elles la portent étant particulière aux Arabes, d'après ce que j'observai à Mascate, mérite d'être détaillée. Quelques-unes d'entre elles portent de petits seaux de cuir attachés à des cordes de crin pour puiser l'eau, qu'elles versent ensuite dans des outres faites de peaux de chèvres, de cabris, ou de moutons, tannées toutes entières, après en avoir coupé la tête et les pieds. Le cou reste ouvert, et c'est par là qu'on y verse l'eau. Les ouvertures qui restent à l'endroit où l'on a coupé les pieds sont soigneusement fermées par une ligature et retournées en dedans. La peau ainsi préparée forme une espèce de sac qu'on appelle *mushuk*. Cette outre pleine d'eau étant d'un poids très-considérable, est attachée sur le dos un peu au-dessus des reins, par le moyen d'une corde ou d'un ruban de crin qu'on a soin d'apporter avec le *mushuk* vide. Pour préparer ce

fardeau, on étend par terre la corde pliée en deux, et dont les deux bouts sont à environ un pied de distance l'un de l'autre. On place ensuite le *muskuk* entre le bout de la corde doublée et ses deux extrémités, on le remplit d'eau, et on ferme l'ouverture du cou avec une bande étroite de cuir. La femme à qui il appartient s'assied alors par terre entre les deux extrémités de la corde; elle fait passer par-dessus sa tête le bout qui se trouve doublé et le ramène jusqu'au creux de son estomac; prenant alors un des bouts de la corde sous chaque bras, elle les fait passer dans la partie doublée, et assujettit son fardeau en les tenant bien serrés. Le *mushuk* étant ainsi attaché, elle retire ses pieds vers elle, et tenant d'une main les deux bouts de la corde, elle donne l'autre à une de ses compagnes qui l'aide à se relever, service qu'elles se rendent réciproquement tour à tour, après quoi elles retournent à la ville toutes ensemble.

Quand des hommes vont puiser de l'eau, ils emmènent des ânes dont chacun porte une couple de *mushuks*, et ils évitent avec grand soin d'aller aux puits qui sont fréquentés par les femmes.

Les ânes étant moins chers et exigeant moins de soins que les autres bêtes de somme, sont généralement employés par les classes inférieures en Perse et en Arabie pour le transport des fardeaux. De Baharem, île située dans le golfe Persique, à peu de distance de la côte d'Arabie, on exporte en Perse un âne d'une race particulière, généralement de

couleur blanche, et fort estimé des riches comme monture, son pas naturel étant un amble fort agréable. Il est si actif et si vigoureux qu'il se vend souvent jusqu'à trente livres sterling, tandis que l'âne ordinaire de Perse ne coûte guère que le même nombre de shellings.

Apprenant qu'il se trouvait dans la ville des musiciens ambulans qui jouaient de la cornemuse arabe, j'en envoyai chercher un, et tandis qu'il jouait de son instrument, j'en fis le dessin ci-joint, dans lequel j'ai introduit un Arabe du Daschtistan armé en guerre, ou pour sa sûreté en voyageant. Dans le fond sont des femmes Arabes portant de l'eau comme je viens de le décrire. (Voyez pl. 2me).

Il existe à Bushir quelques familles arméniennes très-respectables. Les cérémonies religieuses et les coutumes générales de ces chrétiens ne sont que peu connues, et, d'après cette raison, le capitaine Salter et moi acceptâmes l'invitation qui nous fut faite d'assister à un baptême chez Coja Arretoun, principal négociant arménien de Bushir, homme fortement dévoué aux intérêts des Anglais. J'avais apporté de Bombay des lettres de crédit sur lui, dans la supposition que le résident britannique, M. Bruce, pourrait être absent, au moment de notre arrivée. Mais nous n'eûmes pas besoin d'en faire usage, M. Bruce nous ayant fourni l'argent et tout ce qui pouvait nous être nécessaire. La cérémonie du baptême arménien, dont nous fûmes témoins, se passe ainsi qu'il suit :

Le prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, est debout près de la porte de l'appartement des femmes. Il lit pendant un quart d'heure des prières sur l'enfant, qui est placé sur un coussin, et tenu par le parrain. Il n'y a pas de marraine, même pour le baptême d'une fille, la femme du parrain étant toujours censée en remplir la fonction. Le parrain répète plusieurs courtes réponses qui lui sont dictées par le prêtre, relativement au nom de l'enfant, à ses engagemens comme parrain, etc. L'enfant est alors porté dans l'appartement des femmes, on en ferme la porte, et le prêtre lit une prière en dehors, la main placée sur la clef. La porte s'ouvre ensuite, et le prêtre, ses assistans, un clerc et le parrain entrent dans la chambre. Sur une table est un grand bassin entouré de quatre chandelles; dans un reliquaire sur la table est un crucifix doré, orné de sept grosses pierres précieuses, et il s'y trouve aussi une fiole contenant les saintes huiles. Le prêtre fait une prière sur le bassin, après quoi l'assistant y verse de l'eau d'abord chaude, ensuite froide, à mesure qu'il en reçoit l'ordre. Il plonge alors le crucifix dans le bassin rempli d'eau, en faisant de nouvelles prières auxquelles son assistant répond. Pendant tout ce temps, le parrain tient l'enfant couché sur le coussin. Le crucifix est alors retiré de l'eau dans laquelle on fait tomber quelques gouttes des saintes huiles, tandis que le prêtre et son assistant chantent des prières. Le prêtre prend l'enfant entièrement nu, le place dans le bassin, et couvre d'eau avec ses

mains toutes les parties de son corps, après quoi il le remet pour être enveloppé de langes. Il prononce son nom de baptême et quelques prières que le parrain répète après lui, et prenant la fiole aux saintes huiles, il y plonge le pouce, s'approche de l'enfant et lui en enduit successivement le front, les oreilles, le menton, les yeux, la bouche, le nez, les deux côtés de la poitrine, les mains, le dos, le ventre, et le dessus de chaque pied, en récitant des prières auxquelles le clerc répond. On couvre alors l'enfant de riches langes, on le rend au parrain, et l'évêque, revêtu d'ornemens pontificaux brodés, et ayant sur la tête un capuchon de soie noire, arrive accompagné de deux ou trois prêtres. Il se se place à la tête des prêtres qui marchent deux à deux. Il est immédiatement suivi du prêtre officiant, à côté duquel est le parrain portant l'enfant. Ils se rendent dans cet ordre dans un appartement où sont assemblées les femmes, en grande parure, assises sur des coussins placés le long des murs de trois côtés de la salle; le quatrième est réservé pour la mère qui y est, comme en représentation, assise sur un coussin et voilée. Quand l'évêque arrive, toutes les dames se lèvent et restent debout. Le parrain place l'enfant sur les genoux de la mère, qui reste toujours voilée. L'évêque lit une courte prière à laquelle un prêtre répond. Pendant cette dernière partie de la cérémonie, le prêtre officiant tient un livre de prières qui touche la tête de la mère, après quoi le parrain salue la compagnie, et se retire avec

l'évêque et les prêtres dans un autre appartement situé dans la partie de la maison destinée aux hommes où un déjeûné est préparé. Le repas commence par une boisson ressemblant au thé, mais qui est un composé de cannelle, de clous de gérofle, d'eau de rose, de sucre et d'eau. On en sert une coupe à chaque convive, après quoi on s'assied autour d'une table couverte de poissons, d'omelettes, de confitures de différentes espèces, de riz bouilli, et l'on y avait ajouté du thé en faveur des Européens.

J'eus, dans cette circonstance, occasion de voir la plupart des dames arméniennes de distinction, demeurant à Bushir, et je suis fâché de ne pouvoir faire l'éloge de leur beauté. Elles étaient en général de petite taille et avaient beaucoup trop d'embonpoint, surtout celles qui avaient passé l'âge de vingt ans. La partie inférieure de leurs vêtemens n'avait nulle grâce, quoiqu'elle eût de la ressemblance avec quelques-unes de nos anciennes modes. Leur coiffure au contraire est assez agréable : elle consiste en un bonnet roide et peu élevé en soie et en satin, auquel est attaché un bandeau brodé, ou orné de pierres précieuses, et qui est couvert par derrière d'un mouchoir à trois coins, de la couleur que préfère celle qui le porte; celui des femmes âgées est ordinairement blanc. On le ramène sous le menton, et on en attache le bout sur le haut de la tête. Sous le mouchoir est un filet de couleur retiré de la même manière sur le derrière de la tête, et retombant assez bas pour couvrir le cou et la poitrine. En com-

pagnie, les jeunes filles seules ont la bouche découverte; celles qui arrivent à l'âge nubile se la couvrent avec le mouchoir dont je viens de parler, et les femmes mariées le font quelquefois monter jusque sur le nez.

Il faut rendre aux dames arméniennes la justice de convenir qu'elles ont en général de beaux yeux noirs, les cheveux de même couleur, et les sourcils bien arqués. Quelques-unes avaient le teint fort beau, mais peu de couleurs et point de fraîcheur. On peut attribuer ce défaut jusqu'à un certain point, à ce qu'elles se marient très-jeunes, et surtout à la vie constamment retirée qu'elles mènent dans leurs maisons.

Les Persans n'estiment pas les Arméniens, parce que ceux-ci sont toujours occupés de commerce, de prêts d'argent, et d'autres spéculations lucratives. En général, on peut dire qu'ils sont regardés en ce pays du même œil que les Juifs le sont en Europe, mais le peu de Juifs qui sont établis en Perse y sont encore plus méprisés que les Arméniens.

CHAPITRE III.

Préparatifs de voyage. — Départ de Bushir. — Dauleki. Naphte noir. — Son usage. — Konar Takht. — Tribus errantes d'Illyantes. — Leurs migrations. — Caravanserais. — Multitude de mendians en Perse. — Chèvres et moutons. — Kumaredge. — Brigands mamechsannis. — Village puni à cause d'un vol qu'ils commettent. — Kazroun. — Jardin du Kan de cette ville.

Le 10 avril, avec l'assistance de M. Bruce, qui, pendant notre séjour à Bushir, nous avait fourni des chevaux de selle de son écurie, nous conclûmes un marché avec un conducteur de mules pour qu'il nous en louât six. Deux étaient destinées pour le capitaine Salter et pour moi. Les quatre autres devaient porter tous nos bagages et toutes nos provisions, de l'eau dans deux paniers persans, doublés en cuir, de la viande salée, du riz, de la farine, du biscuit, une petite table pliante, etc. Ce détail peut paraître minutieux, mais ces préparatifs étaient nécessaires pour un voyage de si long cours.

Il fut convenu que, pour aller de Bushir à Schiraz, nous paierions, pour chaque mule, seize piastres, ou douze roupies trois quarts, une roupie valant à peu près une piastre et un quart, pourvu

qu'elle portât un poids de quarante mauns de Tauris, c'est-à-dire trois cents livres, chaque maun équivalant à sept livres et demie ; et si la mule devait porter un homme ou une femme, sa charge devait être réduite à quatre-vingts ou cent livres.

Le muletier s'obligea à nous conduire, en onze jours, à Schiraz, y compris deux journées de séjour à Kazroun ; et nous lui promîmes en outre une gratification de six roupies, si nous étions satisfaits de sa conduite et de ses attentions sur la route.

Le 12, le temps continuant à être froid, nous nous munîmes d'une redingote de gros drap de laine, telle que les Arabes en portent. Nous nous pourvûmes aussi d'une grande bouteille de cuir pour porter de l'eau destinée à notre boisson, et d'une peau de chèvre, ou *mushuk*, pour celle destinée à d'autres usages. Nous arrêtâmes un cuisinier à raison de vingt piastres par mois et sa nourriture, ou un quart de piastre par jour pour lui en tenir lieu. Nous payions à nos domestiques vingt roupies par mois outre leur nourriture, et ils montaient une mule légèrement chargée. Il est bon de remarquer que pour voyager de cette façon, il faut avoir soin d'avoir deux sacs de tapisserie ou de toile pour y renfermer tous les effets nécessaires au coucher : couvertures, oreillers, etc., et vous pouvez monter, sans aucun inconvénient, la mule qui en est chargée.

Le 13, au soir, le muletier envoya ses sacs et ses

cordes de poil de chèvre, et, dans la matinée du 14, il amena ses mules et les chargea. Il enferma tous nos paquets et bagages dans de grands sacs de poil de chèvre bien cousus, et en plaça deux sur chaque mules. Ayant fini cette opération, il partit d'avance avec nos domestiques, et arriva à midi à deux milles au-delà de Chuggaduck.

Nous partîmes de la factorerie à trois heures après midi, et nous arrivâmes à Chuggaduck à six heures et demie. N'y trouvant ni nos gens ni nos mules, nous continuâmes notre route, et nous les rejoignîmes une demi-heure après sur une plaine couverte de verdure. Après avoir pris le thé, nous couchâmes en plein air, et nous nous remîmes en chemin un peu avant minuit. Nous arrivâmes à Bourazgoun le 15, vers huit heures du matin.

Il n'y a pas de caravanserais dans cet endroit, mais nous reçûmes le couvert sous la grande porte de la maison d'un Juif. Le pays que nous avions traversé depuis Bushir était une plaine unie et sablonneuse, dans laquelle nous avions vu quelques villages et quelques traces de culture. Près de Bourazgoun, nous vîmes des champs considérables d'orge et de froment qui y croissaient mêlés d'avoine sauvage et de pavots rouges et blancs. Dans quelques endroits, les grains étaient déjà coupés et emportés; dans d'autres, ils semblaient attendre la faucille; et ailleurs ils avaient encore besoin d'une quinzaine pour mûrir. Les champs nombreux qui subdivisaient cette dernière plaine n'étaient séparés les uns des autres ni par

des haies, ni par des fossés : quelques parties étaient couvertes d'eau salée, et nous en traversâmes deux étangs qui coupaient la route de droite à gauche.

Pendant notre marche, en partant de Bushir dans la chaleur de l'après-midi, l'éclat des rayons du soleil nous fit grand mal aux yeux. Dans la nuit, l'air devint si froid, que nous fûmes obligés de descendre plusieurs fois de nos mules pour nous réchauffer en marchant. Enfin, à huit heures du matin, la chaleur du soleil devint si forte, le sable, qui n'était ni rafraîchi par quelque verdure, ni ombragé par un seul arbre, réfléchissait tellement ses rayons, que nous éprouvâmes le même mal d'yeux, et nous fûmes obligés de faire halte pendant le jour.

A Bushir, et dans les environs, les maux d'yeux sont très-communs, et le scorbut y attaque fréquemment les gencives. Ces maladies peuvent avoir pour cause l'éclat éblouissant du soleil, la nourriture, qui ne consiste presque qu'en poissons, et le manque général de propreté. On peut en assigner encore une autre aux maux d'yeux : le grand nombre de mouches. Il en existe surtout une petite assez semblable au cousin, qui se fixe continuellement sur les paupières, et qui y dépose probablement les germes de cette maladie.

A quelques journées de Bushir, le voyageur quitte les terres basses du Daschtistan, et il faut alors qu'il se précautionne contre l'excès de la chaleur pendant le jour, et du froid pendant la nuit. Un voile de gaze verte, de largeur suffisante, est

très-utile pour garantir la vue de l'éclat pénible des rayons du soleil, pour défendre le visage des petites mouches dont la quantité est innombrable pendant le printemps, et pour préserver des moustiques qui sont insupportables pendant la nuit. La fatigue du voyage est sans contredit beaucoup moins grande en se mettant en marche peu après minuit; mais il est difficile de se procurer suffisamment de repos pendant le jour, à cause de la chaleur, des mouches, du bruit, et surtout de la curiosité des Persans, qui fatiguent les étrangers en venant leur demander des remèdes pour tous leurs maux, ou qui s'amassent autour de lui, en le persécutant de questions. Quelques-uns vous offrent avec instance une fleur ou un fruit, et, si vous l'acceptez, ils s'attendent que vous les en récompenserez par un présent en argent.

Etant remontés sur nos mules, nous nous remîmes en route à deux heures et demie: nous arrivâmes à Dauleki, et nous y trouvâmes un excellent caravanserai. A mi-chemin de cette ville, la route est fort rocailleuse sur la gauche, et est coupée par les lits pierreux de plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes, et qui étaient à sec en ce moment. Une chaîne de montagnes s'étend parallèlement à la route, dans une distance d'une couple de milles. A deux milles et demi de Dauleki, on sent une odeur très-forte de naphte noir, de pétrole, ou peut-être d'asphalte; et, à deux milles, la route est traversée par un ruisseau d'eau tiède, dont l'eau

est verdâtre, salée, et un peu acide. Ce ruisseau sort du pied d'un rocher situé à environ deux cents toises de distance, et vient de quatre ou cinq sources différentes; les unes jaillissant des flancs de la montagne, les autres bouillonnant dans un terrain marécageux qui semble être leur point de réunion. En plongeant la main dans cette eau, à l'endroit où elle commence à paraître, on la trouve très-chaude: elle a un goût amer, piquant et un peu alumineux. Il en est de même de toutes les sources qui sont fort limpides. Dans un endroit, l'eau, en descendant de la montagne, dépose une poudre blanche que je trouvai piquante et acide. On s'en sert pour aciduler l'eau qu'on veut boire, et qui prend le nom de *sherbet*, si l'on y ajoute quelque ingrédient pour l'adoucir. Ce terme, appliqué en général à toutes les boissons tenant en solution un acide et un principe sucré, est, dans son acception étendue, plus convenable que celui de limonade.

La surface de la plaine, au-dessous de cet endroit, sur la gauche, pendant quelques milles, paraît comme imprégnée d'un sel qui se communique aux eaux du ruisseau, car elles ne sont pas salées à leur source, ou du moins elles ne le sont que très-peu. C'est l'alun, le soufre et le bitume qui y dominent. Le principe d'acidité se reconnaît ensuite, et les eaux ne deviennent salées que plus loin encore. A un mille et demi de ce ruisseau, la route est traversée par deux autres qui prennent leur source dans des montagnes à un quart de mille sur

la droite. Sur la surface du dernier, qui est le plus considérable, et dont le courant est assez rapide, on voit flotter en grande quantité une substance noire, huileuse et bitumineuse, qui se rassemble principalement le long des bords. A environ deux cents toises plus loin, dans une plaine à gauche de la route, sont des puits qui ont été creusés pour recueillir le naphte noir qui s'y élève jusqu'à trois pieds, et quelquefois même jusqu'à un pied de la surface. Ces puits ont dix à douze pieds de diamètre et une semblable pronfodeur. (Voy. la planche 3).

Le naphte noir, comme on l'appelle en Perse, pour le distinguer d'une très-belle substance huileuse presque sans couleur, qu'on nomme naphte blanc, et qui se trouve près des monts Bucktiari, entre Shuster et Ramhormus, est, comme j'ai raison de le croire, la substance bitumineuse dont on se servait autrefois en architecture, et c'est dans cette substance qu'on doit avoir trempé les roseaux dont on trouve des couches entre les briques, dans les ruines qu'on voit encore sur le site où l'on suppose que Babylone existait, et dans les environs. A l'appui de cette conjecture, on peut encore remarquer qu'à Kerkouk, près de la route entre Bagdad et Kermanschah, on trouve des puits semblables à ceux dont je viens de parler. Le naphte qu'on y recueille sert maintenant à calfater les canots, à enduire les pièces de bois qui soutiennent les toits plats des maisons, et généralement toutes celles qu'on veut préserver des effets de l'humidité,

Source de Naphte près de Daulky.

comme dans les moulins, etc. Je pris des échantillons du sel qui se trouve près de la source du premier des ruisseaux dont je viens de parler, et du naphte noir qui se trouvait dans ces puits, dans le dessein de les remettre à la Société géologique de Londres.

Le goût acide domine davantage dans le premier de ces ruisseaux que dans aucun des autres. Ces eaux, après leur jonction, prennent leur cours vers l'occident, et font tourner un petit moulin à grains, fortement construit en forme de tour, sans doute pour le mettre en état de défense.

Les montagnes, dans ces environs, sont escarpées et raboteuses: elles paraissent consister principalement en pierres à chaux.

Le muletier, malgré ses promesses, nous fit rester un jour dans ce village qui semble avancer rapidement vers sa ruine. Il nous donna pour excuse qu'on lui avait confié le soin des mules du prince, fils du roi de Schiraz; que cette circonstance était une protection pour nous, et qu'une d'elles s'étant égarée la veille, il désirait passer cette journée à la chercher, et donner à celles qui étaient encore derrière nous le temps de nous rejoindre. Ni menaces, ni prières ne purent le déterminer à laisser les mules du prince, et à remplir son engagement avec nous. Tout ce que nous pûmes en obtenir, fut une promesse de réparer le temps perdu, en faisant à l'avenir de plus longues marches; et n'ayant pas d'alternative, nous fûmes obligés de nous en contenter.

Le caravanserai de Dauleki est spacieux et bien

bâti; il contient environ trente-six chambres, et peut mettre à l'abri de la chaleur et de la pluie environ deux cents voyageurs avec leurs bagages et leurs bêtes de somme.

A environ un mille et demi de Daulcki, on trouve une plantation de dattiers très-considérable, qui s'étend du sud-ouest au nord-ouest. Ces arbres y sont de la plus grande beauté, et les dattes qu'ils produisent sont préparées de manière qu'elles ont un goût plus agréable et plus sucré que celles que j'avais goûtées partout ailleurs : c'est le seul endroit où l'on sache les apprêter ainsi, et l'on en transporte dans toute la Perse, où elles sont fort estimées. Leur excellente saveur est probablement due à la qualité du sol.

Des dattes et du lait aigre, souvent mêlés ensemble, forment la principale nourriture des habitans des basses terres.

Le naphte noir, dont j'ai parlé, sert à une infinité d'usages utiles : c'est un remède efficace contre la gale des chameaux, en en frottant la partie qui en est attaquée, après en avoir coupé le poil; on y trempe du linge, et l'on en fait des torches pour les mariages et pour les fêtes.

Les ruisseaux tièdes qui se trouvent dans les environs passent pour être très-salubres, et l'on recommande aux voyageurs de s'y baigner. C'est un avantage qui n'est pas sans importance dans un pays bas, voisin de rochers nus et stériles, et par conséquent exposé à une chaleur excessive pendant le

jour, et surtout pendant la soirée, où les rayons du soleil, frappant directement le flanc des montagnes, se réfléchissent sur la ville, et rendent l'atmosphère brûlante, quand il n'y a pas de vent pour la rafraîchir.

A Bourazgoun, où se termina notre seconde journée, j'achetai de quelques Juifs qui y sont établis, des pierres antiques ayant servi de bagues, des onyx, des chalcédoines, des spinelles ou rubis, portant des inscriptions grecques, koufiques et syriaques. Quelques-unes représentaient des animaux, des griffons, des oiseaux; mais la plupart portaient les signes du zodiaque, le soleil, la lune, des étoiles. Ces antiques sont trouvées par les tribus errantes d'Illyantes, de qui les Juifs les achètent. Quelquefois les femmes et les enfans de ces Illyantes les portent comme des amulettes au bras ou au cou, ou en font des ornemens de tête; aussi sont-ils souvent percées. Ces Illyantes trouvent aussi des pièces d'or, d'argent et de cuivre, portant des caractères grecs, arabes, konfiques: je parvins à m'en procurer quelques-unes.

Après une marche de six heures, nous arrivâmes à Konar-Tahkt, village situé dans la vallé, ou pour mieux dire dans la plaine de Khischt, que nous trouvâmes couverte de champs d'orge et de froment; elle couvre huit milles du nord-ouest au sud-est, sur une largeur d'environ trois milles: il s'y trouve plusieurs villages, et deux plantations de dattiers. Les Illyantes y campent souvent à cause des

pâturages qu'ils y trouvent pour leurs troupeaux.

Ces tribus errantes, qui sont indubitablement d'origine tartare, habitent les frontières de la Perse, du côté de l'ouest et du sud-ouest. Leurs mœurs et leurs habitudes paraissent être les mêmes qu'étaient celles de leurs ancêtres lors de l'invasion d'Alexandre dans la Perse. A l'approche du printemps, au commencement de mars, ces peuplades descendent lentement de leurs montagnes avec leurs troupeaux et leurs tentes, et se répandent dans les plaines voisines, en choisissant les endroits où l'expérience leur a appris qu'ils trouveront les pâturages les plus hâtifs. Leur émigration n'exige pas de longs apprêts. Leur chef, ayant fait choix d'un campement à quelques milles, ils chargent leurs chameaux, leurs chevaux, leurs bœufs, en un mot toutes leurs bêtes de somme, de leurs tentes, de leurs vêtemens, de leurs tapis, de leurs outils, enfin de tous les objets qu'ils ont à vendre ou qui peuvent leur être nécessaires, et se mettent en marche, en corps, au lever du soleil, pour se rendre au lieu indiqué. On y conduit les moutons, les chèvres, et tous les animaux non chargés, séparément et avec lenteur, afin qu'ils puissent paître chemin faisant. En y arrivant, on place les tentes sur le penchant d'une montagne, ou dans un endroit écarté à l'abri des vents, et dans le voisinage de quelque ruisseau. Quand la horde est nombreuse, et qu'elle a besoin de beaucoup de tentes, on en groupe trois ou quatre ensemble; on en fait autant à quinze ou vingt

toises plus loin, et ainsi de suite, de manière à ce que le camp occupe une ligne parallèle à la montagne qui lui sert d'abri. Les troupeaux appartenant à chaque division sont gardés dans le voisinage de ses tentes : par ce moyen, les bestiaux étant séparés les uns des autres, ont chacun leur part des fourrages, et la distance qui règne entre chaque cantonnement n'est pas assez grande pour que toute la peuplade ne puisse se réunir à l'instant quand le besoin l'exige.

Quand le fourrage est épuisé dans un endroit, on se rend dans un autre avec le même ordre, et l'on s'y établit de la même manière. Faisant ainsi une excursion circulaire pendant l'été et l'automne, la tribu retourne ensuite sur les montagnes, et y passe les mois de décembre, de janvier et de février, dans des villages et dans des grottes, en choisissant les endroits où il se trouve le plus de bois. Telle est la vie que mènent les Illyantes, sans variation, et qu'ils préfèrent à toute autre. Il serait intéressant d'avoir occasion par la suite de recueillir de nouveaux détails sur ce peuple peu connu, mais heureux et certainement doué de bonnes dispositions.

La plaine ou la vallée de Khischt, quoique parfaitement unie, est entourée de rochers et de montagnes. Le caravanserai (1) du village de Konar

(1) Comme on parlera souvent de caravanserais dans le cours de ce Voyage, il n'est pas inutile d'en donner une idée générale au lecteur. Ce sont des édifices ou de

Takht est parfaitement bon, et contient au dessus de la grande porte trois appartemens qui se suivent.

petits forts construits sur les grandes routes pour le logement et la sûreté des voyageurs, de leurs bestiaux et de leurs marchandises. Ils ont en général de soixante à deux cents pieds de diamètre, sont assez bien bâtis, et le mur de devant en est souvent construit en grosses pierres jusqu'à trois ou quatre pieds au-dessus de terre. Ils sont pour la plupart de forme carrée, et garnis de tours dans les angles, pour leur défense. On en voit aussi d'octogones Dans le milieu est une cour ouverte, sur les côtés de laquelle sont des chambres couvertes de petits toits plats. Entre elles et le mur extérieur est un grand espace couvert en voûte, et qui n'est éclairé que par de petites ouvertures entre les arcades. C'est là qu'on place les bestiaux ainsi que les bêtes de somme. On y fait ordinairement entrer ces animaux par un passage pratiqué dans les angles, après les avoir déchargés dans la cour, et, en tournant à droite ou à gauche, ils se trouvent, dans cette espèce d'étable, à l'abri des injures du temps. Le mur extérieur, du côté de la route, n'a d'autre ouverture que des barbacanes destinées à servir de défense.

La façade est garnie de grandes portes battantes, de hauteur et de largeur suffisantes pour qu'un chameau chargé puisse y passer. Le mur extérieur, qui a dix-huit à vingt pieds, s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du toit, de manière à former un parapet, et l'on y pratique une sorte de rempart uniquement en remplissant de maçonnerie une partie de l'espace entre les arcades, de sorte qu'on peut marcher sur les toits dans toutes les directions.

La route qui y conduit de Dauleki est très-pierreuse, et celle qui traverse la montagne nommée Cotuleh-Mulou, est escarpée et difficile. L'élévation totale peut en être évaluée à environ douze cents pieds, mais elle est plus longue et fait plus de détours que celles de l'Inde. Dans quelques endroits, elle borde des précipices qui ont cent à deux cents pieds de hauteur perpendiculaire, et au pied des-

La nuit on ferme toutes les portes, et on les barricade à l'intérieur. Si l'on craint quelques dangers, des hommes armés, stationnés dans le caravanserai, veillent sur le haut des murailles. Lorsqu'il fait très-chaud, les voyageurs couchent souvent sur le toit qui est construit en terrasse. Ils y ont plus d'air que dans les chambres, et y sont moins incommodés par les puces et les moustiques.

Ces bâtimens se trouvent à l'intervalle d'une courte journée les uns des autres. Ce sont souvent les seules habitations qu'on rencontre sur la route pendant plusieurs milles; ils sont occupés en général par quelque pauvre famille qui y remplit les fonctions de portier, et qui vend du bois, du fourrage, de la paille hachée, et quelquefois, quoique rarement, des dattes, de la farine, du tabac; et même du mouton, des volailles et des œufs.

Les plus beaux de ces caravanserais ont presque tous été construits par ordre de Schah Abbas le Grand, c'est-à-dire, il y a environ deux cent trente ans. Malgré leur antiquité, le climat de la Perse est si sec et si tempéré, les deux extrêmes de la chaleur et de l'humidité y sont si peu connus, que les murs en briques en paraissent aussi neufs que ceux d'une maison construite depuis deux ans, en Angleterre, avec les mêmes matériaux.

quels coulent une rivière profonde et rapide, dont le fond est de sable et de rochers. Dans un des passages les plus étroits, nous rencontrâmes malheureusement une caravanne de chameaux chargés de coton, et ce ne fut qu'avec de grandes précautions, et non sans danger, que nous parvînmes à passer. Une de nos mules ayant glissé, tomba avec son fardeau sur une pente heureusement assez douce, et roula à une profondeur considérable. On l'en retira au bout de quelques heures sans qu'elle parût être blessée.

Les montagnes sont partout fort escarpées, et ne sont couvertes que de quelques buissons, sans aucun arbre. Elles sont principalement composées d'une pierre sablonneuse et de pierre à chaux de divers degrés de dureté. Quelquefois des lits de la pierre sablonneuse la plus dure, s'étendent sur toute la montagne, alternativement avec des couches d'une substance noire, semblable à de l'argile durcie, qui se fend en morceaux de forme cubique, et qui, sans aucun doute, serait soluble dans l'eau, car la pluie battant contre la montagne, l'emporte en plusieurs endroits et laisse à découvert le lit de pierre sablonneuse jaune ou rougeâtre qui se projette de plusieurs pieds au-delà. Ces couches sont inclinées en général à dix ou quinze degrés de l'horizon. Dans un endroit, les montagnes faisant face à l'ouest étaient couvertes de ce côté d'une croûte de cette pierre dure sablonneuse. J'en vis une autre couche dans une position presque perpendiculaire, d'en-

viron cent cinquante pieds de hauteur, et qui semblait une colonne de basalte. La surface en était évidemment unie, ou à surface plate, et n'était séparée que par des fentes parallèles, à une distance d'environ deux à trois pieds l'une de l'autre

En arrivant au haut de cette passe, nous entrâmes dans la plaine de Khischt. Au milieu des grains cultivés dans les champs, je remarquai le pavot rouge, le pied d'alouette, la marguerite, la mauve, un œillet sauvage, quelques espèces de convolvulus, et d'autres fleurs que je n'avais jamais vues. Comme on était dans le printemps, toutes ces plantes étaient en pleine fleur, et produisaient un effet enchanteur qui me rappela un beau jour d'été en Angleterre.

Les chèvres et les moutons, dans cette partie de la Perse, me parurent avoir le poil plus fin et la laine plus belle que dans l'Inde Les chèvres ressemblent à celles de la Caramanie et du Cachemire, sous les rapports suivans. Elles ont la tête petite, les jambes courtes, le corps gros, et leur poil tombe presque à terre. La chèvre a de la barbe comme le bouc, et tous deux ont une touffe de poil qui leur tombe du haut de la tête. Je remarquai cette dernière particularité dans les chèvres de Cachemire que sir Evan Nepean envoya de Bombay en Angleterre. Leur poil est soyeux et brillant, leur couleur dominante est un brun rougeâtre qui tire quelquefois sur le blanc ou sur le noir. Les moutons sont aussi d'un brun rougeâtre, et leur laine douce et frisée n'est pas longue. Cette couleur étant en général

celle des draps qu'on fabrique dans le pays, j'en conclus qu'on emploie la laine dans son état primitif, sans la soumettre à une opération de teinture.

Le prix d'une chèvre avec ses petits était de six roupies, et celui d'une brebis avec son agneau ou ses agneaux, de quinze. Une volaille coûtait une roupie.

Tous ceux qui voyagent dans ce pays, et surtout les Européens, doivent éprouver une sensation pénible en rencontrant tous les jours un si grand nombre de mendians, d'aveugles et de malades. Des hommes, des femmes, des enfans, couverts de haillons, et quelquefois nus, s'attroupent autour du voyageur et l'importunent pour en obtenir des alimens, des vêtemens, de l'argent et des remèdes. La répétition continuelle de pareilles scènes, et la multitude d'êtres malheureux qu'on aperçoit, font naître une émotion mêlée d'étonnement et de compassion, et l'esprit devient presque incapable de s'occuper d'autre chose. Dans quelles vues la Providence peut-elle avoir voulu que tant d'infortunées créatures qui ne sont coupables d'aucun crime, tant d'enfans sortis à peine du berceau, soient condamnés à des souffrances multipliées et perpétuelles qu'augmentent encore la rapacité de voisins insensibles qui leur enlèvent de force l'argent, les habits, quelquefois même la nourriture que la charité d'un passant peut leur avoir donnés? Ou plutôt, quel doit être l'état d'une société où l'on souffre l'existence de tels maux et de tels abus, comme s'ils

étaient dans le cours naturel des choses, et qu'il fût impossible d'y remédier ?

Le 19 avril, nous partîmes pour Kumaredge. Nous ne pûmes nous mettre en marche qu'à la pointe du jour, à cause des difficultés qu'offrait une passe de montagnes que nous avions à traverser. Elle n'est pas très-longue, mais elle est tellement escarpée que nous fûmes trois heures à la monter. Des voleurs y avaient commis depuis peu beaucoup de déprédations. A deux milles au delà, nous passâmes près d'un caravanserai qui a cessé d'être fréquenté à cause des attaques de brigands auxquels il était fréquemment exposé. L'herbe croît aujourd'hui sous sa porte et même dans ses murs, et les voyageurs, au lieu de s'y arrêter, vont maintenant à un mille plus loin, jusqu'au village presque désert de Kumaredge.

Il serait difficile de faire la description des rochers et des précipices de cette seconde passe. Ils sont taillés à pic, et tellement coupés d'angles, qu'on dirait un énorme banc de sable ou de terre, composé de couches de diverses couleurs, que des courans rapides et se contrariant, ont accumulées sous différentes formes. Les sommets en sont pointus et presque perpendiculaires. Des lits d'une pierre rougeâtre paraissant sablonneuse, se projettent suivant différens angles d'inclinaison, et forment des écluses naturelles, au-dessus desquelles s'élancent divers ruisseaux en cascades et en cataractes. Le sentier qu'il faut suivre, car on ne peut lui donner le nom de

route, est bordé des deux côtés par des précipices, et en deux endroits, près du sommet, une large crevasse a séparé du corps du rocher la partie sur laquelle passe le chemin, et qui ne tardera probablement pas à s'écrouler. A l'un de ces endroits, on avait élevé un petit mur de huit pouces de hauteur pour la sûreté des passans. La vue de l'abîme qui était immédiatement sous nos pieds, de l'élévation prodigieuse où nous nous trouvions, m'occasiona un léger vertige qui aurait augmenté si je ne m'étais détourné en fixant les yeux sur le rocher qui était à ma gauche.

En arrivant à Kumaredge, nous trouvâmes que presque tous les habitans de ce village l'avaient abandonné, à cause d'un vol qui avait eu lieu dans ses environs. Quelques hommes du pays des Sindes, portant des présens au schah Zeada, ou prince gouverneur de Schiraz, étant arrivés à Bushir, eurent l'imprudence de vanter la valeur des objets dont ils étaient chargés. Après y être restés quelques jours, ils partirent de cette ville escortés de quelques hommes armés, et continuèrent leur route sans accident jusqu'à Kumaredge. En traversant les montagnes qui sont à environ trois milles de cette place, ils furent attaqués par un parti de brigands Mamehsunnis, dont le nombre était beaucoup plus considérable que le leur, qui leur blessèrent trois hommes, et qui s'emparèrent des présens destinés au prince. Il paraît que, dans cette affaire, les brigands eurent de leur côté deux hommes tués et deux

ou trois blessés. Un sepoys de Kumaredge, qui avait été chargé d'escorter les porteurs de présens, perdit aussi la vie dans cette rencontre. Dès que le schah Zeada apprit cet événement, il fit partir un fort détachement pour Kumaredge avec ordre d'en saisir les principaux habitans, afin de les punir de ne pas mieux défendre les passes de leurs montagnes, et surtout les présens qu'on lui apportait, en stationnant des hommes armés sur les hauteurs, pour surveiller la route, et faire feu sur tous les partis qui se rendraient suspects en ne la suivant point. Les habitans s'enfuirent du village, en apprenant l'arrivée de cette troupe, qui y séjourna et le pilla pendant dix jours, et en partit alors après y avoir établi un nouveau chef. Dans l'après-midi du jour où nous arrivâmes, les habitans commençaient à y rentrer.

Il y avait parmi eux une pauvre femme qui, ayant appris qu'une chèvre qui lui appartenait avait été épargnée, et se trouvait dans la maison où nous étions logés, vint sur-le-champ la chercher, et, désespérée d'avoir perdu tout ce qu'elle possédait, elle s'écria, en la tirant de l'étable où elle était: « Et pourquoi donc ces méchans coquins vous ont-ils laissée, tandis qu'ils m'ont pris tout ce que j'avais? » Mais il était évident que cette chèvre était trop vieille pour qu'elle pût être d'aucune utilité, sans quoi elle n'aurait pas été oubliée. Cette punition sévère, infligée à tout un village, comparée à ce qui y avait

donné lieu, n'inspire pas une idée favorable du gouvernement intérieur du pays.

Notre muletier qui, comme nous l'apprîmes alors, s'était arrêté à Dauleki, pour s'y procurer quelques sacs de dattes fraîches, et non pour chercher une mule du prince de Schiraz, comme il nous l'avait dit, ne voulut point partir avant le jour. En arrivant près de l'endroit où l'attaque des brigands dont nous venons de parler avait eu lieu, il tira quelques coups de pistolet, et nous envoya dire de ne pas prendre l'avance, mais de marcher près de lui, probablement par attention pour sa propre sûreté. Il se tenait bien armé, et l'œil au guet sur le flanc de la caravane. Mais quoique le local parût certainement très-favorable à des bandits, nous n'en aperçûmes point, et nous arrivâmes en six heures à Kazroun, place plus considérable que toutes celles par où nous avions passé jusqu'alors. Un homme à cheval fut dépêché au kan au gouverneur pour lui demander la permission de nous loger dans la maison où étaient situés ses jardins, ce qu'il nous accorda sans difficulté. Nous y fûmes enchantés de la vue d'un nombre infini de rosiers, d'orangers et d'autres arbrisseaux en pleine fleur, qui répandaient un parfum délicieux. Du reste, le jardin est fort mal tenu. C'est le rendez-vous des oisifs qui viennent y fumer, cueillir les roses, en un mot jouir de tous ses agrémens comme s'ils en étaient les maîtres. Les fleurs sont en ce pays presque sans valeur,

et les mendians en cueillent souvent pour les présenter aux passans qu'ils accostent avec effronterie pour en arracher quelques secours à force d'importunités.

CHAPITRE IV.

Excursion aux ruines de Schapour — Statue colossale renversée dans une grotte. — Enormes stalactites. — Idées qu'elles donnent sur l'antiquité des cavernes où elles se trouvent. — Retour à Kazroun. — Description de cette ville. — Variations subites de l'état de l'atmosphère. — Précautions que doivent prendre les voyageurs. — Vallée de Dustar Joun. — Environs de Schiraz. — Déserts qui entourent cette ville.

Pour ne pas perdre de temps, nous envoyâmes nos lettres de recommandation; et comme la plupart des personnes à qui elles étaient adressées étaient absentes, le kan envoya un exprès à Mir-Schemscheddin, principal chef des Mamehsunnis, ou Bocktiariens, dont la résidence était à environ vingt milles de distance, près des ruines de Schapour, pour lui mander de m'y conduire le lendemain matin, et de me faire voir les rochers couverts de sépultures, les grottes, et tout ce qui s'y trouvait de curieux. Le kan me fit dire en même temps qu'il me donnerait deux cavaliers armés pour m'escorter jusqu'à Schapour, et me ramener à Kazroun.

Le 21, à cinq heures du matin, je partis de cette

Statue tombée dans la Caverne de Shapour.

ville, et me rendis à Dariez qui en est à sept milles, sur la route par laquelle nous étions venus la veille. L'ayant quittée en cet endroit, je trouvai à quatre milles, une petite place fortifiée, nommée Talgouc; et, sans m'y arrêter, j'allai jusqu'à la vallée de Schapour. Après avoir vu les célèbres sculptures si bien décrites par Morier et par d'autres voyageurs, je pris le chemin de la grotte où se trouve une statue colossale renversée et mutilée. Une mauvaise route suivait les détours d'une rivière rapide; l'ayant traversée, j'avançai encore quelque temps; et, voyant l'impossibilité d'aller plus loin à cheval, je descendis du mien. Au même instant j'entendis un coup de fusil, et je vis une troupe de cavaliers armés s'approcher de moi: c'était Mir Schemscheddin à la tête d'une douzaine d'hommes armés, et suivis de presque autant de chiens. Son frère cadet, beau jeune homme, était avec lui.

Après les premiers complimens, ce chef me pressa vivement de ne retourner que le lendemain à Kazroun, dont j'étais alors à seize milles, et de passer la nuit chez lui, à trois milles au-delà des montagnes, du côté de Kilasuffid. Je me crus d'abord obligé d'y consentir, et il ordonna à son frère et à quelques hommes de sa suite, de mettre pied à terre, et de me conduire à la grotte, ayant voulu se charger lui-même de garder nos chevaux. Je commençai alors à monter un rocher qu'on aurait pu regarder comme un des arcs-boutans de la mon-

tagne. Plus nous avancions, plus le chemin devenait escarpé et glissant, et je fus obligé cinq à six fois de m'arrêter pour reprendre haleine et me remettre d'un tremblement de membres occasioné par l'excès de la fatigue, et par la chaleur du soleil, dont les rayons se réfléchissaient sur les rochers : j'éprouvais une soif dévorante et un mal de tête insupportable. Continuant à marcher lentement, j'arrivai enfin à la grotte à dix heures et demie, après avoir monté pendant plus d'une heure. Près du sommet, il était nécessaire de gravir un roc presque perpendiculaire, et je n'aurais pu le faire sans le secours de trois de mes compagnons, dont le frère de Mir Schemscheddin était un. Deux d'entre eux me prirent par les pieds et me soulevèrent, tandis que le troisième, ayant gagné nu-pieds la pointe du rocher, me prit par une main, en s'accrochant à une pointe de rocher; et ce fut ainsi, qu'à force de persévérance et d'attention, j'arrivai à l'entrée de la grotte. Je me sentais alors un accès de fièvre, j'avais le plus grand besoin de boire, mais il était impossible de se procurer une goutte d'eau. Un des hommes qui m'accompagnaient me donna un fruit que je mangeai; un autre, qui connaissait sans doute parfaitement ces montagnes, m'apporta une plante verte qui avait la forme du pourpier et le goût de l'oseille, et qu'on nomme *tourschach*, ce qui signifie acidulée. Elle croît dans les déserts, et ces soldats endurcis s'en servent pour apaiser

leur soif. Elle produisit le même effet sur moi, et me mit en état de continuer ma route sans avoir besoin d'eau.

L'entrée de la grotte a cinquante-un pas de largeur, ou environ cent trente-neuf pieds; mais elle diminue un peu dans l'intérieur. La descente, en y avançant, est d'environ deux pieds et demi sur un espace de dix pieds. La statue et le piédestal sont évidemment d'un seul morceau. C'est une pierre à chaux blanche, d'un grain aussi serré et aussi dur que le marbre. On peut juger de la taille de la statue, par la longueur de la tête qui est de trois pieds. Après l'avoir examinée, et en avoir fait un dessin (planche 4), je m'assis sur le piédestal qui est élevé de quatre à cinq pieds; et, ayant payé un homme pour m'aller chercher de l'eau, une théière et du pain, je me trouvai soulagé après avoir bu un peu de thé. On trouvait de l'eau à environ quatre cents pieds dans les profondeurs de la caverne. Quand on me l'apporta, elle était si froide qu'elle me fit mal aux dents; j'en bus cependant un peu pour calmer ma soif. Je pris mon thé sans lait, mais il me fut impossible de prendre aucune nourriture solide.

Mes compagnons s'étant procuré de l'herbe sèche et du bois, me dirent que je n'aurais rien vu, si je quittais la grotte sans l'avoir examinée aux lumières, ce qu'ils m'assurèrent que personne n'avait encore fait complétement. Ils ajoutèrent que des voyageurs y étaient venus avec des lampes et de

l'huile, mais qu'ils n'en avaient pas reconnu toutes les cavités.

Je leur dis de me conduire d'abord dans toutes les parties de la grotte où l'on pouvait aller sans lumière, et je les suivis, ayant une boussole de poche dans ma main, et tenant de l'autre l'habit du frère du chef. Nous avançâmes vers le nord de cent cinquante pieds pour le moins, et en ayant descendu environ quarante autres, je conclus, de la boue noire que nous avions sous les pieds, que nous étions au bout, ou presqu'au bout d'une grande salle circulaire, dont la voûte paraissait exactement de la même forme; elle pouvait avoir environ cent pieds de hauteur et cent vingt de diamètre. Du côté du nord-ouest, je remontai d'environ quinze pieds, et je trouvai deux passages, l'un conduisant à l'est et l'autre vers le nord. Je pris le dernier, et je trouvai à l'entrée une citerne en pierres, de vingt pieds sur dix, et de six pieds de profondeur; je la laissai à droite, et marchai dans cette direction une soixantaine de pas. Mes guides tournèrent alors sur la droite, quoique le passage où nous étions conduisît encore plus loin. Il y faisait si noir que je ne pouvais rien distinguer, ni me servir de ma boussole; je jugeai pourtant que sa direction était vers l'est. Tenant toujours mon compagnon, j'avançai encore une centaine de pas en descendant toujours un peu. On me dit alors que nous étions près de l'eau, et ayant fait allumer de la paille, je vis que nous étions au centre d'une grande caverne de for-

me irrégulière, entourée d'objets bizarres et grotesques, auxquels l'imagination, dans le premier moment, donnait l'apparence d'êtres animés. Ce sont des stalactites formées sans doute par l'exsudation des rochers qui en forment la voûte, et qui ont au moins deux cents pieds d'épaisseur, ou qui sortent des fentes qu'on voit sur les côtés: quelques-unes avaient la forme de colonnes; mais la plupart n'étaient que des protubérances irrégulières, souvent semblables à des troncs d'arbres tortueux, adhérant aux parois de la caverne, et de différentes grosseurs, depuis six pouces jusqu'à trente pieds. Quelques-unes s'étendaient depuis le sol jusqu'à la voûte; dans d'autres endroits, elles semblaient sortir de terre et descendre de la voûte, et n'être qu'à mi-chemin de leur jonction. J'en envoyai des échantillons à Bombay, ainsi que de la statue renversée et de sa base, et j'y joignis le détail de ses dimensions.

L'aspect qui se présentait à nos yeux était vraiment sublime, et faisait d'autant plus d'impression qu'on ne pouvait juger, par ce qu'on avait vu, de ce qu'on allait voir. La lumière m'ayant fait apercevoir une autre caverne, j'y entrai, et je la trouvai de forme irrégulière, comme la précédente, mais moins grande, n'ayant guère que soixante pieds de diamètre; elle s'étendait vers le nord: il s'y trouvait, comme dans quelques autres endroits, deux ou trois pouces d'eau et de boue. En en sortant, je montai environ dix pieds, et me trouvai

dans une autre caverne, semblable à celle d'où je venais de sortir. Mes guides me proposèrent alors de me reconduire dans la grotte par un passage étroit donnant sur la droite, et j'y consentis. Je sentais bien qu'il restait encore d'immenses cavités que je n'avais point parcourues; mais il était deux heures après midi, et je désirais commencer à descendre la montagne pour aller rejoindre nos chevaux, opération à laquelle je ne pensais pas sans quelque inquiétude. J'eus constamment besoin du secours d'un de mes compagnons; et, dans les endroits les plus escarpés dont j'ai déjà parlé, il me fallut quelquefois l'aide de trois ou quatre.

Nous arrivâmes au pied de la montagne en moins d'une heure; et, me trouvant toujours de la fièvre et une grande faiblesse, je fis mes excuses à Schemscheddin, remontai à cheval et repris le chemin de Kazroun, où j'arrivai vers six heures et demie du soir. Ce ne fut pas sans peine que je montai dans ma chambre, et, ayant pris un verre de vin, je me jetai sur mon lit, dans un état d'épuisement complet. Je pris alors du thé et du riz, et me mis au lit.

J'éprouvais déjà un certain malaise au moment de mon départ; mais, une fois en route, j'avais résolu de continuer jusqu'à ce que les forces me manquassent. Heureusement je réussis à satisfaire ma curiosité.

Parmi les ruines de maisons qui se trouvent aux pieds des montagnes de Schapour, est un cimetière

où je trouvai plusieurs sarcophages chargés d'inscriptions en caractères koufiques, par-dessus, aux deux bouts, et sur les côtés. L'un d'eux était renversé de manière à laisser voir le creux de la pierre, et je m'aperçus qu'ils étaient placés de manière à mettre par dessous ce qu'on peut en appeler le couvercle. Beaucoup de tombeaux étaient construits en pierres, et l'on y voyait par-dessus la figure d'un animal, généralement d'un lion ou d'un tigre, entre les pates de devant duquel était une tablette inclinée portant une inscription en caractères koufiques.

Je ne pus voir aucune inscription sur la statue dans la grotte, car il serait difficile de donner ce nom à des lignes perpendiculaires et assez profondes, taillées sous les pieds. Elles paraissent plutôt destinées à servir de canaux pour faciliter l'écoulement des eaux de cette partie du piédestal. Une preuve de l'antiquité de cette grotte peut mériter une attention particulière. Quand on réfléchit à la formation lente et imperceptible des stalactites, et à l'épaisseur (de plus de deux cents pieds) du rocher de pierre à chaux dure comme le marbre, à travers de laquelle il faut que l'eau qui les forme s'infiltre goutte à goutte; quand on songe aux dimensions étonnantes de quelques-unes de ces productions de la nature, on ne sait à quelle époque fixer leur origine, ou celle de ces excavations auxquelles le travail des hommes a certainement contribué.

L'entrée de la vallée de Schapour a été autrefois

défendue par des fortifications sur les montagnes, particulièrement sur celles du côté du sud-est, qui ne sont pas aussi perpendiculaires sur la plaine que celles du côté du nord-ouest ; mais il n'en reste que peu de vestiges. On voit encore quelques tours çà et là, mais elles ne paraissent pas avoir été construites avec beaucoup d'art. On semble y avoir employé des pierres rondes brutes, liées ensemble par de la chaux, avec de plus petites pierres pour remplir les intervalles, et elles n'étaient jointes les unes aux autres que par un petit parapet de même construction.

L'espace qui sépare les deux montagnes n'est que de cent toises, et il est tellement rempli par un ruisseau rapide, et par un terrain marécageux couvert de grands roseaux, qu'à peine reste-t-il une place suffisante pour la route qui passe au pied de celle située à l'est. Les montagnes formant la chaîne qui s'étende depuis cet endroit jusqu'au Kotuleh-Dokhter, et qui se prolonge ensuite de manière à former la barrière septentrionale d'un lac d'eau salée dont je parlerai ci-après, sont d'une structure uniforme ; leur face au sud-ouest est toujours composée de substances plus dures et est plus escarpée, surtout vers le sommet qui présente en général un rocher perpendiculaire de cent cinquante à trois cent cinquante pieds de hauteur. Au-dessous on trouve fréquemment une couche de pierres détachées les unes des autres, dans les intervalles desquelles on voit quelques traces de végétation. Vient ensuite un autre lit de roc perpendiculaire de soi-

xante à quatre-vingts pieds, après lequel on trouve un sol plus friable, mais qui n'est nullement susceptible d'être cultivé, étant principalement composé de débris de pierre à chaux. Du côté du nord-est, les montagnes paraissent en général plus couvertes de végétation, et offrent quelques arbrisseaux, étant à l'abri des vents par une autre chaîne de montagnes situées au nord-est, et qui leur est parallèle.

L'entrée de la vallée se nomme Tungch-Chitoun, et paraît avoir été graduellement ouverte par les eaux d'un torrent rapide, qui n'est plus qu'un petit ruisseau, les rochers sur la gauche, ou au nord-ouest, s'élevant perpendiculairement à partir de ses rives, jusqu'à la hauteur de cinq cents pieds. Sur ce mur naturel on a sculpté en bas-relief une quantité innombrable de figures, dans un style beaucoup supérieur à celles qu'on voit du côté droit.

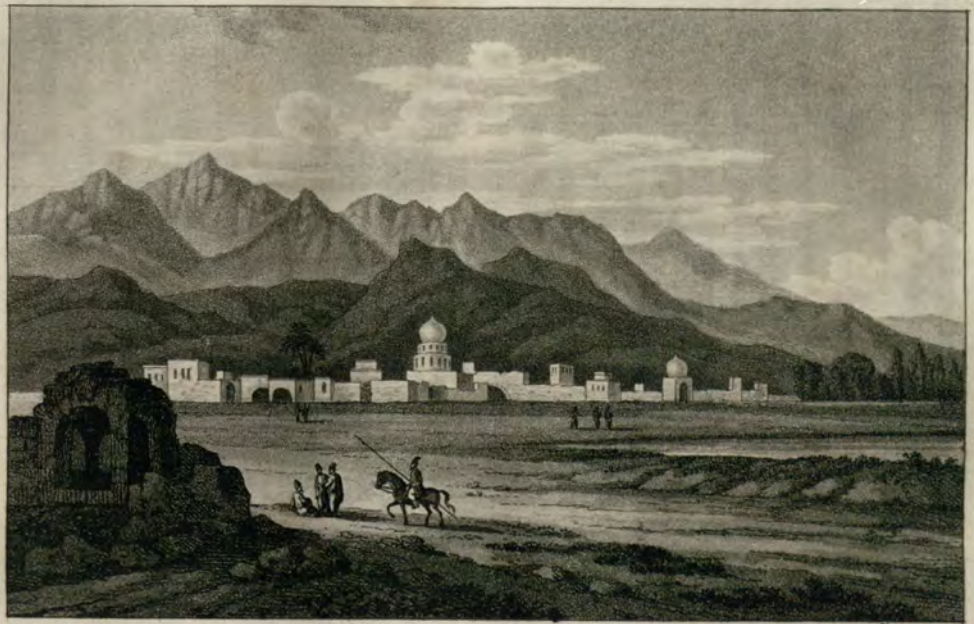
Il était difficile de les examiner de près à cette saison de l'année, parce qu'au bas du rocher, du côté du nord-ouest, il se trouvait cinq à six pieds d'eau, non d'un ruisseau limpide, mais d'un marécage fangeux, couvert en partie de roseaux d'une telle hauteur qu'ils interceptaient la vue. Je n'en pus découvrir que trois de ce côté, l'une desquelles était considérablement dégradée grâce aux efforts réunis de la pluie, du soleil et des années. Il y en avait deux de l'autre côté, dont une avait beaucoup souffert par suite des mêmes causes. Morier a donné une description détaillée de ces antiquités.

Je crayonnai une exquisse de la situation et des environs de l'ancienne ville de Schapour, mais seulement par aperçu, et sans prendre de mesures bien exactes ; c'en fut assez pour me convaincre que ce lieu avait été choisi d'après les facilités de défense qu'il offrait, étant inaccessible de tout autre côté que par la rivière.

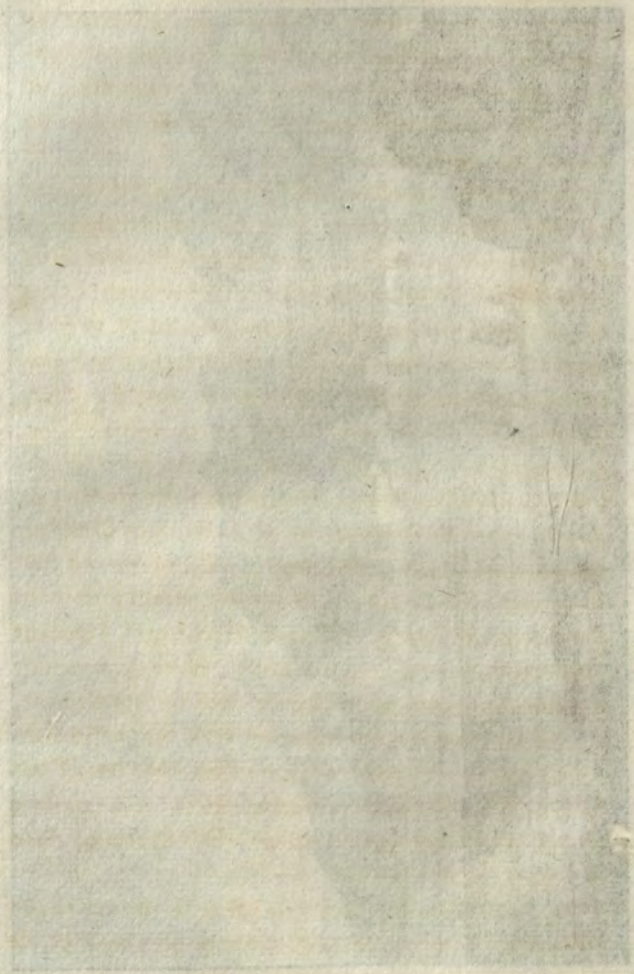
La négligence de notre muletier, ou pour mieux dire son abus de pouvoir, nous fit rester trois jours à Kazroun. Nous en partîmes enfin le 24. Cette ville, située dans une vallée, s'étend dans la longueur d'un mille, mais les maisons en sont séparées les unes des autres, et toutes ont des enclos qui y sont joints. (Planche 5). Peu de ces habitations sont en bon état, et il en est beaucoup qui tombent en ruines. Il s'y trouve un quartier habité par des Juifs, qui y sont en très-grand nombre, eu égard à la population, et dont les maisons sont en général bien construites. L'ancien fort juif est abandonné, et ce n'est plus qu'un amas de ruines où l'on voit l'herbe croître.

La maison du kan est un bel et spacieux édifice. Il maintient quelques dehors d'importance, et entretient une force considérable d'infanterie et de cavalerie.

Kazroun est célèbre pour avoir été l'école, et peut-être le berceau de beaucoup des plus fameux *Pylewans*, ou lutteurs des anciens temps, et il a encore un *Zourkhauna*, ou Gymnase, qui conserve une partie de son ancienne renommée. On y voit



Vue de Kauzeroum.



aussi un ancien bâtiment de forme circulaire qui est le lieu de la sépulture de Schach-Humza, saint du pays, auquel on attribue le pouvoir d'effectuer des guérisons miraculeuses en faveur de ceux qui donnent des preuves de leur foi en sa puissance, en adressant sur son tombeau des prières accompagnées d'offrandes raisonnables.

Quoique le climat en soit généralement regardé comme salubre, cependant les alternatives de froid et de chaleur qu'on y éprouve en cette saison, font qu'il ne peut l'être que pour ceux qui peuvent éviter de s'exposer à l'un et à l'autre la nuit et le jour. Leurs effets doivent être funestes à ceux qui travaillent le jour ou qui voyagent la nuit. Le thermomètre de poche, que portait le capitaine Salter, annonçait les différences suivantes. Au lever du soleil, c'est-à-dire après cinq heures du matin, 38 degrés (2° de Réaumur), et à dix dans la même matinée 98 (29° de Réaumur). Changement fort étonnant en cinq heures de temps, et qui le devient encore davantage quand on réfléchit qu'à l'instant où le thermomètre marquait 98°, nous apercevions à douze ou quatorze milles du côté du nord-ouest, des montagnes dont le sommet était en partie couvert de neige : cependant la température dans l'intérieur des maisons était assez égale, et ne variait guère que de 50° à 76° (8 à 20° de Réaumur) dans les vingt-quatre heures.

Il faut remarquer ici que pour se préserver des funestes effets de ces vicissitudes de froid et de

chaud, le voyageur doit arranger ses vêtemens de manière à en pouvoir augmenter ou diminuer considérablement la chaleur d'un moment à l'autre, suivant que la circonstance l'exige. Il faut aussi qu'il se défende contre un autre inconvénient presque aussi grand, et qui résulte d'une immense quantité de mouches qui non seulement le harcellent sur la route, mais se fixent sur les bagages, et le tourmentent partout où il s'arrête. Une gaze pour se couvrir la figure est d'une nécessité indispensable, et, comme les endroits où on loge sont rarement bien fermés, et quelquefois même n'ont ni fenêtres, ni portes, il faut aussi qu'il se munisse d'une quantité suffisante de gros drap de laine du pays pour boucher toutes les ouvertures, et même les fentes et crevasses des murailles.

Je crois bien que les inconvéniens dont je parle ici n'ont lieu que pendant le printemps, mais il en existe encore un autre. Les muletiers voyagent toujours lentement dans cette saison, parce que c'est le temps où il faut que leurs bêtes de somme se nourrissent en paissant l'herbe, afin de leur assurer de la force et de la santé pour le reste de l'année. On peut éviter en grande partie ces inconvéniens, en prenant des précautions convenables, et ils sont rachetés par des avantages particuliers à cette époque. Toutes les campagnes sont couvertes de grains et de fleurs; les vallées sont rafraîchies par des ruisseaux d'eau limpide; l'aspect des rochers et des montagnes est adouci et embelli par quelques tra-

ces de végétation ; tous les arbres sont en fleur, et l'on rencontre à chaque pas l'aubépine, et un pêcher dont la fleur a une odeur délicieuse; enfin, dans les vallées, l'air est parfumé par différentes fleurs qui croissent sans culture, et dont une, qui est une sorte de giroflée sauvage, est très-odoriférante.

Nous quittâmes les jardins du kan de Kazroun à quatre heures du matin. Après avoir fait sept milles et demi, nous gravîmes une montagne escarpée dont le sommet est défendu, pendant les deux cents dernières toises, par des murs de parapet construits en zigzag, et qui, dans les différens détours que fait la route, borde alternativement le côté qui est le plus proche du précipice. Ces murs sont utiles pour empêcher les bêtes de somme de tomber, et pour défendre le passage de la montagne, attendu qu'étant appuyés sur des rocs escarpés, on ne pourrait les tourner sans beaucoup de peine et de difficulté.

Au bout de huit milles, on atteint le sommet du Kotuleh-Dokhter, ou le Mont de la Fille; on en descend par une pente douce formant divers détours dans une vallée dans laquelle croissent différens arbres, et notamment de vieux chênes, les premiers que nous eussions encore vus. On en trouve cependant un assez grand nombre sur les montagnes du côté du nord. Un mille plus loin, on rencontre un petit étang près duquel tous les voyageurs s'arrêtent; et, en avançant encore environ un mille et demi, on voit sur le penchant des montagnes à

gauche, les villages d'Adoui et de Daschtabird. De là jusqu'au treizième mille, la route est assez unie, après quoi on commence à monter le fameux Kotuleh-Pira-Zun, ou le Mont de la Vieille Femme, qui, quoiqu'il ne soit pas très-escarpé, est extrêmement rocailleux. Tous les rochers y sont blancs, et l'on y est inondé de poussière de même couleur.

Après avoir fait quinze milles, nous nous arrêtâmes dans un petit caravanserai dont les appartemens étaient incommodes, et où nous ne pûmes obtenir aucunes provisions qu'en les envoyant chercher à deux milles. Le lait nous arriva, échauffé et presque caillé par le soleil, trois heures après que nous eûmes déjeuné. Nous y trouvâmes trois hommes à cheval qui faisaient route vers Schiraz. Nous avions été six heures en route, à cause des mauvais chemins et des montagnes. Nous trouvâmes la température de l'atmosphère fort douce, le thermomètre variant de 48° à 63°, mais marquant la plupart du temps 56° ($10^{\circ}\frac{2}{3}$ de Réaumur.)

Les montagnes voisines sont couvertes d'une grande quantité de chênes dont le bois sert pour la charpente et la menuiserie, aussi bien que pour brûler.

On réduit les glands en farine, après les avoir conservés à cet effet d'une année sur l'autre.

On se sert de l'agaric pour tanner, ou plutôt pour fixer sur les peaux une couleur d'un brun rougeâtre.

Près du caravanserai coule un petit ruisseau d'une

eau très-claire qui descend des montagnes presque suspendues au-dessus, du côté du nord : leurs sommets étaient encore couverts de neige dont la fonte fournissait sans doute des alimens à ce ruisseau, et à plusieurs autres que nous traversâmes le lendemain.

Les Persans, dans leurs voyages, ont coutume de faire de très-longues journées à cheval, et marchent principalement pendant la nuit. Leur selle et tout leur équipage sont fort simples; ils se servent pour attacher leurs chevaux d'une chaîne faite d'une manière qui leur est particulière.

Nous quittâmes le caravanserai de Kotuleh-Pira-Zun à la pointe du jour. La route n'est ni difficile, ni escarpée, mais elle passe pour être infestée de voleurs, et nos guides nous engagèrent à ne pas tirer sur des canards sauvages que nous voyions à portée, de crainte que le bruit de l'explosion ne déterminât une attaque contre nous. On avait beaucoup parlé de ces voleurs dans le caravanserai, et les craintes qu'ils inspiraient avaient fait différer notre départ jusqu'au jour.

La vallée unie de Dustarjoun, que nous atteignîmes après six milles de chemin, nous parut d'abord un lac, étant couverte d'eau jusqu'au pied des montagnes qui la bornent du côté du sud, ce qui provenait de la fonte des neiges dont leurs cîmes étaient encore couvertes. Nous traversâmes ensuite plusieurs ruisseaux alimentés aussi par l'eau de neige, et qui tous allaient se jeter dans le lac que nous

avions à droite. A environ trois cents toises du village de Dustarjoun, nous traversâmes un ruisseau très-rapide sortant des fentes d'un rocher qui bordait la gauche de la route. Ce rocher s'élève perpendiculairement à deux cent cinquante pieds au-dessus de la source du ruisseau qui cependant, à environ quinze toises seulement, a une force suffisante pour faire tourner un moulin de première grandeur. On assure que, sur le sommet de ce rocher, il se trouve un plateau couvert de jardins remplis des plus beaux arbres fruitiers, comme vignes, amandiers, figuiers, etc. La vallée de Dustarjoun a environ cinq milles de longueur sur deux de largeur; elle est entourée de montagnes de pierres à chaux dont les flancs sont escarpés, et dans lesquelles on trouve des lits de différentes espèces de coquillages de mer pétrifiés. Du côté du sud et de l'ouest, elles sont couvertes de neige qui y reste quelquefois toute l'année, et elles donnent naissance à un grand nombre de sources.

Les habitans de cette vallée élèvent des chevaux, des ânes, des mulets; leurs vaches sont d'une espèce semblable à celles d'Angleterre, mais plus petites. Elles restent toujours en plein air, mais on les couvre d'un morceau de gros drap, de même que les chevaux.

Toutes les maisons sont couvertes de toits plats, et bâties en terre et en paille; les murs en sont épais et peu élevés. La vallée commence à être mise en culture, et il n'y a nul doute qu'avec du soin et de l'attention, elle ne puisse devenir très-productive.

N'y ayant point de caravanserai dans cet endroit, nous nous logeâmes dans la meilleure maison que nous y trouvâmes. Elle était habitée par une pauvre famille pour qui une seule roupie était un présent considérable. La mère et deux jeunes filles s'occupaient à faire des dessus de souliers en gros coton, dont le tissu ressemblait à celui d'un bas, quoiqu'il fût fait avec une seule aiguille. Ce genre de chaussure est d'un usage général dans toute cette partie de la Perse, circonstance qui peut servir à expliquer pourquoi on n'y connaît pas les cors aux pieds.

A quatre heures nous nous remîmes en route; mais à peine étions-nous en marche, qu'il fallut arrêter à cause d'une mule qui s'était égarée, et nous passâmes une demi-heure à l'attendre en grelottant. Nous fîmes six milles sur des montagnes couvertes de buissons, après quoi nous descendîmes dans une plaine. Après avoir fait environ douze milles, nous arrivâmes au caravanserai de Koneh-Zunyoun. Près de cet endroit, nous traversâmes un ruisseau petit, mais rapide, qui vient de l'ouest, et qui va se jeter, à un demi-mille sur la droite, dans la rivière dont j'ai déjà parlé.

Le peu qui semble rester du village de Konez-Zunyoun ne consiste qu'en quelques chaumières situées près du caravanserai, qui tombe en ruines. Il est difficile de s'y procurer du fourrage. Aussi, dans le printemps, les caravanes ne s'y arrêtent-elles pas : elles continuent leur route, et ne man-

quent pas d'en trouver dans la plaine. C'est ce que fit notre muletier. Nous ayant laissés avec nos six mules et notre bagage, il avança plus loin avec les siennes ; et, quoique nous ne fussions restés que quelques heures dans le caravanserai, quand nous en partîmes, à quatre heures du soir, nous eûmes à payer deux roupies pour le fourrage de nos mules.

A six milles plus loin, nous trouvâmes notre muletier avec ses bagages. Il nous avait promis de nous préparer une tente, mais il n'avait pensé qu'à lui, et inventa, suivant son usage, quelques mensonges pour se justifier de n'avoir pas rempli sa promesse. Le terrain était couvert de genêts, de chardons, d'orties, de pierres ; nous en fîmes nettoyer un endroit le mieux possible, et nous bivouaquâmes au milieu de nos bagages.

A onze heures et demie, nous nous remîmes en route. Je dois remarquer ici que les montagnes à deux ou trois milles sur la droite étaient couvertes de neige, et que le thermomètre ne marquait que 48° (7° de Réaum.). Dormir en plein air, et même voyager par cette température, c'était une rude épreuve pour des constitutions habituées aux chaleurs de l'Inde. La route était raboteuse, et nous passâmes toute la journée au milieu des montagnes. Pendant vingt milles, nous n'aperçûmes pas une chaumière, pas une habitation. C'était un désert dans lequel on ne voyait que quelques buissons. Nous approchions pourtant d'une des plus belles villes de la Perse. Enfin, après avoir traversé une

rivière rapide qui coulait sur notre droite, nous trouvâmes un *chokeh* ou corps-de-garde à environ quatre milles de Schiraz, et au point du jour nous nous trouvâmes dans un désert stérile rempli de pierres et de poussière, où l'on ne voyait presque aucune trace de végétation, et qui s'étendait du côté de cette ville autrefois si célèbre. A six heures trois quarts nous entrâmes dans le jardin d'un seigneur nommé Affyabad, et nous y déjeunâmes. Un domestique de Jaffer-Ali-Kan nous apporta une lettre dans laquelle ce personnage si connu s'excusait poliment de ne pas être venu à notre rencontre, et nous invitait à loger chez lui, ce que nous acceptâmes. En approchant de la ville nous fûmes bien loin d'éprouver quelques sentimens de surprise et d'admiration. Elle nous parut très-peu supérieure à la plupart de nos villes de moyen ordre de l'Inde, qui, de même que celle-ci, sont entourées de murs et garnies de tours, telles que Bhooj, Cambaye, Moungy-Pytun, Ahmednugger-Petta, etc.; il s'y trouvait pourtant une différence frappante sous un rapport; car le pays qui entoure ces villes est embelli par de jolis villages; les plaines sont couvertes de grains, les champs sont divisés par des haies, les routes portent les marques du passage fréquent des bestiaux et des chariots, au lieu qu'à une journée de distance, Schiraz n'est environnée que de déserts.

On aperçoit pourtant un village solitaire, à environ quatre milles, près des montagnes; mais on

ne voyait, dans ses environs, pas un arbre, pas un enclos, et ses bâtimens ne faisaient qu'un point dans le désert qui régnait tout autour. Dans une vallée, sous les montagnes, il se trouve de grands jardins ou vergers appartenant aux personnes les plus distinguées de la ville. On assure que le raisin y est à si bon marché dans la saison, qu'il se vend pour la moitié de son poids en grain.

Ces jardins sont arrosés, pour la plupart, par des ruisseaux qui sortent des montagnes voisines dont le sommet est couvert de neige. Les murs de clôture sont construits en terre, et le haut en est couvert en paille. Ils sont élevés de dix pieds, de sorte que ceux qui se promènent dans l'intérieur sont à l'abri des regards des passans. Les piliers qui soutiennent les portes sont construits en brique et en mortier, et souvent couverts d'ornemens. La scène que j'avais sous les yeux était toute différente de celle que mon imagination avait créée. On voit en général que la richesse d'une cité florissante se répand au-dehors; elle s'entoure de faubourgs; des jardins et des maisons de campagne s'élèvent sur les sites les plus agréables de ses environs: mais ici la population de tout le voisinage semble avoir été déterminée par quelques motifs de sûreté mutuelle, à se presser et à se serrer pour former une ville. Telle fut la première idée qui se présenta à moi en arrivant à cette place; on verra bientôt quelles furent les impressions qui y succédèrent.

CHAPITRE V.

Schiraz. — Bazar de Vakil. — Description de la ville. — Symptômes de sa décadence. — Arts mécaniques. — Tombeau d'Hafiz. — Jardins de Kérim Kan. — Tombeau de Saadi. — Peintures. — Description d'un salon persan. — Descendant de Gengis-Kan, chef des tribus d'Illyantes. — Anecdotes. — Avidité et mauvaise foi des marchands. — Prix des chevaux. — Préparatifs de départ. — Mehmandar obtenu du prince.

Dans la matinée du 28 avril, nous fîmes une excursion à cheval hors de la ville, en nous dirigeant du côté du nord. Nous examinâmes, en passant, les bâtimens étendus qui forment le bazar de Vakil. C'est une rue de seize pieds de largeur, bordée de chaque côté par des boutiques dont chacune a par devant un espace d'environ quatre pieds pour l'étalage des marchandises. Derrière chaque boutique est une chambre voûtée avec d'autres logemens. Le tout est couvert d'un toit cintré, d'où le jour se tire. On trouve des fontaines dans tous les endroits où les rues se croisent. Au bout de cette vue sont deux beaux caravanserais et d'autres édifices publics. Chaque marchand a son nom écrit en persan sur sa boutique, qui est fermée par des treillages et des volets.

Tous ces bâtimens sont construits en bonnes briques, et forment un des plus beaux bazars que j'aie vus en Asie.

Les murs de Schiraz sont construits partie en terre, partie en briques, revêtues de terre à l'extérieur. Ils sont flanqués de tours rondes peu éloignées les unes des autres ; mais ils ne sont pas entourés de fossés, et ces fortifications paraissent peu redoutables à des yeux européens. Dans l'intérieur est une espèce de petite citadelle dont les murs paraissent mieux construits, et sont très-ornés. Elle est entourée d'un fossé sans eau et sans glacis. On le traverse sur un pont qui ne consiste qu'en poutres recouvertes de planches transversalement. Le palais y est situé. Près du palais est un arsenal pour les armes et les munitions. On y voit aussi une prison pour les criminels au premier chef. Les écuries du prince méritent d'être vues; elles sont voisines des autres bâtimens composant le palais, qui sont distribués sur des carrés conduisant de l'un à l'autre, et qui ont une apparence de grandeur. De distance en distance on voit sur ces carrés des pierres ayant une ouverture circulaire par laquelle on tire l'eau des puits qu'elles couvrent.

Les rues sont en général fort étroites ; et, comme la façade des maisons donne sur l'intérieur, et qu'elles n'ont pas de croisées sur la voie publique, elles sont fort tristes et excessivement sales. La boue s'y accumule tellement, qu'on est sans cesse occupé à y creuser des tranchées pour faciliter l'écoulement

des eaux. Les canaux qui amènent l'eau destinée aux besoins des habitans passent à découvert dans la ville, ce qui en rend les rues dangereuses. On ne s'y sert ni de voitures, ni de chariots à roues. Les hommes, les femmes et les enfans voyagent sur des ânes, des mulets ou des chevaux, ou quelquefois dans des paniers portés par un chameau. Cette coutume est si générale, que si un homme a un cheval pour son usage, il faut à son domestique un mulet qui sert aussi à porter la couverture de nuit du cheval, car il est rare que ces animaux couchent sous quelque abri.

Parmi les arts mécaniques qu'on exerce en cette ville, la poterie est celui que j'admirai le plus : les productions en sont d'une qualité supérieure, et rappellent la faïence jaune de Wedgewood. Les ustensiles qu'on y fabrique sont de formes élégantes, et toujours convenables à l'usage auquel ils sont destinés. L'art du confiturier y a aussi atteint une célébrité méritée.

Toutes mes observations me portèrent pourtant à conclure qu'on trouve à Schiraz tous les symptômes de cette décadence vers laquelle toute la Perse, ou du moins la plus grande partie de ce royaume, marche à grands pas. Un démembrement de la monarchie doit en être la suite nécessaire, si un grand et heureux changement dans l'administration du gouvernement n'a pas lieu très-incessamment. Déjà chaque petit chef dans ses montagnes parle librement de son indépendance, et de la faiblesse d'un

gouvernement toujours prêt à vendre les plus grands intérêts de l'état pour de l'argent ou des bijoux. Des trésors acquis de cette manière rendent ceux qui les possèdent timides, inquiets et soupçonneux. Ils sont entraînés à des actes arbitraires qui font naître tous les excès de l'anarchie, et qui tendent nécessairement à une confusion générale.

Les Persans individuellement ont beaucoup de confiance dans la supériorité de leur cavalerie légère. Si leurs principales forces étaient de cette nature, ils pourraient braver les invasions de tout le nord. Mais les dissensions qui divisent les chefs des différentes tribus les empêcheront probablement toujours de s'unir, de bonne foi, pour la défense commune.

L'art d'émailler sur or est cultivé à Schiraz avec succès. Ceux qui s'en occupent réussissent surtout dans les fleurs qui s'élèvent sur un fond d'or avec les plus belles couleurs. Leurs dessins pour les pipes et autres objets sont très-élégans. On y trouve aussi des artistes qui excellent dans l'écriture, dans la gravure des sceaux et des pierres funéraires, etc.

Dans le cours de notre excursion, nous examinâmes un fort ancien édifice surmonté d'une belle coupole bleue, couverte de tuiles émaillées d'un bleu tirant sur le vert, et dont les murailles et les fenêtres étaient pareillement ornées. Il est construit en pierres jaunâtres, de même que le mur de clôture et les bâtimens accessoires qui en dépendent. Il est dédié à un descendant de Mahomet, nommé

Schah-Mir-Humza, qui est respecté comme un saint. Ce monument est situé à droite de la grande route qui conduit à Ispahan, près d'un pont en pierres, sous lequel coule un petit ruisseau qui était alors presque à sec et qui porte son nom.

Nous visitâmes ensuite le tombeau d'Hafiz, que nous trouvâmes exposé à l'injure du temps, en face d'un bâtiment situé dans un enclos entouré de murs. Tout auprès est le tronc d'un vieux cyprès qui fut brûlé il y a environ trois ans, et qu'on dit avoir été planté par Hafiz lui-même, il y a environ quatre cent cinquante-cinq ans, peu de temps avant sa mort. Il s'y trouve un bassin pour les ablutions, au-dessus duquel s'élève un toit peint à fresque, et soutenu par quatre piliers, mais qui tombe maintenant en ruines. Un jardin y est joint, et il s'y trouve aussi les logemens nécessaires pour les gardiens, qui conservent un exemplaire des ouvrages du poète. On le montre à tous les croyans, et à tous ceux qui désirent le voir; on le place sur le tombeau, on l'ouvre au hasard, et le chapitre qui se présente, est censé prédire l'avenir à celui qui le consulte. Mais ce qu'il contient est toujours susceptible d'être interprété favorablement, et c'est ce qu'on ne manque jamais de faire. Hafiz était un sofi, et l'écriture mystérieuse usitée par cette secte, donne, à cet égard, la plus grande facilité. La pierre qui couvre sa tombe est d'une substance à demi-transparente, qui tient de la nature du gypse, qu'on appelle marbre de Tauris, et qui offre des

veines rouges et vertes. Elle a environ six pieds de longueur sur deux et demi de largeur. La surface en est couverte de vers tirés de ses ouvrages, précédés par un passage du Coran. Près de son tombeau, on voit ceux de plusieurs autres personnes, qui ont sans doute regardé le voisinage du poète comme un passe-port pour l'éternité. On y remarque celui d'un ambassadeur de la Porte.

Nous allâmes voir les jardins qui ont été plantés par Kérim-Kan, et qu'on nomme Jehan-Nouma, d'après l'édifice circulaire peint à fresque, qui en occupe le centre. Les murs, les plafonds et tout l'intérieur en sont couverts de peintures, représentant des oiseaux et des fleurs, avec plusieurs devises: le tout assez bien exécuté. La partie inférieure des murailles est revêtue, jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds, de tablettes de marbre de Tauris, qui sont, dans quelques parties, ornées de guirlandes de fleurs en or. L'ensemble en est riche, mais lourd, sombre, sans avoir rien d'élégant, ni même de grâcieux. Dans tous les jardins, comme dans celui-ci, les avenues centrales ont un petit canal d'un pied de profondeur sur une largeur de quatre à dix pieds, pour l'écoulement des eaux; et près des murs qui sont fort minces, on voit souvent une rangée de cyprès ou de peupliers.

Un escalier découvert, en briques, conduit à une salle d'audience bâtie au-dessus de la porte d'entrée et qui est aussi lambrissée en marbre de Tauris. Les peintures en sont exécutées avec plus de goût

Hafiz.

Saadi.

Portraits d'Hafiz et de Saadi.

et de délicatesse, mais les murs et les plafonds sont très-négligés et tombent en ruines, comme tous les bâtimens construits par Kérim-Kan, excepté son bazar qui est loué à des marchands. Nous trouvâmes dans les jardins tous les arbres fruitiers en fleurs; on voyait même des pommes, des poires, des brugnons, des pêches et des prunes qui étaient déjà nouées. Les prunes de Damas de la plus petite espèce étaient les plus avancées. Les cerisiers, qui sont moins connus que les autres arbres, commençaient à peine à fleurir. Au total, la saison à Schiraz est d'environ quinze jours plus tardive qu'à Kazroun.

Dans la grande salle, on voit les portraits d'Hafiz et de Saadi, mauvaises peintures, mais assez anciennes. Hafiz est représenté comme un jeune homme, mais Saadi a la barbe et les moustaches blanches.

Sur la route, après le défilé d'Alla-Akbar, et sous le fort de Kan-Mourtuzaly, on voit le Huft-Tun (les Sept-Corps). C'est un enclos ou jardin où sont les restes de sept personnes mortes en odeur de sainteté. Il s'y trouve aussi des logemens où résident des Derviches.

Nous visitâmes encore un autre de ces jardins, nommé le Cheyl-Tun (les Quarante-Corps). Il s'y trouve quelques salles destinées aux voyageurs et aux Derviches. Il peut s'y trouver quarante sépultures de ces saints personnages, mais la totalité des bâtimens tombe en ruines.

Le jour suivant, nous rendîmes une visite au tombeau de Saadi, situé près du défilé de Tungeh-Akbar. Il s'y trouve un édifice construit par Kérim-Kan, et qui est en meilleur état. La pierre qui couvre le tombeau est d'un seul bloc, de même forme que celle qui couvre celui d'Hafiz, mais de couleur blanche, creusée en dessous, et ayant un rebord aux deux extrémités. On dit que le tombeau a quatre cents ans, mais le bâtiment est plus moderne. On y voit un puits construit de manière qu'on peut y descendre pour s'y baigner, et il se trouve sur les côtés de petits cabinets destinés aux baigneurs. A certains jours, on regarde comme très-salutaire de se baigner dans ses eaux.

Sur une hauteur dans les environs sont les ruines d'un ancien fort nommé Cha-Bundar. On dit que sur le sommet d'une des tours qui subsistent encore, il se trouve un puits qui descend dans les flancs de la montagne à une profondeur très-considérable.

Je passai la journée suivante dans les jardins de notre hôte Jaffer-Ali-Kan, et à six heures du soir, en en revenant, j'allai voir le Tukhteh-Kudgera, palais appartenant à la famille régnante, et qui tombe en ruines, de même que les autres. Sa situation sur un rocher au pied des montagnes, commande une des plus belles vues de la ville. Il contient une belle salle d'audience. Les appartemens qui y communiquent à droite et à gauche contiennent un grand nombre de peintures représentant des

oiseaux, et une suite de paysages extrêmement mal dessinés, formant ce qu'on appelle l'histoire du Derviche et de la Fille de Thersa. D'un côté ce saint personnage, Sofi, nommé Scheik-Sun-Aun, voit la fille de Thersa, jeune fille arménienne, chrétienne grecque, et en devient éperduement amoureux; de l'autre, elle refuse de l'épouser, à moins qu'il ne change de religion, et plusieurs vieillards s'occupent à l'en dissuader. Ailleurs, elle lui ordonne de garder les cochons pendant un an, et il consent à se charger de cette occupation pour l'amour d'elle. Plus loin, on le voit remplir cette honorable fonction, tandis que la belle prend un bain dans le fond du tableau. Les peintures ne terminent pas l'histoire, mais on dit qu'elle ne finit point à la satisfaction du Derviche. On y voit aussi deux mauvais portraits du roi et de la reine de Portugal, pour le costume desquels les peintres Persans n'ont consulté que leur imagination. Ces peintures et quelques autres représentant des chasses de lions, de tigres et de daims, couvrent toutes les salles, ainsi que des arbres, des fleurs et des oiseaux, exécutés de manière à donner un air triste et sombre aux appartemens.

Les salons en Perse sont tous disposés sur le même plan; ils ont des murs de trois côtés et le quatrième est occupé par les croisées garnies en verres de couleur taillés en très-petits morceaux, arrangés de manière à représenter différentes figures. Le sujet principal est garni d'un entourage

qui en est séparé par un ouvrage de filigrane et qui est aussi rempli en verres de différentes couleurs; le plancher, qui est ordinairement de terre, est d'abord couvert d'une natte, et ensuite d'un tapis. Les murs des deux côtés sont garnis de petits coussins, mais dans la partie qui fait face à la porte, il ne se trouve qu'un grand *numud*, ou coussin, sur lequel le maître de la maison se place pour recevoir sa compagnie; quelquefois aussi, il se place sur un des côtés, mais alors c'est dans une partie plus élevée d'environ deux pouces que le reste de la salle qui est entièrement garnie de coussins, excepté du côté de la porte; c'est là que se placent les inférieurs et les subordonnés, tandis que les gens distingués s'asséient avec le maître dans la partie supérieure. A droite et à gauche, sont des cabinets garnis de tablettes dans lesquels on conserve tout ce dont on peut avoir besoin.

Ce salon est quelquefois situé entre deux jardins, dans lesquels il se trouve des bassins ou des canaux; alors des croisées sont ouvertes des deux côtés. Les couleurs dont on fait le plus d'usage pour la peinture des vitres sont le jaune, le cramoisi, le bleu et le vert d'émeraude; il y a deux espèces de jaune, dont l'une tire sur l'orange.

Ayant fait quelques questions sur la toilette et la parure des dames persanes, tant autrefois que dans le moment actuel, on me fit faire une visite au chef d'une des plus anciennes familles du pays, celle de Jauni - Kan, descendant du célèbre Tartare

Gengis-Kan ; sa physionomie porte encore de fortes traces de son origine ; il est chef de toutes les tribus illyantes, et sa résidence habituelle est à Yez de Kast.

Il demeure à Schiraz dans un palais qui a appartenu autrefois à Kérim-Kan, et je vis dans un salon un grand nombre de portraits des dames du temps de ce chef, entre autres celui de Schah Noubat, sa maîtresse favorite ; elle a de beaux traits, mais la peinture est fort mauvaise.

Jauni Kan et ses trois enfans, avec lesquels nous passâmes quelque temps, nous reçurent très-poliment, et nous firent beaucoup de questions sur nos occupations, la paye que nous recevions, nos amusemens, etc. Il est riche et puissant, et peut mettre en campagne en un mois de temps dix mille hommes de cavalerie; s'il survit au monarque actuel, il peut avoir beaucoup d'influence pour lui donner un successeur; il a toute la confiance du prince de Schiraz, et jouit du respect universel de toutes les classes du peuple, ainsi que toute sa famille. Elle se distingue par son hospitalité pour les étrangers, et je crois qu'un officier anglais de Madras qui y a passé quelque temps, pourrait en rendre témoignage.

Pendant notre séjour à Schiraz, nous perdîmes beaucoup de temps, grâce aux longues visites d'un grand nombre d'importuns dont il était impossible de se débarrasser honnêtement. C'est un des plus fâcheux désagrémens auxquels un voyageur est exposé dans ce pays.

Comme il y a de bons graveurs en pierres fines

à Schiraz, j'achetai deux topazes pour les faire graver. Les inscriptions contenaient en totalité trente lettres, et le prix avait été convenu à raison d'une roupie pour trois, c'est-à-dire un franc par lettre : mais l'artiste ayant ajouté quelques ornemens à son travail, l'ayant terminé à ma satisfaction, et en trois jours seulement, je lui donnai un toman (24 fr.) pour chaque pierre.

Quelques échantillons qu'on me montra de fleurs émaillées sur or, me parurent supérieurs à tout ce que j'avais vu en ce genre. Le fond d'or était bien net, et les fleurs en émail étaient relevées en bosse sur sa surface.

De tous côtés on voit des signes de la décadence rapide de cette ville. Si l'on y voit un édifice qui paraît mériter quelque attention, on apprend que c'est Kérim Kan qui l'a construit ou réparé, mais on laisse volontairement tous ses ouvrages se dégrader, et tel aurait été le sort de son beau bazar, si l'on ne tirait un revenu considérable de la location des boutiques et des caravanserais qui s'y trouvent. Le caractère du prince, gouverneur de Schiraz, qui est maintenant âgé de vingt-cinq ans est déjà formé, mais n'est pas de nature à assurer la prospérité de cette ville, et ses créatures dont la rapacité est insensible et barbare, détruisent toute confiance en son gouvernement.

A mi-chemin des montagnes, derrière le palais de Tukhteh-Kudgera, est un petit dôme en maçonnerie couvrant le tombeau d'un Derviche

nommé Baba Koui qui était très-révéré pendant sa vie, et dont la mémoire est encore en vénération; il vécut et mourut en cet endroit dans une grotte où il se trouve une source de bonne eau. On y a ajouté depuis trois ou quatre petites cellules.

Avant de quitter Schiraz, qu'il me soit permis de raconter deux anecdotes d'une date récente. Hadgi Ibrahim, premier ministre d'Aga Mahomet Kan qu'il éleva du rang de khoud khoda à celui de monarque, et qui était aussi premier ministre du souverain actuel Futteh Ali Schah, avait un fils nommé Mirza Mahomet Kan, qui, il y a environ dix-neuf ans, avait commencé à reconstruire à ses frais, dans cette ville, le tombeau d'un saint nommé Schah Cherakh. Futteh Ali Schah, voulant se débarrasser de son ministre et empêcher en même temps que sa famille n'excitât quelque insurrection, mit son projet à exécution de la manière suivante : Il fit d'abord couper la langue et arracher les yeux d'Hadgi Ibrahim, après avoir envoyé des ordres pour qu'on mît à mort le même jour ses deux fils, dont l'un était à Schiraz, comme je l'ai dit, et dont l'autre était gouverneur d'Hamadan, afin d'être sûr, avant de donner le coup de grâce à son ministre, que toute sa famille était détruite, et il fit pendre leur père dès qu'il eut reçu la nouvelle de leur mort, et qu'il n'eut plus à craindre de résistance. Un pareil trait de férocité n'a pas besoin de commentaire; il se passa près d'un mois en-

tre le commencement et la fin du supplice du ministre.

Hussein Ali Mirza, prince de Schiraz, n'avait alors que sept ans, et l'on doit supposer qu'il agit en cette occasion d'après l'impulsion de son ministre Cherakh Ali Kan. Il invita Mirza Mahomet Kan à venir dîner avec lui, lui fit plus de prévenances que jamais, et fit avec lui une partie de trictrac. Le prince ayant alors saisi une occasion de sortir du salon, des satellites se jetèrent sur son malheureux convive qui était loin de soupçonner le sort qui l'attendait, et le mirent à mort. Tous ses biens furent confisqués, et le tombeau du saint qu'il avait commencé à reconstruire est resté jusqu'à ce jour dans le même état, les gens riches qui pourraient le terminer, en étant empêchés par la crainte superstitieuse d'avoir le même sort que Mirza Mahomet Kan.

Il n'y a nul doute qu'Hadgi Ibrahim ne fût coupable de grands crimes, et ne méritât le sort qu'il éprouva : il est aussi probable que ce fut dans la vue d'expier ceux qu'il avait commis, que son fils entreprit la reconstruction du tombeau de Schah Cherakh. Mais quelle horrible leçon donnée à un jeune prince de sept ans! devrait-on être surpris, qu'avec un tel exemple sous les yeux, il se livrât à de pareils actes de cruauté? La Providence qui veille sur tout, permet rarement, il est vrai, que de semblables forfaits restent impunis, mais la

crainte de sa vengeance n'est pas toujours assez puissante pour retenir les hommes dont la main est armée de la verge du despotisme.

Voici maintenant un trait qui prouve combien les propriétés sont peu assurées dans ce pays. Le prince de Schiraz avait acheté deux glaces qu'il avait fait placer dans un nouveau palais qu'il se faisait construire à trois quarts de mille de la ville, dans les environs du tombeau d'Hafiz, et qui est maintenant presque terminé. Il y conduisit un jour le commandant des forces militaires, pour le lui montrer, ainsi que les jardins. Celui-ci, en voyant les glaces, songea sur-le-champ au peu de sûreté qui régnait dans le pays, et représenta au prince combien il était imprudent de laisser des effets si précieux dans un endroit si éloigné du fort, et où il était si difficile de les mettre à l'abri de la cupidité des voleurs. Il lui conseilla de les faire placer dans son palais de Schiraz qui est situé dans la forteresse entourée de grands murs de briques, flanqués de quatre tours très-hautes, et bordés par un fossé de vingt pieds de largeur: c'est là qu'est la caserne des gardes, et bien certainement les glaces n'y avaient rien à craindre des voleurs. Les murs de la ville sont fort négligés, comme je l'ai déjà fait observer; il s'y trouve plusieurs brèches, et un homme à cheval sauterait aisément par-dessus le fossé qui les entoure. Le soin qu'on prend d'entretenir en meilleur état ceux de la citadelle prouve que le gouvernement accorde autant d'attention à la sûreté de

ses propriétés, qu'il s'inquiète peu de celles des particuliers. Ceux de qui je tiens ces détails, me racontaient tous les jours des traits qui servaient de nouvelles preuves de cette misérable politique, et de la détestable administration de ce pays, sans se douter que je pusse en tirer des conclusions défavorables à leur gouvernement.

Les marchands de Schiraz sont possédés de l'esprit d'avidité mercantile tout aussi bien que la plupart de ceux des autres pays. Un d'eux, homme fort riche, m'avait apporté des diamans et d'autres pierres qu'il avait à vendre, et je lui en achetai deux pour trente-deux roupies. Comme il manquait la valeur d'une demi-roupie sur le poids d'un toman d'or que je lui donnai pour partie du prix convenu, il me proposa de lui donner une roupie, en me disant qu'il me rendrait le surplus ; mais dès qu'il tint la roupie, il prit congé de moi, et me dit qu'il gardait la demi-roupie comme un présent que je lui faisais.

Les chevaux de Schiraz sont d'une excellente race, et ne coûtent que la moitié du prix de ceux de Bombay. Pour cent soixante à deux cents roupies on peut avoir un cheval d'une allure douce, vive et sûre. Il faut un palefrenier pour trois chevaux en route, mais il en peut soigner quatre au logis. La dépense journalière en grains et en fourrage pour la nourriture de deux chevaux et de deux mulets, est de deux roupies, et il en coûte une pour faire ferrer un cheval.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous fîmes un marché avec un muletier pour qu'il nous fournît sept mules et deux conducteurs, à raison d'une roupie par jour par chaque mule, et qu'il nous conduisît en deux mois jusqu'aux frontières septentrionales de la Perse, du côte de la Russie. Nous lui promîmes en outre volontairement une gratification de cinquante roupies, s'il remplissait à notre satisfaction ses engagemens, qui étaient de marcher et de s'arrêter quand, et où nous le voudrions, et d'être, lui et ses mules, entièrement à notre service. Ce traité fut rédigé par écrit, dans les formes légales, et rendu exécutoire par le cazi. Cette précaution est indispensable dans tous les marchés qu'on fait avec des muletiers.

Il existe à Schiraz un réglement qui défend aux habitans, et surtout aux femmes, de sortir de la ville pendant la nuit, et les portes en sont fermées tous les soirs à la chute du jour. Nous fûmes donc obligés d'aller coucher hors de la ville, pour pouvoir nous mettre en route au clair de lune. Après avoir chargé nos mules dans la soirée, nous nous rendîmes au Huft-Tun qui était sur notre route. Quand nous en partîmes, les derviches ne manquèrent pas de nous rappeler que nous devions payer notre logement, ce que nous fîmes sans difficulté. On n'est pourtant pas obligé de satisfaire à cette réquisition; mais les voyageurs au-dessus de la classe commune s'en dispensent rarement.

Il convient de dire un mot ici des arrangemens

que nous prîmes pour nos dépenses de route. En arrivant à Schiraz, nous avions fait accepter les traites que M. Bruce, et Koja Arretoun, marchand arménien à Bushir, nous avaient fournies sur Koja-Karajut, marchand arménien à Schiraz. Non-seulement celui-ci nous avait donné tout l'argent dont nous avions besoin, mais il nous avait rendu tous les services qui étaient en son pouvoir; et ce fut par sa médiation que nous parvînmes à conclure l'affaire de la location de nos mules, et que nous achetâmes nos chevaux. Enfin, après avoir pris les fonds nécessaires pour le voyage d'Ispahan, nous prîmes le surplus en traites sur Coja-Gulistan, négociant en cette ville.

Nous résolûmes de nous y rendre par la route occidentale qui est la plus voisine des montagnes. Le pays qu'elle parcourt est peu habité, et est principalement occupé par des tribus errantes d'Illyantes, à cause de l'abondance de fourrages qu'ils y trouvent. Nous regardâmes donc comme précaution nécessaire, de prier Aga-Mir, personnage de distinction, de demander pour nous au prince un mehmandar, officier dont le nom, dans son acception littérale, signifie maître de cérémonies, et de lui donner ordre de nous faire fournir dans les villages des logemens, des guides, et tout ce qui pourrait nous être nécessaire. Le prince y consentit sans difficulté, et nous envoya un cavalier de sa propre garde, qui connaissait la route que nous allions prendre.

Pour éviter tout malentendu avec un mehmandar, et prévenir les demandes exorbitantes qu'il pourrait vous faire, il est prudent de lui demander avant de partir quelle récompense il s'attend à recevoir pour vous accompagner jusqu'à l'endroit où il a ordre de vous conduire : car il est toujours probable que ses prétentions augmenteront en proportion de la connaissance qu'il obtiendra de l'état de vos finances, ce dont il jugera par vos dépenses et votre libéralité sur la route, et par ce que lui diront vos propres domestiques, toujours portés à exagérer la richesse de leur maître.

CHAPITRE VI.

Départ de Schiraz. — Zergoun. — Kunara. — Ruines de Persépolis. — Nouvelles conjectures sur l'ancienne destination de cet édifice. — Sculptures sur des rochers. — Vallée de Mir-Dascht. — Camps d'Illyantes. — Leurs occupations. — Leur commerce. — Leurs bestiaux. — Leur division en différentes tribus. — Mamehsunnis.

Nous partîmes du Huft-Tun le 4 mai, à trois heures du matin, par un beau clair de lune, et nous arrivâmes à huit heures à Zergoun, après avoir fait quatorze milles et demi. La première partie de cette route traverse le Tungeh-Alla-Akbar, et fait des détours continuels au milieu des rochers et des montagnes. Nous vîmes à mi-chemin un caravanserai en ruines auquel on faisait des réparations. Tout auprès, et dans la vallée où il est situé, on trouve un étang de bonne eau, et un petit ruisseau. Nous rencontrâmes plusieurs camps d'Illyantes, composés de cinq à six tentes chacun. Leurs troupeaux étaient dispersés sur les collines voisines, et consistaient principalement en chèvres et en moutons; ils avaient aussi des chameaux et des ânes, et quelques chevaux. Leurs tentes noires n'étaient pas placées à côté les unes des autres, mais elles étaient

rangées au pied des montagnes, de manière à se trouver à l'abri des vents, et à se faire une répartition égale des pâturages de toute la vallée.

Nous en vîmes aussi quelques troupes qui changeaient de campement; les vieillards et les femmes étaient placés sur des chevaux, sur des ânes et sur des bœufs avec le bagage; les jeunes gens, armés, les suivaient à pied, et leurs troupeaux devaient être conduits, dans la journée, par ceux chargés d'en prendre soin sur le nouveau terrain dont ils avaient fait choix.

Zergoun est entourée d'un mur de terre garni de tours, et est située près d'un rocher très-élevé qui la domine entièrement. Nous nous arrêtâmes au Maihman-Koneh, endroit destiné pour la réception des officiers du gouvernement, et où nous fûmes très-bien logés. Les montagnes du canton que nous avions traversé sont formées principalement de pierres à chaux, et ne produisent ni buissons, ni arbrisseaux; on y voyait peu d'herbe, si ce n'est dans les vallées, encore les bons pâturages étaient-ils très-rares. On aperçoit de cette ville des montagnes couvertes de neige à soixante-dix ou quatre-vingts milles de distance.

Le seul reste d'antiquité remarquable que j'y vis, est un édifice élevé sur le tombeau de deux Synds, par ordre de Schah-Abbas le Grand. Beaucoup de Juifs y sont établis, et plusieurs d'entre eux nous offrirent de nous vendre à un franc cinquante centimes la bouteille, du vin de Schiraz, qui est

défendu en cette ville. On y en trouve pourtant en grande abondance.

Nous attendîmes le jour pour partir. Après avoir passé l'extrémité septentrionale du rocher qui commande Zerdoun, une vaste plaine s'ouvrit devant nous. Une partie était couverte de grains, le surplus consistait en marécages, et plusieurs endroits étaient inondés. Après avoir fait environ un mille, nous trouvâmes un marécage qu'il aurait été difficile de traverser sans guide, et qui avait au moins cent toises de largeur. Enfin nous arrivâmes à la rivière rapide et profonde de Bund-Eimer, dont la largeur est d'environ trente toises. Il s'y trouve un pont en pierre de trois arches, mais tellement en ruines, qu'on ne peut y passer sans danger; nous descendîmes de cheval, et nous y marchâmes avec beaucoup de précautions, la pente en étant rapide et glissante, et une grande partie du parapet et de la chaussée étant écroulée. C'est à tous égards un passage très-désagréable.

Ce pont est sur les confins de la grande plaine de Mir-Dascht, qui s'étend du sud au nord pendant quarante milles, et qui en a dix de largeur. A huit milles plus loin, nous trouvâmes le village de Kunara. Kunara est un petit village, mais c'est l'endroit le plus voisin des ruines de Persépolis, qui en sont situées à un bon mille vers l'orient, au pied d'une chaîne de montagnes qui termine la vallée du côté de l'est.

Comme il ne s'y trouve pas de caravanserai, nous n'aurions pas obtenu de logement sans l'aide du

mehmandar du prince, qui s'y rendit en avant avec le *hookum*, ou l'ordre écrit du prince, et qui fit déloger tous les habitans d'une maison pour nous y installer.

Ne voulant pas perdre de temps, nous montâmes à cheval à midi, et nous nous rendîmes aux ruines du palais de Persépolis, que nous avions déjà examinées quelque temps à l'aide d'une lunette d'approche. La route qui y conduisait traversait une plaine unie, et n'était coupée que par deux canaux servant à l'arrosement des terres, et qui coulaient vers la droite. Ces ruines, même vues de loin, ont un air majestueux. Elles sont situées sur une plate-forme d'immenses pierres taillées, qui a environ quinze cents pieds de longueur sur cinquante de hauteur, et qui domine sur la plaine de Mir-Dascht, à l'extrémité de laquelle elle se trouve. C'est sur cette plate-forme que sont les colonnes et les principales ruines. Ces colonnes ressemblent à du marbre, elles sont pourtant d'une pierre noire à l'intérieur, mais dont la surface a été blanchie par l'effet du temps et des saisons. On y monte du côté de la plaine par un double escalier de vingt-quatre pieds de largeur, à droite et à gauche, qui n'est pas placé au milieu de la plate-forme, mais vers le côté exposé au nord. La hauteur perpendiculaire de chaque marche n'est que de quatre pieds et demi, et la surface en a au moins quinze de largeur, de sorte que des chevaux peuvent aisément y monter et en descendre. Chaque escalier est composé de

cinquante-neuf marches, qui sont de marbre noir, et ce qui est bien étonnant, très-peu usées. Sur la surface de la plate-forme, du côté du nord ou à droite, sont quatre massifs carrés en maçonnerie séparés par des colonnes. Sur chacun de ces massifs est sculptée en haut-relief la figure d'un animal, d'environ douze pieds de hauteur. Deux de ces animaux ressemblent à des licornes, et les deux autres à des lions couverts d'écailles. Au-dessus sont des inscriptions, en langue persépolitaine, qui, étant hors de portée, sont bien conservées. La position de ces quatre masses quadrangulaires porte à croire qu'elles servaient à soutenir deux portes, car il y subsiste encore deux colonnes, et l'espace correspondant de l'autre côté semble en exiger deux semblables. Peut-être aussi le tout servait-il à soutenir un toit en pierres, de manière à former un portique. Sur la droite, c'est-à-dire en tournant de l'est au sud, est une citerne en pierre, destinée sans doute pour les ablutions de ceux qui se préparaient à monter les escaliers conduisant à la plus haute partie de la plate-forme. La rampe et les côtés de ces escaliers sont couverts de figures en haut-relief, représentant une suite de personnages portant des instrumens de musique, des armes et des offrandes. Celles qui sont sur la partie la plus basse des escaliers me parurent les plus extraordinaires. L'une représentait un homme conduisant une chèvre; celle d'après, un char sur des roues, chaque roue ayant douze pouces de diamètre; le char et l'animal qui y est atta-

ché, excèdent de vingt-deux pouces la hauteur de la roue. Les pierres de dessus sont dans un état d'imperfection, ou, pour mieux dire, les parties sculptées ont été enlevées, de manière que je ne pus deviner le reste du dessin, mais le conducteur, qui est à pied, a des ailes. Je fus surpris de voir que les roues étaient de la même forme que celles dont on se sert aujourd'hui, chacune d'elles ayant douze rais, un moyeu, et des jantes.

Sur la haute partie de la plate-forme il ne reste debout qu'environ treize colonnes. Les quatre premières ne sont pas de même construction que les autres, et sont d'une dimension un peu plus grande. Il paraît qu'il y en avait originairement trente-six, qui étaient disposées en quarré, à raison de six par rangée, ce qui, avec les quatre premières, formait le nombre de quarante. C'est ce qui a fait donner à ces ruines le nom de Cheyl-Minar, ou les Quarante-Colonnes. On en voit sur la plate-forme un grand nombre de fragmens, les uns couverts de terre, les autres exposés en partie à la vue. La grande accumulation de terre empêche de bien voir les sculptures. Au-delà des colonnes, en avançant vers le sud et l'orient, sont les restes des appartemens. Ceux du côté du sud sont élevés de huit pieds au-dessus du niveau de la plate-forme, et ont été ornés de sculptures à leur base; mais il n'existe plus de ces bâtimens que les chambranles en pierre des portes et des niches qui sont entre elles, et ces niches sont toutes fermées extérieurement. La sur-

face extérieure des côtés des portes est sculptée en beaucoup d'endroits. On voit répétée plusieurs fois la figure d'un roi debout, ayant à sa suite divers personnages tenant un parasol sur sa tête, et un *choury*, espèce de houssoir de crin attaché à un manche d'or ou d'argent pour chasser les mouches. Les bords de ses vêtemens, de même que les côtés des niches, qui étaient probablement destinées à contenir des idoles, portent des caractères persépolitains. Sur les murs intérieurs d'un des bâtimens, on voit plusieurs panneaux portant des inscriptions en mêmes caractères.

Plus avant vers le sud est un grand espace vide, sur trois côtés duquel il a existé autrefois des bâtimens: le quatrième fait face à l'ouest. Cet espace est maintenant rempli, jusqu'à la hauteur de huit pieds, de terre, de pierres, et de fragmens de matières de toute espèce. La base des murs des trois côtés est couverte de sculptures en haut-relief, dont il n'y a de visible que les têtes et les épaules. Le terrain, qui est ainsi rempli de décombres, est évidemment plus bas que le niveau des bâtimens dont je viens de parler, et le terre-plain extérieur des constructions qui en forment le côté du sud est encore plus bas. Aussi les figures sculptées, qui en décorent la base, sont-elles d'une plus grande proportion que celle des deux autres côtés, et néanmoins elles sont couvertes de terre et de débris jusqu'à la poitrine.

Sur quelques-uns des chambranles de portes en

pierre on voit la figure d'un homme perçant une licorne qu'il force à se courber en tenant sa corne de la main gauche. D'autres représentent un homme perçant un lion qu'il saisit par la crinière.

Après avoir examiné cette partie de ruines, nous passâmes dans celles situées à l'est des colonnes, et que je crois avoir composé la principale partie des bâtimens destinés à l'habitation, ou plutôt à la célébration des cérémonies du culte, plusieurs motifs que je déduirai ci-après, me portant à croire que telle était la destination de la totalité de cet édifice. Dans la plus grande pièce sont quatre grandes portes. Celles au nord et au sud ont été décorées de figures de licornes ailées et d'hommes de taille colossale; les chambranles des portes du côté de l'est et de l'ouest sont couvertes d'un grand nombre de petites figures rangées l'une sur l'autre, et dont la plus élevée représente un roi assis sur une chaise, ayant derrière lui le parasol et le choury, et en face des hommes agenouillés. Les figures de dessous sont semblables à celles dont j'ai déjà parlé, et portent des armes, des instrumens de musique, des victimes pour les sacrifices, telles que des taureaux, des chèvres, etc. Le mur du côté de l'orient paraît avoir été prolongé des deux côtés, c'est-à-dire au nord et au sud, au-delà du bâtiment, et il se termine aux deux bouts par des figures, de la même épaisseur que le mur, représentant des lions couverts de cottes de maille, semblables à ceux qui existent sur

les massifs dont j'ai déjà parlé, près du principal escalier.

Toutes ces ruines sont en pierre noirâtre, dont les plus beaux morceaux sont les plus noirs. Elle se casse et se prête au ciseau facilement. J'ai déjà fait observer que les parties exposées à l'air prennent une teinte blanche.

A environ soixante-quinze toises à l'est de ce bâtiment ruiné, est une montée escarpée d'environ quatre-vingts pieds conduisant à une voûte, ou à une place de sépulture située sur la déclivité de la montagne. La porte en étant couverte jusqu'au haut, de huit pieds au moins de terre, d'argile, de pierres, etc., nous ne pûmes entrer dans l'intérieur. La sculpture de toutes les voûtes de cette espèce est de même dessin. Sur le haut, en relief, est l'emblême de Persépolis, un buste ailé; à droite est une figure ronde représentant le soleil, sous laquelle est un autel, et en face un roi debout, les mains jointes, et tourné vers l'autel. Mais en ce cas particulier, il tient en main un arc qui paraît appuyé sur la terre. Cette figure est soutenue par une corniche et des moulures, dont les coins ont des têtes de licornes; vient ensuite une rangée d'hommes, ou de lions, et par dessous est la porte, d'une forme particulière à Persépolis, et qui ressemble assez à celles qu'on voit dans les ruines d'Egypte.

A la distance de cent cinquante toises de cette voûte, vers le sud, en est une autre, taillée de même

dans le rocher, et ornée de semblables sculptures. La pierre ayant été brisée en cet endroit, nous entrâmes dans l'intérieur, quoique le passage fût aux trois quarts bouché par les décombres.. Nous y trouvâmes trois excavations en forme de voûte, taillées dans le roc vif, dont chacune avait environ neuf pieds en tous sens, et séparées par des massifs de même dimension. En face est une galerie de quarante-deux pieds de longueur sur neuf de largeur. Si l'on peut employer ici une comparaison si familière, je dirai que le plan en ressemble un peu à celui d'une écurie. Il n'y a nul doute que la voûte ne se trouvât beaucoup plus élevée, si l'on dégageait le sol de tous les débris qui le couvrent.

Toutes les sculptures sont en relief de quelques pouces sur la surface de la pierre. Elles sont faites avec netteté, et quoiqu'elles n'ayent pas les belles proportions des écoles Grecque et Romaine, elles sont, au total, bien exécutées. Les plis des draperies sont réguliers et bien étendus. Le grain de la pierre est non-seulement doux, mais d'une nature favorable à l'art du sculpteur, et susceptible d'une longue durée, quoiqu'un léger coup de marteau puisse y faire une fracture.

Toutes ces constructions n'étaient peut-être pas couvertes en pierres, mais en terre, comme les maisons le sont encore aujourd'hui. Les toits sont formés de solives sur lesquelles on étend des roseaux qu'on recouvre ensuite d'argile ou de terre humide bien battue, de manière à la rendre compacte et im-

pénétrable à l'eau. Les fragmens de pierre dispersés de tous côtés ne sont pas même en assez grand nombre, pour qu'on puisse croire que l'édifice fût entièrement construit en pierres, tandis qu'au contraire on y trouve tant de terres et de décombres accumulés qu'on peut en conclure que les matériaux d'une partie des bâtimens étaient ceux dont je viens de parler.

La pierre dont on s'est servi pour cette construction paraît avoir été tirée du rocher qui est derrière, et dont la surface extérieure est de la même couleur que celle des colonnes, et il n'y a nul doute qu'en le taillant on n'en trouvât la pierre plus noire à l'intérieur, et de la même qualité. Je ne dois pas oublier de remarquer que les grandes pierres qui forment les chambranles des portes ont été évidées pour les rendre plus légères et plus faciles à soulever.

Toutes les colonnes sont composées de plusieurs pièces. En général, la base est d'une seule, le fût et l'entablement de trois chacun. Elles sont cannelées depuis la base jusqu'au chapiteau, et les entablemens sont sculptés et ornés avec soin. Quelque convulsion arrivée dans le cours des siècles a ébranlé et comme tortillé plusieurs colonnes de manière que les cannelures des différens morceaux ne se correspondent plus exactement. De grands éclats sont tombés de quelques-unes, comme si le tonnerre les en avait arrachés. Une des quatre premières colonnes a été tellement ébranlée que le dernier morceau du fût et le chapiteau qui le couvre,

sont hors de centre et se projettent du cinquième de diamètre de la colonne sur la portion du fût qui est en-dessous. Nous vîmes par terre un fragment du fût d'une colonne cannelée, qui montre de quelle manière les différentes pièces étaient unies ensemble. A l'un des bouts, l'épaisseur de la pierre est réduite à environ un sixième de son diamètre, et à l'autre elle est creusée au centre dans la même dimension. Ainsi la partie qui se projette, se plaçait dans le creux pratiqué dans un autre morceau, et le tout se trouvait solidement lié ensemble.

On croit généralement que ces ruines sont celles d'un palais fondé par Jemschid, et qu'on dit avoir été incendié par Alexandre, à l'instigation de Thaïs, sa maîtresse favorite. Les Persans les nomment Tukhteh Jemschid, ou «trône de Jemschid». Si pourtant l'on peut se former une idée de l'ancien état de cet édifice, d'après les débris qui en restent, on doit croire qu'il a été destiné à former, non le palais d'un souverain, mais un temple où l'on célébrait d'importantes cérémonies publiques, ou le culte de la divinité. Voici les motifs sur lesquels je fonde cette opinion.

1° L'édifice s'étend en longueur du nord au sud, fait face à l'ouest, et n'est ouvert que de ce côté, disposition qu'on remarque dans tous les bâtimens servant au culte en Perse.

2° Le site, bien loin d'offrir les avantages qu'on cherche à réunir quand on construit un palais, n'a pas même celui d'une libre circulation d'air, qui

est intercepté par les montagnes qui le couvrent au nord, à l'est et au sud.

3° Il n'existe qu'un seul grand escalier double, qui ne conduit pas à la partie principale et centrale des bâtimens, et les marches de cet escalier, comme je l'ai déjà fait observer, sont trop peu usées pour qu'il puisse avoir été très-fréquenté.

4° Le grand bassin en pierre est placé près du haut de cet escalier, situation qui semble avoir été choisie à cause des ablutions qu'il fallait faire avant d'entrer dans un lieu consacré.

5° Il s'y trouve la sépulture de deux rois, dont l'une est placée immédiatement derrière la salle centrale aux colonnes, et domine sur elle.

6° On ne voit aucunes ruines de plus petits bâtimens près celles de cet édifice, et l'on n'en connaît point dans les environs.

Enfin il faut prendre en considération la situation qui fait face à la plaine unie et étendue de Mir-Dascht, la longueur de l'édifice qui était de quinze cents pieds, et son élévation de cinquante. En supposant qu'il fût destiné à la célébration de quelque grande solennité nationale, on peut regarder la position un peu avancée des quatre plus grandes colonnes, comme fournissant un local convenable d'où le roi ou le grand-prêtre pouvait être vu d'un immense concours de peuple, peut-être des armées de la Perse et d'une grande quantité de ses habitans.

Des voyageurs ont remarqué que quelques-unes

des sculptures de ces ruines, représentent les processions instituées par Jemschid, peut-être pour célébrer le *Nourous*, ou commencement de l'année solaire, lorsque le soleil entre dans le Bélier, ce qui est encore aujourd'hui la plus grande fête de la Perse. La totalité de cet édifice ne peut-elle donc pas avoir été destinée à la célébration de quelques rits analogues, de quelques fêtes en l'honneur du soleil levant, emblème persan, spectacle qui devait être véritablement imposant et sublime, quand, du bas de la plaine, on voyait cet astre se lever majestueusement au-dessus des montagnes, et dont le plus grand talent suffirait à peine pour donner une idée par le dessin ?

Le 6 mai, nous partîmes de Kunara au point du jour, et nous allâmes voir les sculptures nommées Nuckschi-Rustom, nous dirigeant vers l'extrémité septentrionale de la montagne qui est derrière Persépolis. La première figure, qui a douze pieds de hauteur, représente un roi à cheval, portant un globe sur la tête, ses cheveux sont bouclés. Derrière son cheval, haut de neuf pieds, sont quatre hommes dont l'un est placé à gauche plus bas que les autres; sur le devant de la poitrine du cheval est une inscription en quatre lignes, en caractères sassaniens, et qui semble terminée par une signature. A côté est une seconde inscription, et en dessous une troisième en caractères grecs dont une partie est encore lisible.

De l'autre côté sont deux rois dont l'un tient un

cercle; et l'autre quelques pendans de draperie qui y sont suspendus; leurs vêtemens sont les mêmes que ceux de la figure précédente, et leurs chevaux ont sept pieds de hauteur.

Dans le centre on voit, mais dans un grand état de dégradation, deux hommes à pied. L'un a sur la tête une corne et un globe, l'autre porte une couronne. Ils tiennent un cercle auquel sont suspendues des draperies. Le premier tient le cercle de la main droite, et lève la gauche vers sa bouche; l'autre porte un sabre de la main gauche. Derrière le premier sont deux hommes ayant un sabre non courbé, suspendu à leur ceinture, et dont l'un tient de la main droite, sur le globe, un instrument paraissant un *choury*. Derrière l'autre, sont deux hommes dont la figure est tournée de l'autre côté; le plus voisin de lui tient un grand bâton qui se termine en spatule, l'autre a les doigts étendus levés vers son visage. Au dessous des deux figures, on en voit deux autres beaucoup plus petites et qui ne leur atteignent que le dessus des genoux. Les deux principales figures ont douze pieds de hauteur.

Sur un roc voisin est un seul buste, tout le reste étant détruit : il semble avoir appartenu au compartiment du centre.

Chaque morceau de sculpture est surmonté d'une projection en pierre de deux ou trois pieds de saillie, comme pour le protéger contre les injures du temps.

Après avoir examiné ces monumens antiques,

nous traversâmes une vallée cultivée, coupée par un grand nombre de canaux étroits, mais profonds, creusés pour l'arrosement, et qui nous obligèrent à faire un détour d'un mille au moins vers l'est, par un village ruiné. Là, nous pûmes les traverser, et retournant au nord-ouest, nous arrivâmes aux tombeaux des rois. Les objets qui attirèrent successivement notre attention, en arrivant du côté de l'orient, sont ceux qui suivent.

1° Un tombeau taillé dans le roc à angle droit, à une élévation considérable, et semblable à ceux de Persépolis que j'ai déjà décrits.

2° Un autre tombeau semblable au premier, si ce n'est que la façade, à droite et à gauche de la porte, était couverte d'inscriptions sassaniennes, et qu'il y avait par dessous un morceau de sculpture fort détérioré représentant deux combattans à cheval.

3° Un roi à cheval, la figure tournée vers l'ouest, la chevelure bouclée comme une perruque, portant une couronne surmontée d'un globe, et ayant un collier. Devant lui, sont deux hommes dont l'un est à genoux, et dont l'autre lui tend la main au-dessus de la tête de son cheval. Sur la poitrine du cheval sont des inscriptions sassaniennes dont une partie est bien conservée.

4° Un tombeau fort élevé, semblable aux précédens, mais dont la porte ne s'ouvre qu'à environ vingt-huit pouces du sol.

5° Un autre tombeau, sous lequel est une petite

sculpture représentant deux combattans à cheval Le cavalier à gauche passe sa lance à travers le con de son adversaire qui est penché sur la croupe de son cheval, ayant le fer de sa lance en l'air.

6° Un homme debout, en ayant trois autres de chaque côté. Une corne paraît sortir de sa tête, et il porte sur le front une boule de forme ovale. Le morceau est sculpté sur une projection du rocher, en forme de pupitre ou de balcon.

7° Deux hommes à cheval semblant tirer un cercle chacun à soi. Celui sur la gauche tient une corne et une boule ou un œuf, et est suivi par un homme qui tient un *choury* derrière lui. Sur la poitrine de son cheval sont neuf lignes en caractères sassaniens. Celui qui est à droite porte une couronne, et tient un bâton levé; mais il n'y a pas d'inscription sur son cheval.

Ces tombes et ces sculptures sont taillées dans un rocher de près de quatre-vingt-dix pieds d'élévation, sur le sommet duquel est une petite colonne ronde en pierres. Derrière est une montagne fort élevée, appelée la montagne de Jemschid.

Nous allâmes alors rejoindre nos gens qui s'étaient rendus directement au village de Cuttabad, à environ huit milles au nord de Kunara, à l'ouest d'une montagne autrefois fortifiée, nommée Istakar. Toute la vallée de Mir-Dascht était remplie de petits camps d'Illyantes; et il est heureux qu'ils l'occupent: car, sans eux, ce serait un véritable désert. Ils placent leurs tentes au pied d'une montagne,

par petits groupes, comme je l'ai déjà dit, à quelque distance les unes des autres, de manière à faire entre leurs bestiaux une égale répartition des pâturages. Ils se tiennent ordinairement dans le voisinage de quelque ruisseau, et jamais on ne les voit près de la grande route (planche 7). Quand le fourrage commence à manquer, ils se rendent dans une autre vallée, en partant dès la pointe du jour. Ils chargent des ânes et des bœufs, de lait, de beurre, de fromage, de gros draps de laine, d'étoffes de crin, de beaux tapis, et vont les vendre dans le village ou dans la ville dont ils se trouvent le plus près. Les femmes aident les hommes à prendre soin des troupeaux; et, dans leurs momens de loisir, fabriquent des tapis et de grosses étoffes de laine. Les tapis, qu'on fait de différentes grandeurs, suivant l'usage auquel on les destine, sont fort estimés pour leur solidité et pour l'éclat de leurs couleurs qui se conservent long-temps : on les vend très-cher même en Perse. Chaque famille fabrique aussi ses vêtemens. Ils n'habitent les villages que pendant l'hiver, époque à laquelle ils se rapprochent des plaines et du plat pays, où le froid est moins vif. Ils passent l'automne dans le Surhud, ou froide région des montagnes, dont certaines parties sont couvertes de neige toute l'année. Dans les environs d'Oujan, sur les confins du Surhud, le côté des montagnes exposé au nord-est en était encore couvert au commencement de mai, et l'eau pro-

venant de la fonte des neiges enflait tous les ruisseaux.

La tente noire qui est l'habitation constante des Illyantes est basse et un peu aplatie, les côtés n'en ayant guère que cinq pieds de hauteur. Elle est ouverte du côté qui est le moins exposé aux injures du temps. Les Illyantes vendent des moutons, des chèvres, des vaches, des ânes, des chevaux et des chameaux. Quelques-uns ont des mulets qui leur servent de bêtes de somme, et qu'ils vendent aussi quand ils en trouvent l'occasion. Le prix d'une vache s'évalue en raison du poids du lait qu'elle donne. On la paie un toman par maund (7 livres et demie). Un mouton ou une chèvre se vend quatre roupies, un chevreau deux, un chameau parvenu à sa croissance quinze tomans. Il existe deux races de chameaux en Perse, ceux du Gurmehsir, près du golfe Persique, et ceux du Surhud. Ceux-ci sont moins estimés, et ne se vendent pas plus des deux tiers du poids des premiers.

Les moutons ont une queue énorme qui n'est guère qu'une masse de graisse, dont on se sert au lieu de beurre pour la cuisine, et en place d'huile dans les lampes. Dans le premier cas, on le coupe en petits morceaux qu'on ajoute à la viande qu'on veut faire cuire. La chair des moutons et des agneaux est de fort bon goût, et leur laine est de bonne qualité, quoiqu'elle ne soit pas très-fine.

Les Illyantes ont des chevaux d'une petite race

Albyantes.

qui sert à la monture des principaux chefs : les autres, hommes et enfans, montent sur des ânes, et portent un bâton noueux pour presser leurs pas, et chasser leurs troupeaux devant eux. Quelques-uns d'entre eux ont des armes qui leur servent quelquefois pour l'attaque aussi-bien que pour la défense, c'est-à-dire, pour se livrer au pillage quand ils se trouvent les plus forts. Les femmes qui, comme je l'ai dit, partagent les soins de leurs troupeaux, sont robustes, et ont des traits grossiers. Leurs vêtemens consistent en une chemise bleue qui leur descend près du genou, et des pantalons bleus qui tombent sur la cheville. Elles se couvrent la tête d'un voile blanc de forme oblongue, qui flotte sur leurs épaules par devant, et qui se termine en pointe par derrière, à la hauteur de leurs jarrets.

Dans l'hiver, les hommes portent des surtouts d'une pièce de tapisserie ou de feutre. Les femmes en ont de peau de mouton, dont elles portent la laine en-dessous ou en-dessus, suivant qu'il fait plus ou moins froid.

Les Illyantes sont d'origine turque ou tartare, et parlent en général la langue turque. On en distingue plusieurs tribus : les Illyantes proprement dits, les Buctiariens, les Mamehsunnis, les Felhis et les Lours. On dit que les Mamehsunnis qui résident dans le Surhud, ou la région froide des montagnes près de Kazroun, ont conservé dans leur physionomie les traits caractéristiques des peuples septentrionaux, en ne contractant de ma-

riages que dans leur caste; et leurs femmes passent pour avoir un beau teint et une figure agréable. Ce sont des brigands avérés, et ils répandent la terreur dans tout le pays voisin de celui qu'ils habitent.

CHAPITRE VII.

Mayar. — Misère du peuple. — Maisons des habitans. — Roi englouti dans un bourbier. — Désolation du pays. — Ses causes. — Prodigieuse augmentation des impôts. — Yezdekast, village fortifié. — Plante qui produit la gomme ammoniaque. — Reconstruction commencée et interrompue d'Aminabad. — Associations armées contre les voleurs. — Traitement des blessures. — Misère générale. — Tours à pigeons. — Beau caravanserai à Mayen. — Trait de cruauté et d'avarice.

Nous partîmes de Cuttabad le 7 mai, à trois heures du matin, prenant une route qui conduisait à travers les montagnes. Nous arrivâmes dans une vallée où nous vîmes la ville (car on peut lui donner ce nom) de Mayar, entourée de plus grands arbres que nous n'étions habitués à en voir. Chemin faisant, nous eûmes à traverser plusieurs canaux d'irrigation qui présentaient quelques difficultés; car, quoiqu'ils ne fussent pas très-larges, ils étaient profonds de trois à quatre pieds, et le fond en était fangeux. En différens endroits, à droite ou à gauche de la route, on voit un sentier qui conduit à un pont fort léger, n'étant formé que de bâtons recouverts de terre et de gazon, et de la force strictement nécessaire pour soutenir un homme, mais

Pol. Tow. Geograficzne BIBLIOTEKA CENTRALNA www.wig.pl

insuffisante pour que les bestiaux puissent y passer. Les voyageurs doivent faire grande attention à ces passages pendant la nuit, car ils sont fort dangereux. La route de Mayar, située au bout de la vallée, est traversée par une rivière rapide et profonde qui nous obligea à faire un détour long et pénible, tantôt sur des rochers, tantôt ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, pendant près de trois milles, ayant toujours la rivière sur notre gauche. Alors, quittant cette route qui conduisait à un autre village, nous traversâmes, non sans quelque peine, trois ruisseaux dont la jonction formait cette rivière, et, après avoir pataugé dans des terres labourées saturées d'eau, nous arrivâmes au caravanserai de Mayar, à dix heures, après une marche de sept. Si la rivière ne nous eût forcés à un circuit, nous n'aurions eu à parcourir qu'une distance de vingt-deux milles; mais, grâce au détour qui devint indispensable, nous eûmes à en faire environ vingt-cinq.

Le sommet des montagnes qui bordaient la route sur la droite, et de celles que nous apercevions à quinze milles sur la gauche, n'était pas encore débarrassé de neige, et l'on en voyait des restes sur toutes les parties exposées au nord. Le thermomètre au lever du soleil n'était qu'à 39° (3° de Réaum.); mais, après neuf heures, nous éprouvâmes une très-grande chaleur.

Quoique Mayar soit un grand village ou peut-être une petite ville, on en a laissé le caravanserai tellement tomber en ruines, qu'il ne s'y trouvait

pas une seule chambre qu'une créature humaine pût occuper, et même avec l'assistance du mehmandar du prince, nous ne pûmes nous procurer qu'une étable. Nous n'avions pas, au surplus, été mieux logés à Cunara et à Kuttabad. Nous commençâmes à soupçonner que notre guide nous avait trompés, et qu'il nous avait conduits par cette route pour fournir à son ami, notre muletier, l'occasion de faire fourrager ses mules, à son aise et sans frais, sans s'inquiéter des souffrances que devait nous occasioner le défaut de logement convenable. Nous trouvâmes, dans celui que nous occupâmes ce jour-là, des mouches, des mousquites, des puces, des rats, des chauve-souris, et tous ces agrémens réunis ne nous permirent pas de prendre le moindre repos.

Mayar est entouré d'un grand nombre de jardins clos de murs. Nous y remarquâmes, de même que dans tous les endroits cultivés dans les environs, des noyers et des mûriers beaucoup plus beaux que ceux que nous avions encore vus en Perse. Cette ville est située dans une position véritablement romantique, au pied de rochers couronnés de neige qui environnent une vallée de quatre milles de longueur sur près de deux de largeur. L'entrée en est étroite par le chemin que nous prîmes pour y arriver; et la sortie à l'autre extrémité l'est tellement, qu'on ne l'aperçoit qu'en en approchant de très-près. Une rivière et une route passent pourtant par ce défilé.

Les habitans s'occupaient à cultiver et à arroser leurs champs, et l'on apercevait quelques tentes noires d'Illyantes. Pendant notre marche, la nuit suivante, nous vîmes plusieurs feux sur le penchant des collines : quelques-uns étaient allumés dans des grottes creusées par la nature, qui étaient sans doute habitées par des familles d'Illyantes qui s'y trouvaient plus chaudement que sous leurs tentes.

Les pâturages, rarement bons en Perse, étaient meilleurs et plus abondans dans la vallée de Mayar. L'herbe semblait se plaire, même dans un terrain où la pierre à chaux domine si universellement. Elle était mêlée d'une sorte d'orge sauvage, ou d'une plante dont l'épi lui ressemble beaucoup.

Il est impossible de trouver des expressions pour peindre l'extrême misère des pauvres en Perse, et de la classe du peuple condamnée au travail. Les murs et les toits de leurs habitations sont en terre, plus épais à la vérité que ceux qui sont construits des mêmes matériaux dans l'Inde, attendu la sévérité du climat ; mais l'intérieur en est beaucoup plus sale, car les Indiens, et surtout les Indiennes, donnent beaucoup d'attention à la propreté. On y voit cependant, comme dans l'Inde, et comme en Irlande, parmi la classe inférieure, loger ensemble et dans la même pièce, les vaches, les veaux, les chiens, les chats, les poules et les hirondelles, avec les maîtres du logis. La grande épaisseur des murs des chaumières, en Perse, donne la facilité d'y pratiquer différentes niches et cavités qui sont fort utiles à ceux qui

les habitent. Les unes, bordées par une pierre, sont placées à une hauteur convenable pour servir de rateliers et de mangeoires. Il y a une place au-dessus pour le fourrage, et une autre au-dessous pour l'avoine et la paille hachée. Un bâton placé transversalement dans une niche pratiquée dix-huit pouces plus bas, sert à attacher la corde qui retient les bestiaux. On en fait de semblables à la distance d'environ cinq pieds l'une de l'autre, le long de l'intérieur des murs qui servent à enclore les cours appartenant aux maisons, et l'on y attache les bestiaux que par ce moyen on a sous les yeux, et qui ne peuvent fouler aux pieds le fourrage.

D'autres cavités pratiquées dans les murs servent de tablettes; dans un coin, une projection en terre, creusée en forme de nid d'hirondelle, contient de la graisse et une mèche de coton, et sert de lampe; dans un autre, une semblable projection, d'environ quinze pouces sur douze, sert de mue pour quelques poulets. Enfin un trou creusé au milieu de la chambre tient lieu de cheminée, et sert tant pour faire la cuisine, que pour échauffer l'appartement.

Voici comme sont construits les toits de ces habitations. D'abord on les couvre de branches d'arbres qui vont d'un mur à l'autre; on place ensuite transversalement sur ces branches une rangée de plus petits bâtons; par-dessus, on met un lit de roseaux qui, de même que les bâtons, excèdent d'environ deux pieds la longueur des murs. Enfin le tout est

couvert de terre mouillée mêlée de paille d'avoine qu'on a soin de bien battre, et sur laquelle on fait passer un rouleau en bois très-pesant. Telle est toute la défense qu'ont ces malheureux contre la neige et la pluie; il est vrai qu'il en tombe peu dans la partie méridionale de la Perse.

Dans une de ces huttes, je remarquai une lampe à brûler de la graisse, en poterie vernissée en vert; elle avait deux pouces et demi de diamètre sur trois pouces de hauteur, et la mèche allumée sortait par un bec d'environ deux pouces.

Leurs instrumens de labourage sont aussi simples que ceux de l'Inde, et leur ressemblent beaucoup; leurs charrues et leurs herses sont ordinairement tirées par deux bœufs, et quelquefois par un seul.

Le 8 mai, nous partîmes de Mayar à trois heures du matin; et, après avoir fait un quart de mille à travers des canaux d'irrigation, nous tournâmes à gauche vers le nord, et nous entrâmes dans un défilé d'environ trois cents toises de longueur, la route côtoyant les montagnes qui le bordent du côté de l'ouest. A quatre milles et demi, nous traversâmes une rivière qui continue à suivre la gauche de la route jusqu'au village d'Iman-Zada-Ismaël. Il s'y trouve une cinquantaine de maisons, et un édifice fort ancien, couronné par un dôme: c'est le sépulcre, construit en briques, du saint qui a donné son nom à ce village, situé à neuf milles de Mayar.

Nous trouvâmes alors une montée assez douce qui, au bout de dix milles, devint escarpée et rocailleuse, ayant de hautes montagnes à droite et à gauche. Sur le sommet de l'une d'elles, à onze milles et demi, est une tour où sont postés quelques hommes armés qu'on prendrait pour des bandits, mais qui y sont placés pour en garantir le pays, ou du moins pour en avoir l'air. Près de là est un réservoir de très-belle eau, qui était alors presque plein. Il est couvert par des arcades en maçonnerie, et l'on y descend par une porte conduisant à un escalier en pierres. La route monte ensuite pendant environ trois cents toises jusqu'au haut de la montagne à main gauche, d'où l'on aperçoit la vallée et les ruines d'Oujan, à cinq milles de distance, et un autre village nommé Abroze, situé sur le bord d'un étang. On descend alors par une pente rapide pendant près d'un mille, et l'on trouve une plaine unie, où, après avoir fait quatre milles, on arrive à Oujan. Ce village était désert, et entièrement détruit. Le caravanserai tombait en ruines, et était tellement encombré d'ordures, qu'à peine aurait-on voulu y loger des bestiaux; cependant, n'ayant point d'alternative, nous fîmes nettoyer une petite salle, et nous y plaçâmes nos lits; mais lorsque nous les quittâmes, nos membres se ressentaient des effets de l'humidité froide et malsaine qui y régnait.

Oujan est situé au centre d'une vallée d'environ huit milles de largeur et qui s'étend pendant en-

viron cinquante milles du nord-ouest au sud-est. Les montagnes qui l'entourent étaient encore couvertes de neige ; les seuls êtres humains qu'on y vît étaient des Illyantes. Ils nous vendaient du lait et du beurre, mais nous ne pûmes en obtenir d'autres provisions. A défaut de fourrage pour nos chevaux, nous leur donnions une longue herbe qui croissait sur un terrain marécageux au bord de la rivière. A très-peu de distance du caravanserai, est un pont de neuf arches maintenant tombant en ruines, sous lequel coule un ruisseau limpide dont le cours se dirige vers le nord-ouest, presqu'au centre de la vallée. Nous y passâmes le 9 mai, avant le jour, et ce ne fut pas sans courir quelques dangers, car il est dans le plus mauvais état.

Nous trouvâmes alors une excellente route que nous suivîmes pendant douze milles, et qui conduisait à Aspar ; mais nous la quittâmes à trois milles de ce village que nous ne fîmes qu'apercevoir. Près de là, on nous montra le bourbier marécageux dans lequel le roi Bharamgour fut englouti en poursuivant un gourkhur, ou âne sauvage, à la chasse. Le roi, son cheval et l'âne disparurent en un instant ; l'abîme se referma sur eux, et l'on ne put les retrouver. Une circonstance assez remarquable, c'est qu'il n'existe plus d'ânes sauvages dans ces environs.

On prétend qu'il existait autrefois dans cette vallée plusieurs palais somptueux construits par Schah-Bharamgour, comme des rendez-vous de chasse ;

mais il y reste à peine un village aujourd'hui, et l'on n'y trouve pas de ruines assez importantes pour rendre cette tradition vraisemblable. Les plus considérables sont celles d'un édifice qui paraît avoir été le tombeau d'un saint à Oujan.

La beauté de ce canton, la bonté du sol, ses pâturages, ses eaux, tout aurait fixé l'attention d'un peuple industrieux, et y aurait attiré de nombreux habitans. Les Illyantes seuls semblent pourtant en apprécier les avantages, et viennent l'occuper pendant le printemps. Dans l'étendue de seize milles de Mayar à Oujan, nous ne vîmes que les deux villages dont j'ai parlé, et dont le dernier est à quatre milles à l'est du défilé d'Iman-Zada-Ismaël.

Nous avançâmes encore de quinze milles ce jour-là dans la vallée, sans apercevoir d'autre village que celui d'Aspar. A un détour de la grande route, un défilé nous conduisit, par une montée assez douce, à une éminence d'où l'on avait une vue étendue, sans que nous pussions découvrir d'autres traces d'habitation que quelques tentes noires d'Illyantes. Enfin, après avoir fait dix-huit milles et demi, nous trouvâmes un misérable village nommé Kouschkehzerd, consistant en une vingtaine de mauvaises huttes et un caravanserai en ruines, occupé par une garde de Buktiariens. Ils y étaient stationnés pour protéger la route, quoiqu'ils restassent dans le caravanserai; mais, à les juger sur la mine, ils paraissaient devoir plutôt détrousser les voyageurs, que veiller à leur sûreté.

La désolation et la misère qui règnent dans ce canton, où l'on trouve à peine un arbrisseau, excèdent tout ce que j'en pourrais dire: nous ne rencontrions ni homme, ni femme qui ne nous demandât de l'argent. Un homme saisit mon cheval par la bride, et le retint de force, en me demandant des secours. Leur figure et les haillons dont ils sont couverts prouvaient également leur extrême misère. En en demandant la cause, j'appris que la détresse, occasionée par la mauvaise administration du gouvernement, était encore augmentée en ce moment par une disette qui régnait dans les cantons situés plus au nord, et que ces malheureux en émigraient pour tâcher de se rendre dans quelque lieu où les vivres fussent plus abondans. Nous avions envoyé un jeune homme, qui faisait partie de notre petite caravane, nous chercher du lait à environ un mille et demi; il rencontra en chemin un homme qui, se prévalant de la supériorité de ses forces, lui prit une paire de souliers presque neufs. De pareils incidens arrivent si fréquemment, par suite de l'état déplorable du pays, que pas un naturel n'ose aller d'un village à l'autre sans être armé, si ses vêtemens valent la peine d'être pris.

Quel doit être le destin de cette malheureuse contrée! D'après tout ce que nous avons observé, il semble qu'à une époque peu éloignée, la partie méridionale et occidentale de la Perse, tout au moins, doit être partagée entre différens chefs dont les partisans, accoutumés à une vie dure et au brigandage, ha-

bitent ensemble dans des déserts, ou plutôt dans des cavernes, comme des animaux sauvages, au milieu des montagnes, où ils peuvent toujours se réfugier quand ils ne sont pas les plus forts, et où ils trouvent en abondance des glands, des figues, des amandes et d'autres fruits : de jeunes orties sont même une nourriture qu'ils ne dédaignent point.

Nous fîmes vingt-deux milles, le 10 mai, dans une belle plaine arrosée par plusieurs ruisseaux, où nous ne vîmes que quelques personnes qui se rendaient, en mendiant, dans les pays situés plus au sud, et nous arrivâmes à Dehgurdou qui était inhabité, comme on nous l'avait dit. Le caravanserai, qu'on nous avait dit excellent, n'était pas digne de servir d'étable. C'était alors le commencement du printemps, et la terre, en plusieurs endroits, était comme un tapis couvert de tulipes et d'autres fleurs. On n'y trouvait pourtant ni fourrage, ni bonne herbe : celle qui croissait sur le bord des ruisseaux ressemblait à des roseaux. On ne voyait pas un arbrisseau de plus de trois pieds de hauteur, et à peine un oiseau animait-il cette lugubre solitude ; les mêmes signes de désolation se faisaient remarquer à une distance considérable. Les Illyantes errans évitent eux-mêmes un désert où ils ne trouveraient aucune nourriture pour leurs ânes et pour leurs moutons, et nous n'en vîmes pas un pendant cette journée. L'éclat du soleil était insupportable, et la chaleur pendant la matinée

était plus brûlante que celle que j'avais jamais éprouvée dans l'Inde à pareille heure: cependant on trouvait encore de la neige dans les creux des montagnes. Les rochers étaient toujours de pierres à chaux jaunâtres, mêlées quelquefois de quelques couches d'amygdaloïdes dont je crois que la pierre de sable formait le lit. Tout ce qu'on voyait dans la plaine était couvert d'une poussière sablonneuse qui augmentait l'ardeur des rayons du soleil, en les réfléchissant, et qui offrait à l'œil une triste uniformité.

Toutes les fois que nous demandions la cause de la désolation et de la décadence rapide du pays, on l'attribuait uniformément à l'oppression du gouvernement. Nous en eûmes un exemple frappant à Dehgurdou. Du temps de Kérim-Kam, c'est-à-dire il y a environ quarante ans, ce village avait le double d'habitans et de terres cultivées qu'aujourd'hui; mais alors il payait trente tomans de contributions tous les ans, et le gouverneur actuel en exige trois cents. Les habitans ne peuvent supporter cette exaction, et ceux qui y restent encore parlent tous de se retirer dans le Surhud, ou dans le district de Kerman.

En traversant un petit ruisseau, je remarquai qu'il faisait tourner un moulin: j'allai l'examiner. Il était de la plus petite dimension, et toute la force de l'eau n'était appliquée qu'à faire agir une meule: le mécanisme en était le plus simple possible.

Tout ce pays étant dépeuplé et offrant aux brigands des retraites favorables, on nous recommanda fortement de ne marcher que de jour, et nous adoptâmes cette précaution. Nous eûmes une bonne route pendant douze heures, à travers de petites montagnes, et nous arrivâmes ensuite à un rocher plus élevé sur lequel était une tour occupée par des hommes armés de fusils, chargés de protéger la route. Non loin de là était une source de la meilleure eau que nous eussions encore rencontrée. Tout auprès étaient les ruines d'un village abandonné, et un tombeau, qu'on nomme l'un ainsi que l'autre, Goumuzeh - Lala. Le chemin passait ensuite sur des montagnes séparées par des vallées. Après avoir fait dix-neuf milles, nous en trouvâmes une qui nous conduisit dans une plaine d'où nous découvrîmes le village d'Yezdekast, à six milles de distance. Un orage violent nous surprit en ce moment; et la pluie, la grêle, les éclairs et le tonnerre durèrent sans discontinuer pendant une heure et demie. Nous fûmes complétement mouillés. Il fallut pourtant braver cet inconvénient; et, après avoir traversé une vallée qui n'avait guère que deux cents toises de largeur, où l'on voyait quelques traces de culture, et qui était arrosée par un petit ruisseau, nous arrivâmes à un caravanserai nouvellement construit en face du village fortifié d'Yezdekast, dont les maisons sont situées sur le bord d'un précipice du côté du nord. Ce caravanserai a été bâti sur un terrain où il en exis-

tait un autre, élevé sous le règne de Schah-Abbas le grand.

A soixante pieds sous les maisons du fort, il se trouve des cavernes qui sont habitées par différentes familles, et dans lesquelles on voit même des boutiques. On en trouve d'autres à un demi-mille du village, dans les flancs d'un rocher, où elles ont été probablement creusées pour servir de sépultures. Tous ces rocs sont de forme amygdaloïdale, et composés de pierres et de sable formant une masse endurcie de diverses couleurs; bleu, rouge, jaune, blanc. Les parties les plus compactes sont bleuâtres, et sont traversées par des ramifications d'un blanc de lait qui présentent la même dureté. On fait de cette substance des pierres sépulcrales qui ressembleraient à du marbre, si elles étaient polies. On en voit aussi, sur quelques tombeaux, en pierre blanche, très-dure, qu'on peut regarder comme du marbre de qualité inférieure.

On donne le nom de fort à ce village, parce que l'accès en est difficile, étant élevé sur un rocher de forme amygdaloïdale faisant face à une vallée, et séparé, par un profond ravin, d'autres rochers qui sont par derrière. Pour ajouter à sa force, on l'a entouré d'un fossé sans eau, qu'on traverse sur un pont formé de quelques bâtons. Quoiqu'il n'ait par lui-même aucun moyen de défense, les ignorans Persans regardent ce village comme imprenable, et ils me demandaient si je croyais que le canon pourrait lui nuire.

A cent cinquante toises de ce fort, est un bâtiment en coupole nouvellement construit en briques, sous lequel est le tombeau d'un saint nommé Iman-Zada-Ali, parent d'Iman-Zada-Ismaël. Les mots Iman-Zada signifient « fils de saint », et c'est un titre héréditaire. La route était généralement bonne, quoique pierreuse en quelques endroits. L'air fut froid toute la journée, le thermomètre ne marquant que 5° de Réaumur, à neuf heures et demie du matin. Il avait plu pendant les deux nuits précédentes, et le temps avait été fort couvert pendant la matinée.

Le 12, à quatre heures du matin, nous partîmes pour Aminabad ; nous passâmes près du tombeau dont je viens de parler. La route y est large et unie, et semblait être fréquentée. Six milles plus loin, nous vîmes deux forts en ruines, situés à droite et à gauche du chemin. On nous dit qu'ils marquent les limites de la province de Fars à laquelle l'un appartient, et de celle de l'Irak sur laquelle l'autre est situé.

A un demi-mille d'Yezdekast, la plaine rocailleuse est couverte d'oschaks, plante qui produit la gomme ammoniaque. Elle s'élève à environ six pieds de hauteur. Quelques tiges sont d'une couleur foncée semblable à celle d'une canne à sucre mûre, d'autres sont d'un vert pâle, qui se change en couleur de laque, près des nœuds. Elle ne porte de feuilles qu'autour des nœuds les plus voisins du sol. On en voit une grande quantité autour de la tige, vers sa

racine où elle a deux pouces de diamètre. Les quatre premiers nœuds sont à quelques pouces l'un de l'autre, et ont des feuilles qui sortent d'une gaine qui entoure la tige. Les quatre nœuds suivans sont progressivement plus éloignés l'un de l'autre, et sont de même entourés d'une espèce de gaine, d'où sortent des feuilles dont la grandeur diminue à chaque nœud. Il n'en existe plus à celui d'ensuite. Ce nœud porte une longue branche de fleurs sortant d'une longue gaine marquée de quatre divisions un peu plus courtes que les précédentes. A la quatrième, la tige centrale produit dans toutes les directions des tiges chargées de fleurs dont les gaines sont fort petites, et diminuent de longueur et d'épaisseur, jusqu'à ce qu'elles donnent naissance à la tige à fleurs. Chaque fleur tient à la tige par une petite queue. Elle est ronde, de la grandeur d'un pois, et paraît composée d'un grand nombre de plus petites fleurs qui n'excèdent guère la grosseur d'une tête d'épingle. Vues au microscope, elles offrent cinq feuilles se recourbant vers l'intérieur, et elles contiennent une graine de la forme d'un rognon. Ces petites fleurs globulaires entourent la tige à diverses distances, et diminuent de grandeur à proportion qu'elles s'en éloignent.

Depuis les derniers jours de juin jusqu'à la fin de juillet, les feuilles jaunissent, et la plante mûrit; mais pendant le mois de mai, lorsque la tige est encore tendre, un insecte du genre des escarbots la pique dans toutes les directions avec une trompe

dont la nature semble l'avoir muni tout exprès. Lorsque la tige se flétrit et se dessèche, il sort de chacune de ces piqûres un suc laiteux qui coule jusqu'aux nœuds et qui s'y coagule, et les habitans des pays voisins en font la récolte vers la fin de juillet.

Un habitant d'Aminabad, accoutumé à recueillir cette gomme tous les ans, m'apporta huit de ces plantes et un de ces insectes, et c'est de lui que j'obtins une partie des traits de la description qu'on vient de lire. Il me donna aussi de la gomme de l'année précédente, et me montra la quantité qu'une plante peut en produire, et qui ne va pas tout-à-fait à une livre. La gomme était dans son état brut, et contenait des morceaux de la plante, des feuilles, et même de petites pierres. C'est ainsi que celui qui la recueille la vend à des marchands qui la lui paient depuis une demi-roupie jusqu'à une roupie le maund (sept livres et demie), et qui la transportent sur les côtes ou à Ispahan, pour l'y vendre. Nous envoyâmes à Bombay un échantillon de cette gomme, en y joignant des feuilles, des fleurs, et une portion de tige de la plante, avec l'insecte qui la perce, afin de satisfaire la curiosité des naturalistes.

Après avoir fait neuf milles, nous arrivâmes au village d'Aminabad. On nous avait donné à penser que nous n'y trouverions qu'un amas de ruines, et nous fûmes agréablement surpris en voyant que sa reconstruction était déjà bien avancée, la partie principale étant presque finie, et sur un fort bon

plan. On y arrive par une grande route bordée d'arbres, au-delà de laquelle étaient des jardins clos de murs qui en formaient l'entrée du côté du sud, et qui s'étendaient dans une longueur d'environ soixante-quinze toises. Le village s'ouvre par une porte carrée. Sur la droite étaient des écuries et un caravanserai ayant en face un étang pour laver, et une citerne couverte contenant une eau potable. A gauche on voyait un fort construit en terre, et flanqué de tours, qui servait d'asile à environ cent cinquante personnes, reste de la population de cette place, qui était une ville florissante il n'y a que sept ans. Les nouveaux bâtimens ont été construits depuis trois ans. Le caravanserai est bâti en briques, sur le local qu'occupait autrefois un établissement semblable dont l'origine remontait à Schah-Abbas le Grand. Il est de forme octogone. Les murs extérieurs en sont défendus par des créneaux, et diverses chambres ont été pratiquées au dessus de la porte. Le manque d'eau, et la disette qui régnait dans tout le pays, déterminèrent le nizam ed dowla, gouverneur d'Ispahan, à faire interrompre ces travaux, et la plupart des habitans se réfugièrent dans d'autres cantons. Au nord de la place dont j'ai déjà parlé est une mosquée près de laquelle est un *hummaum*, ou bains chauds. Une rue droite se prolonge vers le nord, et l'on avait dessein de la fermer par une porte. Les habitans sont obligés de demeurer en ce moment dans le fort pour deux raisons, la crainte d'être pillés par les bandes de voleurs qui infestent

ce district et tous les environs, et celle d'être exposés aux déprédations des détachemens de troupes du gouvernement qui passent souvent par cette place, qui est sur la grande route d'Ispahan.

A cinq milles vers l'ouest est la belle ville d'Isferjoun, qui est devenue populeuse, tant à cause des belles eaux qu'on y trouve, que par suite de la sécurité dont on y jouit. Elle fait aussi partie du gouvernement du nizam ed dowla, et doit, en grande partie, sa prospérité à sa sage administration. Plus loin à l'ouest et au nord-ouest est une chaîne de montagnes couvertes de neige, à deux journées desquelles commence la contrée froide et montagneuse nommée le Surhud, et habitée par les Buktiariens.

En conséquence des déprédations audacieuses commises dans ce pays par de nombreuses troupes de voleurs, le gouvernement actuel a fait depuis peu un arrangement pour la sûreté des routes. Certains habitans ont reçu la permission de se former en corps, et de se tenir armés pour la défense du pays, se rendant responsables de tout ce qui peut être volé aux voyageurs. Ils en sont indemnisés par une taxe qu'on leur permet de lever sur toutes les bêtes de somme qui passent dans le district qu'ils protègent. Cette taxe ne monte pas à plus d'une roupie pour cinq mulets, dix ânes, ou trois chameaux chargés; mais la valeur du chargement fait une différence dans la taxe qui n'est pas fixée uniformément, et sur laquelle on fait quelques réductions suivant les cir-

constances. La somme que produit cette taxe se partage entre les associés, qui ne reçoivent pas d'autre paye. Lorsque quelque vol a été commis, ils se mettent sur-le-champ à la poursuite des brigands, et parviennent à se remettre en possession des objets volés, à moins qu'ils ne soient repoussés par une force supérieure.

Tandis que nous étions dans le caravanserai, on nous amena deux hommes blessés, en nous priant d'examiner leurs blessures, et d'indiquer le traitement que nous croirions propre à les guérir. Tous deux avaient été blessés d'un coup de feu. L'un avait eu les deux bras traversés; l'autre, le genou et le gras de l'autre jambe. Il y avait deux mois qu'ils avaient reçu ces blessures, et on ne les avait pansés qu'en entretenant une mèche de coton dans leurs ouvertures jusqu'à ce qu'elles se fermassent, ce qui avait occasioné une suppuration abondante, d'où était résultée une grande faiblesse. Nous indiquâmes un autre mode de traitement, plus conforme, à ce qu'il nous parut, à la méthode d'Europe, et que nous espérâmes pouvoir accélérer la guérison de ces infortunés. Nous ne pûmes nous empêcher de songer à cette occasion, qu'il conviendrait à un esprit de philantropie et de charité chrétienne, de répandre dans tout ce pays de petits traités écrits en Arabe et en Persan, qui décriraient la méthode la plus simple à suivre pour guérir les blessures faites par l'arme blanche et la mousquéterie, et qui contiendraient les avis les plus propres pour alléger

les maux qu'elles font souffrir. Un petit traité sur la cure de l'ophthalmie ne serait pas moins utile. On pourrait en remettre un exemplaire au cazi ou mullah, ou au prêtre de chaque village, comme étant les gens les plus en état de les lire et de les expliquer.

Cet incident me ramène encore à parler de la misère générale qui se présente sous toutes les formes, dans ce pays, aux yeux d'un voyageur européen, et qui est une source de sensations pénibles pour tous ceux en qui les sentimens de la nature ne sont pas éteints. Ceux qui vous demandent des secours sont si nombreux, que vous êtes souvent obligé, pour obtenir votre tranquillité, de les refuser à tout le monde, parce qu'un seul que vous soulagez attire autour de vous une foule d'importuns qu'il vous est impossible de satisfaire. Les difficultés du voyage ne sont rien en elles-mêmes, en les comparant aux sensations déchirantes qu'on éprouve à la vue de pauvres enfans sans secours, et entièrement nus, d'hommes et de femmes tombant de faiblesse, et demandant de la nourriture et des vêtemens, et tout cela souvent tandis que le voyageur est à dîner, et qu'il n'ose donner ce dont il pourrait se passer, de crainte que sa bienfaisance ne l'entraîne dans des embarras et même dans des dangers. Tandis qu'il est dans cette cruelle alternative, on lui fait le tableau des actes d'oppression et de tyrannie qui ont causé tous ces malheurs, et dont il ne peut entendre le récit patiemment. Si à

ces émotions pénibles on ajoute les inquiétudes qu'il éprouve pour ceux qui lui sont chers, qui peuvent avoir besoin d'avis, de secours et de consolations qu'il ne peut leur prodiguer à la distance où il se trouve, on conviendra qu'un voyage n'est pas un passe-temps aussi agréable qu'on peut se le représenter, quand on en lit tranquillement la narration au coin du feu. La détresse des enfans est particulièrement affligeante pour un père de famille : car tandis que, détaché de tous les liens domestiques, il est solitairement assis dans un caravanserai, son souvenir se reporte naturellement sur les objets chéris qu'il a quittés, et il n'est que trop porté à s'abandonner au découragement. C'est dans la soirée surtout que ces réflexions mélancoliques se présentent, à l'esprit, et exercent sur lui plus d'influence ; fait auquel rend témoignage l'expérience d'un grand nombre de voyageurs, et dont on assigne différentes causes. Le silence de la nuit, l'obscurité qui l'accompagne, la fatigue de la journée qui l'a précédée, l'idée du bonheur dont on jouirait chez soi, le regret d'être loin de tout ce qu'on aime, le sentiment du peu de sûreté qu'on trouve dans un pays étranger, toutes ces circonstances conspirent à nous plonger dans l'abattement quand nous nous portons bien, et sont doublement formidables, si nous nous trouvons indisposés.

Nous partîmes, le 13 mai à deux heures du matin, et il en était dix lorsque nous arrivâmes à Komescha, à la distance de vingt-deux milles. La

matinée était très-froide, ce qui était occasioné par un vent venant de montagnes couvertes de neige, et le thermomètre était un peu au-dessus de 38°. Après avoir fait neuf milles, nous passâmes par la ville de Muksoud-Baigny qui est entourée de ruines, et en avançant nous vîmes plusieurs beaux villages dans la vallée, tous sur notre gauche. L'un situé à douze milles, nommé Zirut-Gah, et plusieurs autres dont j'ai oublié les noms, étaient des preuves frappantes de la meilleure administration de ce district. Quoique le sol de la vallée fût loin d'être riche, on y remarquait tous les signes indiquant une population heureuse. Des maisons, des tours, des canaux, des sépulcres couverts en coupoles, des enclos plantés d'arbres; on voyait même de temps en temps un corbeau, et des troupes de moineaux, circonstance que nous remarquâmes à cause de sa rareté.

La ville de Komescha occupe un grand espace, et est entourée de murs flanqués de tours. On y trouve des maisons, des arcades, des canaux et un grand nombre de ruines; dans les environs, et même dans l'enceinte des murs, on voyait quelques terrains cultivés et couverts de verdure; nous remarquâmes aussi quelques tours à pigeons d'une valeur considérable.

J'allai visiter le tombeau d'Iman-Zada-Schah-Reza qui est situé dans un jardin à un mille et un quart au nord-nord-est de la ville. Dans l'enclos où sont les cellules des derviches, on trouve un étang entouré

de pierres d'environ cent pieds sur quatre-vingts, et un bassin peu profond d'eau limpide, de vingt sur douze, rempli de poissons. Le tombeau du saint, décédé il y a plusieurs siècles, était autrefois dans la ville. Il y a environ quatre cents ans, on transféra ses restes dans cet endroit, et on les couvrit d'une pierre sépulcrale sur laquelle sont gravés divers passages du Coran. A une époque encore plus récente, on éleva une coupole en briques au-dessus du tombeau, et l'on y ajouta un enclos et des logemens pour des derviches. C'est ce qui arrive presque toujours pour ces sépultures, ce qui fait qu'il est difficile de fixer d'une manière certaine la date de leur érection. Le terrain qui est voisin de ce monument est maintenant un grand cimetière, ayant un *schour-khona*, ou maison pour laver les morts, qui y est attaché. Ce bâtiment est couvert d'un dôme peu élevé, sous lequel est un réservoir d'environ six pieds carrés, rempli jusqu'au bord, et même se débordant un peu. L'eau y est fournie par un ruisseau qui s'y décharge continuellement. Sur le réservoir, sont placées deux pierres dont chacune a environ quinze pouces de largeur, et sur lesquelles on place les corps pour les laver, avant de les enterrer.

J'allai ensuite voir quelques tours à pigeons dont on apercevait un grand nombre à peu de distance dans la vallée. La première que je vis, avait environ quarante pieds de hauteur, et le même diamètre intérieurement; elle est surmontée d'une

autre petite tour de dix à douze pouces de diamètre, autour de laquelle sont trois ou quatre autres encore plus petites, les unes rondes, les autres carrées, servant d'entrée pour les pigeons. L'intérieur est divisé comme en compartimens par six arcs-boutans, qui partent des côtés et se dirigent vers le centre, laissant au milieu un espace libre d'environ douze pieds de diamètre sous la tour supérieure. Ces arcs-boutans ont dix-huit pieds de hauteur sur trois d'épaisseur. Dans la surface intérieure de tous les murs, sont creusés des trous de huit pouces carrés sur douze de profondeur, pour servir de nids aux pigeons, et qui vont en s'arrondissant vers le fond, de manière à former un demi-ovale. Les murs extérieurs sont construits en pierres et en terre, et ont quatre pieds d'épaisseur. Sur ces arcs-boutans est un plafond voûté, qui est nécessairement ouvert à l'endroit qui correspond à la tour de dessus. Sur celle-ci est une autre terrasse voûtée, qui forme de fait le toit de la tour, mais qui laisse aussi une ouverture au centre, du même diamètre que celle de l'étage au-dessous. Les petites tours qui environnent la tour centrale y communiquent par des ouvertures correspondant à leurs propres dimensions, c'est-à-dire de quatre à cinq pieds carrés ou de diamètre, suivant qu'elles sont de forme carrée ou circulaire. Ces petites tours sont percées de tous côtés pour donner entrée aux pigeons, et quelques-unes de ces ouvertures ont

une petite projection en terre, qui forme comme le seuil de la porte.

Les tours de cette espèce sont très-nombreuses dans le voisinage d'Ispahan; mais quoiqu'elles soient une propriété assez importante, on en voit beaucoup tomber en ruines, par suite de la grande dépopulation du pays, et les pigeons y sont devenus beaucoup plus rares qu'ils ne l'étaient autrefois.

Le 14, nous marchâmes vers Mayen, par une bonne route, bien unie, près de laquelle on voyait quelques plantes d'oschak. Le caravanserai où nous nous arrêtâmes, a été bâti par Schah-Abbas le Grand, et c'était le plus beau que j'eusse encore vu; il est entièrement construit en briques, et quoiqu'il ait à présent plus de deux cents ans, une grande partie du bâtiment, et surtout la façade, n'annoncent pas la moindre trace de vétusté. Cela nous paraissait d'autant plus étonnant, que nous avions été témoins des effets de la chaleur et de l'humidité dans l'Inde, où l'enduit extérieur d'un tel édifice aurait souffert davantage de ces deux causes en six mois. On n'apercevait sur les murs aucune marque d'humidité. Cet état peu ordinaire de conservation est certainement dû à un climat sec et tempéré.

Les briques sont de la taille ordinaire et d'un jaune clair; d'après leur apparence et leur solidité, on les prendrait presque pour de la poterie. Elles semblent faites d'une argile très-compacte et avoir

été cuites très-également ; ce qu'on remarque surtout dans les parties qui sont le plus exposées au contact fréquent des mains et des pieds. Le bâtiment est pavé d'une pierre bleue à veines blanches, en un mot de bon marbre, quoique de qualité inférieure.

La décadence de l'esprit public et le changement de politique du gouvernement, se reconnaissent jusque dans la manière dont ce bel édifice est tenu.

Pour éviter la dépense de portes et de portiers, on a muré la grande porte, où l'on n'a laissé que le passage d'un cheval qu'on ferme avec une claie. Il est vrai qu'on a presque cessé de voyager dans l'intérieur de la Perse. Les extorsions y sont telles que les habitans ont besoin d'employer toute leur industrie, uniquement pour pouvoir subsister. Pendant toute cette journée et la précédente, nous n'aperçûmes aucune trace de végétation ; à peine rencontrâmes-nous quelques touffes de mauvaises herbes, auxquelles nos mules voulussent toucher. Le prix de l'orge est une roupie par maund, celui du pain d'une roupie et demie pour le même poids. Quoique nous ne fussions pas alors bien loin de la capitale, nous ne rencontrâmes sur la route, pendant ces deux jours, aucuns voyageurs soit à pied, soit à cheval. Il n'existait pas de commerce, et, partant pas de stimulant pour porter à voyager; même dans les champs on voyait rarement un cultivateur. On apercevait çà et là quelques moutons, quelques chèvres, mais point de grands troupeaux

de bestiaux, point de chevaux courant dans les champs comme dans les autres contrées de l'Asie. L'oppression et la détresse semblent avoir tout réduit à un état d'inertie et de torpeur. Pendant vingt-quatre milles, sur la principale grande route du pays, nous ne trouvâmes ni arbres, ni fourrage, ni villages, ni habitans, ni troupeaux, ni oiseaux. En un mot la nature y semble morte, et rien ne dédommage de l'aridité de stériles rochers, de plaines desséchées, et de routes où l'on ne trouve qu'une poussière blanchâtre.

Ce défaut de végétation, si évident dans toutes les directions, est un inconvénient qui fait payer assez cher l'avantage d'une atmosphère sèche qui assure la conservation des édifices; il est le résultat du manque d'humidité nécessaire pour décomposer les substances dont le sol est formé. De là toute la surface de cette contrée n'étant pas même susceptible de ce premier degré de fertilisation, reste dans sa nudité primitive, et présente un aspect jaune et poudreux.

Quant à l'inertie du peuple, à son indifférence pour la conservation des édifices publics, d'après l'opinion de tous ceux avec qui j'ai conversé sur ce sujet, il faut en attribuer la principale cause à la manie d'accumuler des richesses dont tous les hommes élevés en dignité sont possédés depuis long-temps. L'anecdote suivante, arrivée il y a quelques années, en est une preuve. Un homme d'un rang très-élevé avait coutume d'avoir un pi-

quet d'hommes armés stationnés en face de son palais pour faire une décharge d'armes à feu, toutes les fois qu'il montait à cheval. Un jour qu'il avait mis, pour y monter, plus de temps qu'à l'ordinaire, l'officier donna le signal, la décharge partit; le cheval qui était jeune et mal dressé se câbra, et le grand personnage fut renversé avant qu'il eût pu s'affermir sur la selle. Il donna ordre de mettre à mort tout le détachement qui avait tiré. Vingt-cinq subirent leur sentence; les autres demandèrent leur grâce, en représentant que cet accident ne pouvait leur être imputé, et en offrant de payer une amende de cinq tomans chacun. L'offre fut acceptée, le pardon fut accordé, et l'arbitre de leur destinée regretta de s'être trop hâté, disant que les autres auraient peut-être consenti à payer la même somme, ce qui lui aurait été plus avantageux que leur mort. Plusieurs personnes m'ont garanti l'authenticité de ce fait.

Nous partîmes le 15 à deux heures du matin; après avoir fait trois quarts de mille par une route montueuse, nous passâmes le long des murs construits en terre de la ville de Mayen; et nous arrivâmes au village de Kerratch au lieu de celui d'Isfurnuk où nous comptions aller. Nous étions à la même distance d'Ispahan (6 milles), quoique dans une autre direction. N'y trouvant pas de caravanserai, nous nous logeâmes dans une maison particulière.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Ispahan. — Chaur-Bang, ou les Quatre-Jardins. — Palais de Schah-Abbas. — Cheyl-Sitoun, ou les Quarante-Colonnes. — Tableaux d'histoire. — Amarut-Nou, ou Nouveau Palais. — Pont sur le Zenderoud. — Eglise arménienne dans le faubourg de Joulfa. — Tableau du jugement dernier. — Les femmes en sont exclues. — — Pour quelle raison. — Diminution de la population d'Ispahan. — Ayneh-Khoneh, ou Palais de Glaces. — Vues pittoresques. — Observations générales sur le caractère des édifices persans. — Hummaums, ou bains chauds. — Visite au Nisam-ed-Dowla. — Tombeaux d'Isaïe, fils de Zacharie et de l'iman Zada-Ismael — — Bazars. — Description d'un dîner persan. — Remarques générales. — Préparatifs de départ.

Il est remarquable que toutes les clôtures, soit de champs, de jardins ou d'habitations, sont construites de manière à pouvoir résister à un ennemi. Souvent même les portes en sont de pierre, et elles sont défendues par des tours élevées sur les angles des murs. Il en est surtout ainsi de tous les nouveaux bâtimens appartenant à la famille royale. A l'exception du marais immense, le pays que nous traversâmes ce jour-là était fort rocailleux, ce qui retarda notre marche au point qu'en suivant l'autre

route, nous serions arrivés beaucoup plus aisément à un caravanserai qui est près du *Chaur-Bang*, à l'entrée d'Ispahan. Nous nous étions décidés à nous arrêter ici, dans l'idée qu'Isfurnuk était de six milles plus près qu'Ispahan ; mais ce détour de trois milles, par une mauvaise route, nous occasiona, outre beaucoup de fatigues, une grande perte de temps.

Dans la soirée, notre mehmandar, sans doute, dans le désir de nous faire concevoir une haute idée de la grande population de la capitale, dans laquelle nous étions sur le point d'entrer, et, pour nous préparer une réception en forme, nous dit qu'il allait se rendre de suite à Ispahan, afin de nous y faire disposer des appartemens. Il nous conseilla en même temps d'être aux portes de la ville de bonne heure, le lendemain, pour éviter les différens embarras auxquels nous pourrions être exposés dans le milieu de la journée, à cause de la foule immense que nous rencontrerions dans les rues. Nous nous levâmes donc à la pointe du jour, et suivîmes, à droite d'une petite montagne, un chemin dont les détours nous conduisirent, au bout d'environ six milles, à la grande route que nous avions quittée la veille. Nous commençâmes alors à entrer dans les faubourgs et dans les jardins de la cité qui, vue de loin, offre l'image d'une grande ville dont on a augmenté considérablement l'étendue en y renfermant un très-grand nombre de jardins.

Par quelque route que vous approchiez d'Ispa-

han, ce sont des jardins qui vous y conduisent. Celle que nous prîmes traversait le *Chaur-Bang*, ou les Quatre-Jardins. En y entrant, elle se divise en deux branches qui règnent le long de l'avenue principale. Elles ont chacune vingt pieds de largeur, et sont séparées par un jardin large de cinquante pieds, et bordé de deux rangs de peupliers et de platanes (1) qui s'élèvent du milieu de buissons de rosiers et de jasmins qui étaient alors en pleine fleur. Au milieu coule un ruisseau limpide sur un lit presque égal, dont les bords sont recouverts de pierres blanches, et qui a des talus en maçonnerie, toutes les fois que le terrain va en pente. Cette avenue est entourée de murs de dix-huit à vingt pieds de hauteur, qui, avec les arbres, procurent une ombre agréable pendant la plus grande partie du jour. Ces murs sont si épais, qu'on y a pratiqué des enfoncemens en forme de voûte, de trois pieds de profondeur, qui ne sont séparés les uns des autres que de la largeur d'environ une colonne. La base des voûtes est à une élévation si commode, qu'elle sert de siége dans ces enfoncemens. A des distances régulières d'environ cent toises, les routes s'unissent autour d'un bassin, en face duquel, des deux côtés, sont des portes en arcade, conduisant à des maisons où logent des domestiques et des voyageurs, et à des boutiques où l'on

(1) Appelés *chinaur*; peut-être apportés originairement des plaines de Shinaur.

trouve des sorbets, du pain, du lait caillé, et toutes sortes de rafraîchissemens.

Après avoir traversé les Quatre-Jardins, qui ont ensemble environ un mille d'étendue, nous passâmes le Zenderoud sur un pont garni de parapets de chaque côté, et d'arcades sous lesquelles est un chemin étroit pour les piétons. Au centre sont des places où l'on peut s'asseoir et fumer. La route sur le pont a environ trente pieds de large, et est de niveau dans toute son étendue; la longueur peut être de deux cents pieds. Nous entrâmes ensuite dans le bazar de Schah-Abbas, qui était vraiment grand, et qui réunissait tous les agrémens imaginables. A différens intervalles, à droite et à gauche, il y avait de grandes portes à deux battans, conduisant à des caravanserais disposés pour la commodité des marchands; mais aujourd'hui, malheureusement, transformés en étables pour les bestiaux de la ville, principalement pour les ânes.

En quittant le bazar, nous traversâmes d'autres jardins ressemblant à ceux déjà décrits, ayant un grand bassin au milieu, avec une ou deux petites cascades construites en marbre, taillées presque sur la surface de l'eau, comme des écailles de poisson, pour faire mieux ressortir la limpidité du courant qui tombe en nappes transparentes. Dans un endroit, il y a une chute d'eau qui tombe d'environ huit pieds dans un bassin circulaire, autour duquel sont des niches pour les baigneurs, niches disposées de manière à les dérober à l'œil des pas-

sans. Ayant quitté les jardins, nous passâmes sous une porte de torchis, basse, étroite et mal construite, flanquée de deux petites tours réunies par une muraille. Là, nous aperçûmes aussitôt, et par la vue et plus fortement encore par l'odorat, l'infériorité des misérables bâtimens d'une date plus récente; leurs passages étaient étroits, leurs arcades basses et obscures, leurs boutiques chétives et mesquines, et l'ensemble obscurci par des couches de fumée et de poussière. Nous pûmes alors deviner la raison qui avait engagé notre mehmandar à nous conseiller de traverser, de grand matin, cette partie de la ville; car plus tard, comme nous étions à cheval, nous aurions pu éprouver de grands obstacles dans notre marche, à cause du nombre prodigieux de marchandises qu'on transporte alors dans les boutiques, ou qu'on en retire.

Nous passâmes ensuite sous une autre porte et dans un autre bazar également étroit, mais un peu plus élevé, ayant quelques boutiques de distance en distance d'une apparence plus respectable, et nous entrâmes dans le Meydaun-Schah, grande place d'environ deux cent cinquante toises de long sur cent de large. Sur cette place est un bâtiment carré à six étages, d'où Schah-Abbas, assis dans une belle salle soutenue par des colonnes, avait coutume de passer ses troupes en revue, et de voir sa cavalerie manœuvrer dans la place. En face de ce bâtiment, qui s'appelle Ali-Khaupy, est une mosquée superbe; et à l'extrémité méridionale est le

Musjud-Schah : c'est l'édifice le plus élevé de la ville; et, de son toit en forme de terrasse, je découvris la plupart des monumens et des places publiques les plus remarquables. Indépendamment des deux mosquées que j'ai déjà citées, je distinguai surtout Musjud-Madre-Schah, le Hushteh-Behusht, ou les Sept-Paradis, le Goul-Dushteh-Bang; le Cheyl-Sittoun, ou les Quarante-Colonnes; le Behisht-Agin; l'Amarut-Nou, ou le Nouveau-Palais; l'Aungourishtoun ou Norangistoun, ou la Maison-de-Raisin-et-d'Orange; le Chaur-Bang supérieur et inférieur; le Huft-Durs, ou les Sept-Résidences; l'Ayneh-Khoneh, ou Palais-de-Glaces, et un grand nombre de mosquées et de minarets, tant de la ville que de l'Yahoudeca, ou quartier des Juifs et du Joufla, ou quartier Arménien. Je remarquai aussi des ruines d'édifices autrefois célèbres, entremêlées de monceaux de débris d'habitations communes, et des rues entières couvertes d'une poussière jaune.

L'un des palais de Schah-Abbas nous ayant été assigné pour notre résidence, nous nous y rendîmes, et après avoir côtoyé de hautes murailles, en passant par beaucoup de détours, nous entrâmes dans la cour par des portes assez petites. Nous trouvâmes la salle d'audience magnifique. Sa façade est ouverte, et repose sur quatre colonnes couvertes de belles glaces. Ces colonnes ont pour base des piédestaux de pierre de trois pieds d'élévation, qui sont réunis l'un à l'autre par une petite balustrade;

L'étendue de la salle est de soixante-dix-huit pieds sur trente-cinq; la hauteur des colonnes est de vingt pieds. Au milieu est un bassin de marbre de dix-huit pieds sur quinze, avec une cascade qui tombe sur une table de marbre, et de là en nappes transparentes dans le bassin. Les colonnes soutiennent une solive carrée de quatorze pouces d'épaisseur. Le plafond est couvert de solives qui se croisent symétriquement, et qui sont réunies par des moulures concaves. Le dessous des solives est orné de glaces, et sur les côtés sont représentées des scènes de chasse, peintes sur un fond d'or. Le milieu du plafond qui s'élève en voûte est couvert de glaces qui sont entourées d'étoiles et de fleurs de différentes couleurs. Les deux côtés de la voûte sont aussi ornées de peintures sur un fond d'or. Enfin, la dernière division, qui est de niveau avec les solives, offre une agréable variété de fleurs bleu et or.

Les murs sont décorés dans l'ordre suivant, en commençant par en bas. Un lambris de marbre de Tauris, de quatre pieds de hauteur, avec des fleurs colorées; ensuite une rangée de tableaux, et des niches de deux pieds de haut; puis un large fond bleu de dix-huit pouces, avec des fleurs et des guirlandes d'or. Au-dessus, sont des arcades couvertes de glaces, avec une colonne entre chacune. L'arrangement des portes de côté, des niches, etc., à partir de la façade, est dans l'ordre suivant. Au-dessus du lambris de marbre, dont je viens de parler, sont d'abord un tableau; à côté une niche, ensuite des

fleurs d'or sur un fond rouge; un autre tableau, une porte avec des treillis dorés; un tableau, une double porte de filigranes; un tableau, une porte; un tableau, une niche avec des fleurs d'or sur un fond rouge, et ainsi de suite. La partie de la salle qui fait face à l'entrée, était distribuée de la même manière que les côtés, par rapport aux tableaux et aux portes placés alternativement; il y a seulement de plus une cheminée à chaque bout. On entre dans cette salle d'audience par un espace ménagé entre le mur et la première des quatre colonnes placées à l'entrée, les intervalles qui séparent les autres colonnes étant fermés par la petite balustrade. Au milieu de l'un des côtés, est une arcade ouverte de dix-huit pieds, conduisant à une salle dont le sol est d'un pied plus haut que celui de la salle d'audience. Cet appartement est réservé pour le schah, la noblesse, et les personnes d'un rang élevé.

Le 17 mai, nous allâmes voir le Cheyl-Sitoun, ou les Quarante Colonnes, palais vaste et magnifique. Il est soutenu par vingt colonnes, qui, répétées par l'eau, font l'effet de quarante, et c'est de là qu'il tire son nom. La salle d'audience a cent vingt pieds de long sur soixante de large, et a cinquante pieds de hauteur. Les quatre colonnes qui sont aux angles du bassin reposent sur des piédestaux représentant des lions, de la gueule desquels l'eau jaillit dans le bassin. Les autres colonnes ont simplement un piédestal carré en pierre. Les colonnes et les murs,

en un mot, toutes les parties de cette salle d'audience, à l'exception des portes et des lambris de marbre, sont couvertes de glaces. Derrière cette salle, est un appartement ayant un bassin au milieu de cette pièce, une porte donne sur le grand salon, ou salle d'assemblée, orné de six grands tableaux. Celui qui est à droite de la porte en entrant, représente Schah-Abbas second, avec les ambassadeurs de l'Indé, envoyés par Aureng-Zeb; sur le premier plan, sont des danseuses géorgiennes avec des castagnettes. Le tableau en face représente Schah-Abbas premier, surnommé le Grand, recevant l'ambassadeur de Turquie, Abdallah-Ahziz-Kan, qui était Usbeck. Près du Schah Allawurdi-Kan, est l'un de ses surdars ou généraux, qui bâtit un pont de trente-trois arches sur le Zenderoud. Sur le troisième tableau, qui est dans l'arcade du milieu à gauche de la porte, on voit Nadir-Schah, qui combat contre Mahmoud-Schah dans les Indes; le peintre a introduit dans ce sujet des éléphans et des Indiens. Le quatrième tableau, qui est vis-à-vis, représente Schah-Ismaël-Mauzy, livrant bataille à Sélim, sultan de Constantinople. Ce combat eut lieu près de Chaulderoun. Dans le cinquième, à droite du précédent, est Schah-Tamas premier, avec le chef indien Hummayoun, assis près de lui, qui est censé se plaindre que les surdars de son souverain, le monarque persan, lui ont ravi son territoire. Il obtient du schah cent vingt mille hommes de cavalerie pour le recouvrer, sur le pre-

Deux Dames de la Cour de Shah-Abbas,

d'après un Tableau Persan.

mier plan est un groupe de Géorgiennes avec des tambourins. Le sixième tableau représente Schah-Ismaël, livrant une bataille aux Turcs, commandés par Schah-Ibek, kan des Usbecks. On prétend que, dans cette bataille, sept officiers de Schah-Ismaël mirent en déroute 75,000 Turcs, et en firent un grand nombre prisonniers. Sur la droite, à quelque distance, des cavaliers de Schah-Ismaël semblent approcher, pour témoigner leur extrême étonnement de ces merveilleux exploits, et pour proclamer qu'Ismaël mérite le nom de Roi des Rois. Le gardien du palais, en nous donnant ces explications, ajouta que Nadir-Schah avait lui-même déclaré que s'il eût vécu du temps de Schah-Ismaël, il eût été regardé comme son esclave.

Ces six grands tableaux, d'environ treize pieds sur dix, sont mieux exécutés que la plupart des autres, et semblent pouvoir être regardés comme des imitations fidèles et vraiment intéressantes du costume et des mœurs des temps auxquels ils se rapportent. Il y a cependant, dans l'anti-chambre, quatre petits portraits sous verre, des maîtresses du schah, dont trois me parurent les meilleurs tableaux de toute la collection. C'étaient des esclaves géorgiennes, dans les différens costumes du temps, costumes fort élégans, et essentiellement persan. Je joins ici des exquisses de deux de ces portraits (Planche 8).

Il y a quelques autres appartemens derrière la

galerie des tableaux; mais on nous dit qu'ils ne contenaient rien de remarquable.

Nous nous dirigeâmes alors vers l'Amarut-Nou, ou Nouveau-Palais, qui vient d'être terminé par le gouverneur, Nizam-Ed-Dowla. Les appartemens en sont meublés avec la plus grande élégance, et sont destinés à recevoir le souverain actuel et sa suite. On dit qu'ils renferment tout ce dont il peut avoir un besoin immédiat, quoiqu'il ne faille pas supposer que toute sa famille, comprenant ceux de ses deux cent quarante enfans qui vivent encore, puisse s'y loger. Les tableaux sont nombreux, et ce sont tous portraits du roi, Futteh-Ali-Schah, et de ses fils: idée heureuse de la part de la personne qui préparait cette résidence royale. Les appartemens se prolongent autour d'un jardin dont ils bordent trois côtés: cent personnes peuvent y demeurer aisément, et elles y trouveront réunis tous les agrémens imaginables. Il y a des bosquets d'orangers entre les salons, et des bassins sont au milieu des principaux appartemens qui sont tous voûtés. Des tours s'élèvent aux deux angles de l'édifice; l'une d'elles est disposée en salon, et renferme un passage souterrain qui conduit au Cheyl-Sittoun; aux barres de fer qui masquent les croisées de l'autre, on ne peut douter qu'elle ne soit destinée pour un lieu de sûreté. Ces tours nuisent à l'effet agréable de l'ensemble du bâtiment; mais il est possible que par la suite elles ayent leur utilité. Ces précautions et

d'autres semblables, prises pour la défense, se remarquent dans tous les nouveaux bâtimens construits par les grands en Perse. Je fis la même observation à l'égard de maisons de simples particuliers à Schiraz, ensuite à Aminabad, et dans tous les nouveaux caravanserais, etc.

Nous allâmes le lendemain voir l'église arménienne à Joulfa. Passant d'abord par une autre route de Chaur-Bang, nous traversâmes le pont de trente-trois arches, construit par Allawurdi-Kan, quoiqu'il porte le nom de Schah-Abbas. Chaque arche a vingt pieds de largeur, et quinze de haut, les culées ont quinze pieds d'épaisseur. Le pont a cinquante pieds de largeur; chaque culée est divisée en deux branches de vingt pieds chacune, par une arche de dix pieds de large, et de neuf pieds de haut au milieu. A travers ces arches, dans les culées, un passage pour les piétons se continue dans toute la longueur du pont, de grandes pierres carrées étant placées dans le fleuve d'arche en arche. La route sur le pont est garnie d'arcades de chaque côté; et, à chaque sixième ou septième arche, il y a un escalier qui conduit au fleuve. Les fondations de ce pont, jusqu'à trois pieds au-dessus de l'eau, sont en pierres, et le reste est en briques. La route a trente pieds de largeur, et est pavée en pierres rondes; les arcades des deux côtés occupent dix pieds; le mur extérieur a deux pieds et demi d'épaisseur sur quinze de hauteur; la petite arche a deux pieds et demi de large, et le mur intérieur en a cinq d'épaisseur.

A chaque cinquième ou sixième arche, il y a, pour la commodité des piétons, un passage conduisant de la route aux petits sentiers de côté. Ces sentiers sont très-fréquentés par les femmes et par les enfans, qui s'y trouvent à l'abri des voitures. Sous l'arche du milieu, il y a dans le fleuve un bassin de forme octogone, construit en pierre, et percé de manière que l'eau coule à travers. Les pierres placées entre les arches, au lieu de suivre une ligne droite, tournent dans cet endroit autour du bassin.

Ayant traversé sur ce pont le Zenderoud qui sépare le faubourg de Joulfa d'Ispahan, nous suivîmes pendant environ un quart de mille un grand nombre de rues étroites entourées de grands murs, et arrosées au milieu par un courant d'eau, et nous descendîmes enfin devant la principale église arménienne, qui est en même temps la résidence de l'archevêque. Nous passâmes sous une porte couverte en plaques de fer; et, après avoir traversé quelques passages tournant en zigzag, nous nous trouvâmes dans une cour où nous remarquâmes une espèce de petit clocher, soutenu par quatre colonnes de pierre, et placé devant la porte de l'église. Il fut élevé dans cet endroit, et non pas sur l'église, afin que l'édifice ne parût point dominer sur les mosquées.

L'église est petite, et couverte de tableaux, de l'époque où elle fut bâtie, c'est-à-dire il y a environ deux cent quinze ans, sous le règne de Schah-Abbas. Les tableaux sont principalement des images de notre

Sauveur, de la Vierge Marie, des saints et des apôtres. Ils représentent les événemens les plus remarquables de l'histoire sacrée, tels que le portement de la Croix, la résurrection du Christ, etc., etc. Le sujet du plus grand tableau est la résurrection générale au jour du jugement; et là, comme dans la plupart des compositions semblables, qui décorent les églises catholiques romaines, les principaux groupes sont des moines du pays allant en procession directement au ciel. Sur le premier plan, on voit un gouffre profond d'où sort une sombre vapeur, avec des dragons monstrueux, dont les gueules entr'ouvertes engloutissent les pécheurs condamnés aux flammes éternelles. Au-dessus des moines sont peints des anges qui font résonner leurs trompettes d'or. Il est une circonstance qui me frappa singulièrement. J'avais remarqué qu'un grand nombre de tableaux, d'une plus petite dimension, représentaient des saintes, ou d'autres femmes dont il est question dans l'histoire sacrée; cependant pas une seule femme, pas même une jeune fille, n'occupent la plus petite place dans la résurrection le jour du jugement. Cette exclusion peut avoir été prononcée par déférence pour les Persans, qui, croyant que les femmes n'ont point d'âme, ne sauraient par conséquent leur assigner de place dans le ciel. Que cette conduite est peu charitable! lorsque le paradis terrestre de tout Musulman, comme celui de la plupart des Chrétiens, est dans l'amour d'une femme.

Si les Arméniens du siècle où ce tableau fut composé, comme beaucoup d'hommes pieux d'aujourd'hui, eussent dédaigné et regardé comme frivoles les opinions dominantes et les préjugés des Persans, zélés sectateurs de Mahomet; et si leur seule envie eût été de les attirer dans l'Eglise grèque, par une conversion soit hypocrite, soit sincère, suivant la tournure des événemens, ils auraient pu essayer de rendre l'effet de ce tableau plus frappant et plus propre à faire impression sur l'esprit des Persans, en peuplant la région de la félicité d'anges du beau sexe, portant, suivant la description du prêtre, au pied du trône de l'Eternel les prières touchantes d'Eve, implorant le pardon des fragiles mortels, et même ils auraient pu disperser sur la route du Ciel quelques beautés de la Géorgie et de la Circassie, dont les contours gracieux auraient formé un contraste charmant avec les moines à longues barbes. Par ce moyen aussi, la transition de la vue d'un paradis aussi délicieux, à celle de la région de la douleur, où les monstres dévorent les vieux pécheurs de notre sexe, eût été infiniment plus effrayante.

Du temps de Schah-Abbas, il y avait dans Joulfa douze mille maisons d'Arméniens, et vingt-quatre églises: il n'y a plus guère à présent que six cents maisons, et les églises sont réduites à douze. Ils ont un couvent contenant quatorze religieuses, et un monastère où résident l'archevêque et les évêques qui ne se marient point.

D'après cette diminution du nombre des habitans arméniens, on peut juger de la grande dépopulation d'Ispahan, et même de la décadence générale de laPerse. Les Arméniens étaient exclusivement négocians ou marchands, et jamais ils ne servaient en qualité de soldats; on a aussi employé tous les moyens possibles pour les empêcher de quitter le pays; cependant ils ont diminué dans la proportion de dix-neuf sur vingt. Combien la population, forcée de servir dans les armées, et exposée à tous les ravages de la guerre, n'a-t-elle pas dû souffrir davantage! Et qu'on ne suppose pas que les faubourgs d'Ispahan, qui sont habités par les Juifs, aient eu un sort plus heureux; car l'Yahoudia, ou quartier des Juifs, ne contient plus aujourd'hui qu'un très-petit nombre de maisons.

En revenant par une route différente, nous traversâmes la partie de la ville appelée Sadutabad ou Jesabad, où nous ne vîmes que des ruines sans un seul habitant. Ce quartier allait être métamorphosé en pièces de terre, et tous les murs étaient déjà rasés, à l'exception d'un petit nombre laissés pour servir d'enclos. De là, nous nous rendîmes, le long du fleuve, au palais et aux jardins de Huft-Duss, ou les Sept-Habitations. Elles étaient toutes destinées à la résidence des épouses et des parentes du schah, tandis que celui-ci, pour régler les affaires de son royaume, habitait le palais de l'Ayneh-Khonek, ou Salle-des-Glaces, qui est situé dans un jardin adjacent. Le Huft-Duss est construit expressément

pour servir de demeure à des femmes; les fenêtres donnent toutes sur le jardin intérieur, à l'exception d'un petit nombre qui donnent sur le fleuve sur le bord duquel il est bâti. Les appartemens ressemblent à ceux de tous les palais du roi, et leur façade est du côté du jardin. J'y remarquai un *hummaum* ou bain chaud, qui me parut le plus complet de tous ceux que j'avais encore vus. Je ne pus résister à l'envie d'en lever un plan, afin de montrer quels soins on donne, en Perse, à ces objets de luxe, ou plutôt d'utilité (planche 9).

L'Ayneh-Khoneh fut évidemment construit sur le même plan que le Cheyl Sittoun, quoiqu'il ne soit pas aussi grand. Comme lui, il se compose d'une sale ouverte, soutenue par des colonnes, les quatre du milieu reposant sur des lions, et entourant un bassin; d'un petit appartement à la suite, ayant aussi un bassin; et enfin d'un salon dont les murs sont couverts de peintures. On y voit Schah-Abbas et ses amis se livrant aux plaisirs de la table avec leurs esclaves favorites.

Du haut des toits en terrasse de l'Huft-Duss, on découvre sans contredit les plus belles vues d'Ispahan. Celle vers l'est est bornée par une chaîne de montagnes à six milles de distance; au-dessous est la ville, s'étendant jusqu'à la ligne de l'horizon; au milieu est le joli pont touchant au Chaur-Bang, par lequel nous entrâmes dans la cité. Plus près coule le fleuve à la gauche du palais de l'Ayneh-Khoneh, qui est l'objet le plus proche sur la droite.

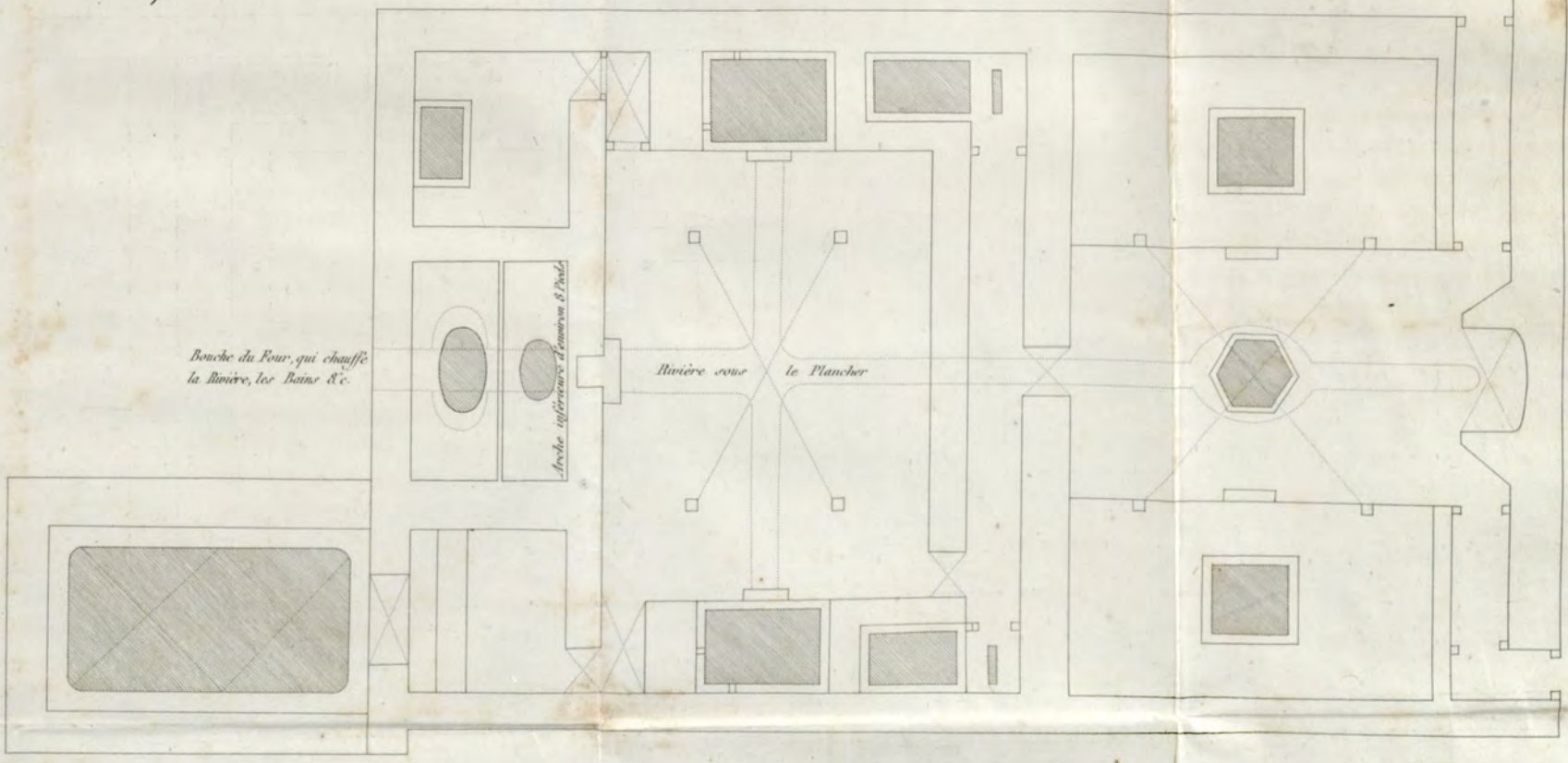
pour servir de demeure à des femmes; les fenêtres donnent toutes sur le jardin intérieur, à l'exception d'un petit nombre qui donnent sur le fleuve sur le bord duquel il est bâti. Les appartemens ressemblent à ceux de tous les palais du roi, et leur façade est du côté du jardin. J'y remarquai un *hummaum* ou bain chaud, qui me parut le plus complet de tous ceux que j'avais encore vus. Je ne pus résister à l'envie d'en lever un plan, afin de montrer quels soins on donne, en Perse, à ces objets de luxe, ou plutôt d'utilité (planche 9).

L'Ayneh-Khoneh fut évidemment construit sur le même plan que le Cheyl Sittoun, quoiqu'il ne soit pas aussi grand. Comme lui, il se compose d'une sale ouverte, soutenue par des colonnes, les quatre du milieu reposant sur des lions, et entourant un bassin; d'un petit appartement à la suite, ayant aussi un bassin; et enfin d'un salon dont les murs sont couverts de peintures. On y voit Schah-Abbas et ses amis se livrant aux plaisirs de la table avec leurs esclaves favorites.

Du haut des toits en terrasse de l'Huft-Duss, on découvre sans contredit les plus belles vues d'Ispahan. Celle vers l'est est bornée par une chaîne de montagnes à six milles de distance; au-dessous est la ville, s'étendant jusqu'à la ligne de l'horizon; au milieu est le joli pont touchant au Chaur-Bang, par lequel nous entrâmes dans la cité. Plus près coule le fleuve à la gauche du palais de l'Ayneh-Khoneh, qui est l'objet le plus proche sur la droite.

Plan X.

PLAN
Des Bains Chauds,
DE
SHAH ABBAS,
dans les Jardins de Buft Duss,
à Ispahan.



Echelle de 50 Pieds Anglais.

10 20 30 40 50

Gravé par G. Lemaître, Rue des Fossés St. Victor, N.° 32.

Le premier plan est occupé par la balustrade et la terrasse de l'Huft-Duss.

Du côté du nord, on découvre la mosquée du Meydaun-Schah, entourée de minarets et de grands arbres : cette vue est terminée par une haute montagne couverte de neige ; mais il manque un premier plan pour que le peintre puisse y trouver le sujet d'un tableau.

La vue, du côté de l'ouest, comprend deux ponts dont le premier est assez petit, et est situé immédiatement au-dessous du palais. L'autre, plus éloigné, est celui de trente-trois arches que j'ai déjà décrit. Par-dessus on distingue les dômes de la mosquée de Madre-Schah, des arbres, des jardins, une partie des maisons d'Ispahan et de Joulfa, avec une autre montagne escarpée dans l'éloignement.

En quittant cet endroit délicieux, je traversai encore une fois le Chaur-Bang, dont l'un des jardins est contigu à ceux de l'Ayneh-Khoneh. Les chemins en étaient embaumés par les roses qui y viennent en si grande quantité, que les mendians les cueillent et les offrent aux étrangers pour attirer leur attention, et en obtenir quelques secours. Quel intérêt plus vif ces belles promenades publiques n'exciteraient-elles pas, si c'étaient les avenues conduisant à la capitale d'un pays chrétien, où la présence de la beauté prêterait un nouveau prix, un nouveau charme à tous leurs attraits! Combien les siéges sous les arcades paraîtraient plus doux, le parfum des roses et des jasmins plus suave, l'air

plus frais et plus pur, l'ombre même des arbres plus délicieuse, si ces jardins étaient embellis par celles auxquelles ils semblent particulièrement faits pour plaire!

Il peut être à propos de placer ici quelques remarques sur le caractère général des édifices publics. On approche des salles d'audience par de longues avenues à droite et à gauche de bassins ornés de fontaines qui sont devant l'édifice, de sorte que la vue en est plus apparente, et a quelque chose de plus majestueux. Les routes à l'entrée du jardin sont, pendant quelques centaines de toises, bordées de murs de douze pieds de hauteur, ayant des arcades où, dans les visites de cérémonie, le cortége se place, et ajoute beaucoup à la beauté du coup d'œil. Dans quelques occasions, ces arcades, qui sont continuées le long de l'enclos des jardins, sont remplies de gardes et de courtisans qui, jusqu'à un certain point, y sont à couvert.

Tous les bâtimens destinés à ne servir que de simples demeures, et non consacrés à la pompe et à la représentation, n'offrent à l'extérieur que des murs de clôture. Les appartemens donnent tous sur le jardin, dans lequel se trouvent toujours des bassins et des fontaines; ils consistent en général en un salon entouré d'un grand nombre de pièces plus petites pour les femmes. Leurs chambres à coucher sont entre le mur extérieur et les appartemens donnant sur le jardin, et sont éclairées par des dômes à jour dont toutes les chambres sont couron-

nées, et qui sont ornées de verres de couleurs épais. Cette méthode de faire venir le jour par en haut, s'emploie également pour les *hummaums*, et pour les appartemens particuliers.

Les *hummaums* et les chambres qui y conduisent sont échauffés par des tuyaux ; la salle de bain est directement au-dessus du feu, et les autres s'en éloignent par gradation, et sont successivement moins exposées à son influence. Les tuyaux sont recouverts de briques, et, au-dessus, les parquets des chambres sont en pierre. Les tuyaux passent autour des bains, et chaque chambre paraît presqu'à l'épreuve de l'air, les portes étant généralement doubles, au moyen d'un détour dans le passage.

La coutume d'enfermer les femmes, qui ne paraissent en société que voilées, répand un air triste et lugubre sur les villes de Perse. Toutes les rues n'offrent que deux rangs de grands murs de clôture; et ce qu'un Européen appellerait une maison, ne serait nulle part. Les grands et les riches ont des jardins dépendant de leur demeure, afin que leurs épouses ou leurs filles ne soient pas dans la nécessité de sortir. Tout paraît sombre et malpropre à un étranger. Le manque de propreté, si frappant dans les hommes de la moyenne classe, provient sans contredit de ce qu'ils ne sont pas aiguillonnés par ce désir de plaire qu'excite la présence des femmes en public. Par suite de ces usages, essentiellement funestes à la société, les cités et les villes

sont nécessairement plus grandes; elles couvrent une étendue immense de terrain, et cependant elles ne contiennent comparativement que peu d'habitans.

Comme le gouvernement emploie les actes d'oppression les plus arbitraires pour extorquer de l'argent, chacun évite de montrer qu'il est riche, et s'efforce de cacher sa fortune plutôt que d'en faire parade; en un mot, un étranger qui arriverait à Ispahan, sans avoir aucun moyen de s'introduire dans l'intérieur des maisons, ne pourrait manquer de déclarer à son retour que ce n'est qu'un espace de terrain couvert de ruines et de sombres murailles, et habité par quelques malheureux au milieu desquels vivent quelques vieilles mendiantes.

Ayant reçu du gouverneur Nizam-Ed-Dowla une invitation pressante de nous rendre chez lui, nous l'acceptâmes. Il nous envoya, le 20 mai, son neveu pour nous conduire, et l'entrevue eut lieu sans aucune cérémonie. Après nous avoir témoigné combien il était notre ami, et nous avoir fait plusieurs questions sur l'Angleterre et sur notre voyage, il finit par nous prier de venir dîner le soir même avec lui. Il nous fit cette invitation en apprenant que nous étions déterminés à partir le lendemain.

Après notre visite du matin, nous allâmes voir ce qu'on me dit être le tombeau d'un Juif nommé Isaïe, fils de Zacharie; au moins ce fut ainsi que me le désigna un rabbin juif, qui ajouta que les Mahométans en avaient pris possession, et qu'ils y

venaient faire leurs dévotions comme si la tombe renfermait un de leurs saints. Nous remarquâmes que la pierre calcaire, dont le tombeau avait été couvert long-temps après, portait une date indiquant qu'elle avait été placée il y avait cent dix-neuf ans. Le vieux prêtre nous apprit qu'en considération de la sainteté du lieu, l'iman Zada-Ismaël avait ordonné qu'après sa mort ses restes fussent déposés dans un appartement adjacent. Je désirai voir aussi le tombeau de l'iman, et il me fallut adoucir les préjugés entretenus par les zélés Musulmans contre ces visites rendues à leurs sépulcres par des étrangers, en employant le prétexte de vouloir déposer une offrande au pied de la châsse. Le tombeau était très-ancien, et admirablement travaillé. Il avait cinq pieds de hauteur, et était recouvert en pierre, avec des inscriptions tirées de l'Alcoran, et gravées en caractères arabes. Il y avait des inscriptions semblables, en relief, sur le tombeau de pierre d'Isaïe. Autour de ce tombeau, il y en a beaucoup d'autres; et telle est la réputation de la sainteté du lieu, que les corps de trois ou quatre surdars, décédés récemment, y étaient déposés, en attendant qu'on pût les transporter dans quelque autre enceinte sacrée: l'odeur qui s'exhalait de ces cadavres était vraiment insupportable.

Le tombeau de l'iman Zada-Ismaël est entouré d'une grille de dix pieds sur six, et de six pieds de hauteur, d'un travail antique, et exécutée dans une perfection bien supérieure à tout ce que j'a-

vais vu jusqu'alors en Perse dans ce genre. Les barreaux de la grille sont d'argent massif; le reste est en bois incrusté en mosaïque, avec des fleurs d'argent semblables à celles qui ornent les plafonds des palais de Schah-Abbas, et qui en sont probablement des imitations, le tombeau étant construit depuis plus de sept cents ans. L'iman Zada-Ismaël était fils de Zeïde, descendant d'Hussein, fils d'Hussein. Sur le tombeau est une *kim-kob*, ou couverture de tissu d'or, avec des coques d'œufs d'autruche au-dessus, et sur la grille sont des milliers de lambeaux de toute espèce qui y ont été placés par des personnes pieuses, jalouses de se rendre le saint propice, et d'obtenir son intercession. Ce tombeau est sous le cintre d'une coupole d'un travail admirable; les portes et l'encadrement des fenêtres sont en bois incrusté d'ivoire et d'argent en mosaïque. Il en est de même de toutes les portes à deux battans qui sont dans les passages conduisant à la grande porte à l'entrée du monument. Cette porte est couverte de plaques de fer et d'acier, incrustées de très-beaux ouvrages en fleurs, en figures rectangulaires, et en compartimens remplis de monogrammes, et de passages arabes tirés de l'Alcoran. Elle remplit l'arcade qui a environ douze pieds de hauteur, et dix à douze de largeur. Elle donne sur une cour d'environ cent pieds de diamètre, qui a des fontaines de pierre, avec deux grands vases dont la partie supérieure est aussi entourée d'inscriptions arabes, tandis que le bas est taillé en forme de fleurs

et de guirlandes. Les vases ont environ quatre pieds de diamètre, et autant de hauteur. Dans cette cour qui est couverte de tombeaux d'une date plus ou moins ancienne, il y a une entrée conduisant à une petite mosquée adjacente. Il faut passer une autre rangée de bâtimens, après avoir quitté la cour qui a une porte intérieure et extérieure; celle-ci est traversée par une chaîne de fer pendant le jour, et se ferme tous les soirs. La coupole du tombeau de l'iman Zada est couverte de tuiles émaillées en bleu, qui ont pu être ajoutées par la suite.

J'appris que le caractère koufique, qui ressemble au caractère d'aujourd'hui, était celui qui était en usage du temps de Mahomet; et que l'on conservait dans la principale mosquée de Schiraz de ces caractères tracés à la main, dans un livre d'Ali, neveu de Mahomet. Si ce caractère était alors employé généralement, son origine peut encore remonter à quelques siècles plus haut.

L'immense longueur des bazars d'Ispahan, bordés de caravanserais à droite et à gauche, sert à attester l'ancienne magnificence de la ville. En passant le long de ces bazars, nous vîmes des boutiques de toute espèce; celles de sorbets et de gâteaux étaient surtout remarquables par leur élégance et leur propreté. Des rues ou des allées différentes étaient assignées aux différens états; les tailleurs, les chapeliers, etc., étaient dans l'une; les cordonniers, les selliers, etc., dans une autre. Ici c'étaient des ran-

gées entières de boutiques pour toute espèce de verres et de porcelaines de la Chine, aujourd'hui en usage; là c'était un endroit distinct destiné à la vente des boîtes, des malles et des autres articles nécessaires en voyage. En dehors de chaque boutique, étaient exposés des échantillons de ce qu'elle contenait. Il n'y avait cependant pas aux bazars une aussi grande affluence de monde que la grandeur de la ville aurait pu nous le faire supposer.

Le soir nous fûmes conduits à la lueur des flambeaux à la maison d'Haji-Mahomet-Hussein-Kan, nizam ed dowla, ou gardien des trésors de sa majesté; et, après les cérémonies ordinaires d'ôter les souliers, etc., nous fûmes introduits dans un appartement donnant sur un beau jardin. On nous conduisit aux places qui nous étaient destinées près du *nummud*, un peu plus élevé, qui devait être le siége du nizam. Une ou deux personnes étaient dans la salle qui était éclairée par quatre quinquets, couverts de globes de verre de fabrique anglaise, et par quatre cierges, semblables à ceux en usage dans les églises catholiques, chacun enfoncé sur la pointe d'un chandelier de cuivre étamé. Ils étaient placés sur le tapis qui couvrait la salle, autour de laquelle étaient rangés des *nummuds*, ou coussins, et en attendant le nizam, nous nous assîmes aux places indiquées, les jambes croisées, à la manière du pays.

J'appris que ce grand personnage était allé en-

tendre les prières. Son frère entra bientôt, et s'assit près de nous. Un quart d'heure après environ, le nizam parut, et nous nous levâmes tous pour le recevoir. Il vint au-devant de nous, nous serra la main, et s'assit, mais très-lentement, comme s'il eût attendu que nous eussions pris nos places avant de le faire. Mais comme l'étiquette est ici de ne s'asseoir qu'après son hôte, et de lui faire alors un *salam*, ou salut, la main droite posée sur la poitrine, nous attendîmes qu'il fût assis, et après avoir exécuté cette cérémonie, nous reprîmes notre position, toujours les jambes croisées.

La conversation roula alors sur différens sujets. Le nizam nous fit plusieurs questions sur le nombre des troupes de sa majesté britannique et de celles de la Compagnie des Indes, sur l'artillerie anglaise, et la manière dont elle était servie, faisant en même temps allusion au nombre immense de fusils que sa majesté persane possédait. Sur ce dernier point, je me contentai de dire que tant que sa majesté aurait une cavalerie aussi nombreuse, troupes auxquelles le pays était particulièrement favorable, ses fusils ne lui seraient jamais nécessaires. Le nizam fit alors l'éloge de la cavalerie persane, qui, disait-il, enfonçait les rangs de l'ennemi, sans redouter les fusils croisés contre elle. Il demanda si nous n'avions pas un grand désir de voir le roi, et, selon la phrase de cour, de toucher ses pieds. Je lui répondis que nous espérions depuis

long-temps avoir cet honneur. Du café et des pipes furent alors apportés, et continuant la conversation, il s'étendit beaucoup sur la grande amitié qui régnait aujourd'hui entre les Anglais et les Persans, ajoutant que dans le fait la Perse était autant notre pays que l'Angleterre. Je lui dis que, si nous n'avions pas été dans les mêmes sentimens, nous ne nous serions pas hasardés à traverser cette contrée presque seuls. Je demandai alors la permission de lui offrir, comme un échantillon de nos progrès dans l'art de la mécanique, l'un des cadenas ingénieux de Bramah, qu'il accepta. Après vingt autres minutes de conversation, il ordonna qu'on servît le dîner.

Il peut n'être pas inutile de décrire en détail la scène qui suivit. Des domestiques entrèrent, portant de l'eau dans des bassins et des aiguières, pour que les convives pussent se laver la main droite. D'autres vinrent ensuite portant étendues sur leurs bras des nappes symétriquement pliées. Elles ne pouvaient pas être appelées précisément *linge de table*, car il ne devait y avoir d'autre table que le plancher. Ils les déplièrent et les étendirent devant les nummuds; chaque nappe, qui était de calicot ou de chint imprimé, était de la longueur du côté de la salle où elle était placée, et avait quatre pieds de largeur. Des sentences de l'alcoran y étaient imprimées à des distances régulières d'environ trois pieds, de manière qu'une sentence se trouvait en

face de chaque convive. Elles font généralement allusion aux devoirs de l'hospitalité. Le fond du chint, dans lequel ces sentences sont ainsi introduites en compartimens, est à grands ramages. Après que les nappes eurent été étendues, on apporta du pain sur des plateaux de cuivre; il avait à peu près la forme de nos gâteaux de pâtisserie légère. On en mit un devant chaque personne, en guise d'assiette. Dix ou douze nouveaux convives étaient alors arrivés, et s'étaient assis, après avoir accompli à l'égard du nizam la cérémonie d'usage, et avoir entendu les paroles de bienveillance que celui-ci leur adressa. Il y a une gradation régulière d'épithètes de compliment, adaptées au rang comparatif de chaque convive; et savoir les employer à propos, fait partie des talens que doit acquérir un homme de distinction.

Après que le pain eut été distribué, on apporta et l'on plaça devant nous des plateaux contenant différentes sortes de sorbets à la glace, c'est-à-dire dans lesquels on voyait réellement flotter des morceaux de glace. Sur chaque bol, il y avait une cuiller légère et flexible, de bois de poirier, d'un travail recherché; et je vis que chaque Persan s'en servait pour goûter le sorbet qui était devant lui, comme pour voir s'il était à son goût. Ces plateaux restèrent sur la table, je veux dire sur le plancher, et l'on en mit d'autres remplis de volailles au riz, de friandises, et de légumes arrangés avec des

œufs comme une omelette, si ce n'est que les légumes dominaient. En qualité d'étrangers, on nous donna des assiettes, et nous eûmes aussi nos fourchettes et nos couteaux séparés. Alors le dîner commença. Les hôtes mirent près d'eux le gâteau de pain, la main gauche sur le genou, ils se servaient de la droite. Tout ce qu'ils prenaient, soit riz, viande ou légume, ils le plaçaient sur le gâteau, dont ils rompaient de temps en temps un morceau, et ils mangeaient avec le secours de la main droite seulement. Il y avait sur les plateaux des saucières remplies de beurre fondu, dans lesquelles les convives trempaient leurs doigts, qu'ils passaient ensuite sur leur viande ou sur leur riz, et ils buvaient de temps en temps de celui des sorbets qu'ils aimaient le mieux.

A mesure que chaque personne eut fini, elle appuya son coude sur son genou, tenant sa main droite élevée, comme pour montrer la graisse qui la couvrait; et les domestiques commencèrent à desservir, n'emportant qu'en dernier lieu les mets qui étaient devant le nizam. Pendant le dîner, celui-ci mit de sa propre main du riz sur nos assiettes, et nous donna une portion de son pain, marques de distinction dont nous nous serions fort bien passés, mais auxquelles il ne nous était pas possible de nous soustraire. Toutes les viandes étaient très-assaisonnées, et nageaient généralement dans des flots de beurre. Le repas étant terminé, on ap-

porta de l'eau chaude et des bassins pour que chacun pût se laver la main droite, et se rincer la bouche. On ne donna ni essuie-mains ni serviettes, et chaque personne se servait de son mouchoir. Lorsque les domestiques eurent fini de desservir, la conversation fut reprise, et les pipes rapportées, et quelque temps après, on nous offrit du thé sucré, sans lait. Vers neuf heures et demie, nous nous retirâmes, chacun paraissant très-endormi, et fermant même de temps en temps les yeux. Je souffrais tellement des genoux, pour être resté si long-temps accroupi dans une position à laquelle je n'étais pas accoutumé, que j'eus de la peine à me lever et à marcher. Lorsqu'il fallut me baisser pour ramasser mon chapeau, si mon compagnon de voyage ne m'eût soutenu, je serais infailliblement tombé. Nous fûmes reconduits à notre logis à la clarté d'une lanterne de papier, charmés l'un et l'autre que la cérémonie fût terminée.

En prenant congé du nizam, je lui avais demandé s'il était quelque chose que je pusse faire pour lui en Angleterre. Il me répondit alors que je devais savoir qu'on faisait en Perse des bouteilles de verre et de porcelaine, mais qu'elles étaient d'une qualité inférieure; et qu'il me serait fort obligé si je pouvais engager un fabricant de verres, et un fabricant de porcelaine, à venir s'établir à Ispahan, ajoutant qu'il les traiterait aussi bien qu'ils pourraient le désirer. Je lui promis qu'aussitôt après mon arrivée à

Londres, je ferais mon possible pour lui envoyer les deux personnes qu'il souhaitait.

Il n'est pas nécessaire de faire la description de tous les convives qui étaient réunis chez le nizam. Auprès de lui était son plus jeune fils, Ebrahim-Kan, enfant d'environ onze à douze ans, qui est déjà fiancé à l'une des filles du roi. Son frère aîné, Ramazoun-Kan, était assis à côté de son oncle, le frère du nizam. Ramazoun est un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, qui n'a pas l'air fort spirituel. En général, les enfans des Asiatiques, à l'âge de huit ou neuf ans, ont, en proportion, beaucoup plus d'esprit et d'intelligence, que les hommes et les femmes d'un âge mûr. Lorsque les Persanes ont passé leur vingtième année, leurs traits sont lourds, durs et grossiers. Les jeunes gens sont, pour la plupart, bien faits, et leurs traits ne sont pas sans agrément; les vieillards ont, en général, l'air robuste et bien portant, peut-être en sont-ils redevables en partie à leur coutume de teindre en noir leur barbe et leurs cheveux. La peau de leur main paraît être plus foncée que celle de leur figure, ce qui provient sans doute de l'habitude où ils sont de les teindre avec de l'henna, lorsqu'ils sont jeunes.

Voici les prix de différens articles à Ispahan. Le maund, qui équivaut à sept livres et demie d'Angleterre, étant la mesure en usage, pour la plupart des marchandises, même pour de la paille hachée.

Le riz coûte trois roupies et demie le maund; le

sucre une roupie ; le mouton deux et un huitième ; le lait une roupie les sept pintes, les œufs quarante pour une roupie ; la paille hachée, un quart de roupie le maund ; du bois à brûler, pour un jour, une demi-roupie ; du fourrage pour deux chevaux, une roupie trois quarts par jour ; l'orge, une roupie le maund. Les gages d'un palefrenier en voyage sont de vingt roupies par jour ; ceux d'un cuisinier et d'un domestique sont les mêmes ; le louage d'une mule est, d'ici à Tauris, de soixante roupies ; à Schiraz, de trente seulement ; à Téhéran, de trente-deux. L'entretien d'une mule peut se calculer à raison d'une roupie et demie par jour. Le prix d'une mule de bagage ordinaire, avec tous ses harnois, est de deux cent quarante roupies ; celui d'un cheval de selle ou de trait, de cent roupies. Une bonne mule de monture, avec tous les accessoires, coûte de trois cent vingt à huit cents roupies.

Il faut remarquer que c'est à Kazroun et dans les environs que les mules et les chevaux sont à meilleur marché. Il est encore bon d'apprendre au voyageur que les Arméniens n'étant pas aussi respectés que les Musulmans, il vaut mieux, quoique les premiers doivent naturellement prendre plus à cœur les intérêts d'un Chrétien, retenir un Musulman pour premier domestique, et choisir alors le cuisinier, et tous les autres valets, parmi les Arméniens. C'est à Ispahan qu'il faut acheter de préférence toutes les productions de l'Irak ou de la

Perse, les bazars y ayant plusieurs milles d'étendue, et présentant la plus grande variété possible de marchandises, telles que tapis, livres, gravures, pipes, costumes du pays, harnois, ustensiles de cuivre, ouvrages de coutellerie, etc., etc.

Tous les domestiques qui apportent des provisions, des pâtisseries ou d'autres présens, s'attendent à recevoir une gratification. Il en est de même de tous les concierges, jardiniers, etc., du palais dans lequel loge un étranger. Nous donnâmes deux roupies à chacun des conducteurs qui nous montrèrent les palais et les jardins; et, pendant notre séjour à Ispahan, nous payâmes chacun une roupie par jour au gardien du palais qui nous avait été assigné pour résidence.

Quoique nous eussions fait un arrangement par écrit avec notre muletier pour avoir sept mules, à raison de sept roupies par jour, pendant deux mois, il saisit, à Ispahan, l'occasion de nous assurer qu'il lui était impossible de remplir son engagement à ces conditions, sous prétexte de la grande disette de grain et de fourrage qui y régnait, ainsi que dans tout le pays. Telle était en effet la détresse générale, que nous apprîmes que le nizam avait fait renfermer plus de deux mille pauvres, afin de les empêcher de quitter, en masse, le pays; et qu'il accordait à chaque individu une petite somme d'argent à peine suffisante pour l'aider à traîner une misérable existence. Un grand nombre

de pauvres, ayant des femmes et des enfans qui ne subsistaient que du produit de leur travail, ne pouvaient être ainsi renfermés, et qui, par cette raison même, étaient moins sujets à émigrer, allaient tous les matins dans les champs, et arrachaient des racines de chardon et d'herbes sauvages qu'ils faisaient cuire pour les manger. En conséquence des représentations de notre muletier, nous consentîmes à lui donner une demi-roupie de plus par jour pour chaque mule, à commencer de celui où nous étions entrés à Ispahan, et à continuer de lui payer cette augmentation jusqu'à ce que le grain fût revenu au prix où il était lors de notre départ de Schiraz, ville où il avait fait cette convention, sachant fort bien la disette qui régnait à Ispahan. Nos dépenses se trouvèrent donc ainsi portées à vingt-deux roupies par jour pour mon compagnon et moi.

Il semblait assez dur de devoir augmenter ainsi le prix convenu primitivement; mais nous préférâmes y consentir plutôt que d'annuler l'engagement; car il nous eût été impossible de nous procurer des mules à Ispahan, toutes ayant été envoyées dans d'autres districts, à cause du manque de fourrages. Quoique ce fût la saison du printemps, on ne pouvait se procurer aucune espèce d'herbe, et l'on donnait aux chevaux et aux bestiaux de la paille hachée ou de l'orge, du froment ou de la luzerne en vert. En un mot, le pays envi-

ronnant était absolument dépourvu d'herbage ; et tout ce qui était nécessaire pour les bestiaux devait être semé et arrosé de la même manière que les légumes pour la nourriture des habitans.

Avant notre départ, nous déduisîmes nos dépenses du montant de la lettre de change que nous avions apportée de Schiraz sur Coja-Gulistan, négociant arménien, et nous prîmes de lui des billets sur Téhéran pour une petite somme, et sur Tauris pour le reste de ce qui nous était dû. Comme nous ne pouvions, d'après les raisons que je viens d'indiquer, changer nos mules à Ispahan, nous nous décidâmes à les garder jusqu'à Téhéran.

CHAPITRE IX.

Départ d'Ispahan. Aquéducs. — Montchacour. — Village de So. — Grande disette. — Prix excessif des grains. — Les habitans réduits à se nourrir d'herbes sauvages. — Kohroud. — Vallée romantique. — Variété particulière des sites de la Perse. — Guèbre-Abad. — Première vue du Pic de Demawund. — Bang-Fin, résidence royale. — Kashan. — Son Chaur-Bang. — Déjeuner envoyé par Mirza-Hussein. — Semsin. — Passangoun. — Origine des caravanserais. — Leur utilité. — Vie des Persans en voyage. — Description de leurs repas. — Habillement d'été et d'hiver. — Costumes des femmes. — Kom et ses ruines sépulcrales. — Nids de cigognes. — Tombeau de Fatime. — Poulleh-Dullauh. — Chasse du gourkhur, ou âne sauvage. — Anecdote sur le roi. — Kenara Gherd. — Zioun. — Pays désert près de Téhéran.

Le 21 mai, nous quittâmes le palais où nous logions à trois heures de l'après-midi, et nous passâmes à couvert sous des bazars, pendant plus de deux milles, avant d'arriver à la première porte d'Ispahan. Les habitans de la ville y sont détenus, et ne peuvent en sortir sans avoir une permission

du kan, à moins qu'ils ne soient avec des Européens qui, ayant le droit d'emmener avec eux leurs domestiques, peuvent, de cette manière, faciliter leur sortie. Cette défense est surtout nécessaire aujourd'hui qu'une grande partie de la classe indigente serait disposée à quitter la ville, attendu la disette.

Depuis cette porte jusqu'à une autre, qui est à environ trois quarts de mille de distance, la route est bordée de jardins. Elle conduit ensuite dans des plaines ouvertes, et devient très-étroite et fort incommode, traversant à chaque instant des ponts de brique qui sont tous presque en ruines. La surface de la terre est, en beaucoup d'endroits, couverte d'une couche de sel qui fait paraître le sol encore plus sec et plus aride, sans qu'on voie la moindre verdure, pas même celle d'un arbre ou d'un arbuste. Quelques petites portions de terrain sont cultivées; et sur la plaine, pendant une étendue de plus d'un mille et demi, depuis la ville, on voit les ruines d'une grande quantité de maisons, qui sans doute en formaient autrefois un faubourg. Un peu d'herbe est disséminé sur le bord des canaux; mais il est impossible d'en apercevoir la moindre trace dans aucun autre endroit. A cette époque, le froment et l'orge étaient en épis, et commençaient à mûrir; les cotonniers avaient quelques pouces de hauteur, et les melons venaient d'être semés sur des couches longues et profondes. Le ciel

était couvert, et il tombait de temps en temps des ondées accompagnées d'éclairs.

Ce fut près d'un marais que nous traversâmes près d'Isfurnuck, que nous commençâmes à remarquer que la terre était imprégnée de sel. Dans le petit village fortifié de Guez, où nous arrivâmes alors, l'eau est saumâtre. A environ un demi-mille plus loin, il y a un excellent caravanserai. Nous y trouvâmes du blé et d'autres articles de nourriture; mais nous ne pûmes nous y procurer d'autre fourrage pour nos mules, que de la paille hachée. Près de cet endroit, et sur la route, sont des ruines de maisons et des canaux dont l'eau est une grande ressource pour les voyageurs.

Ces canaux sont des aquéducs pour conduire l'eau des sources au haut des collines, pour servir à les arroser, et pour fournir aux besoins des villes et villages. La manière de construire ces aquéducs est singulière, et n'est, je crois, en usage que dans la Perse. L'eau, de la base de la colline où elle prend sa source, passe d'abord dans des canaux ouverts autour des terrains élevés, et ensuite dans des canaux souterrains, formés de la manière suivante. La ligne de direction ayant d'abord été tracée, on creuse, à des distances de dix à quinze toises, des puits de trois à quatre pieds de diamètre, et dont la profondeur varie en raison de la hauteur du sol au dessus du niveau de l'eau; et, du fond de ces trous cylindriques, on pratique un passage, ou canal étroit,

en forme de voûte, qui réunit les puits l'un à l'autre dans toute la longueur de la ligne. Lorsque la terre est imprégnée de sel, où qu'elle n'est pas assez ferme, l'eau passe par de petits tuyaux de terre, ronds et fort courts, qui sont joints ensemble par du ciment. Les puits sont creusés l'un plus bas que l'autre, de manière que l'eau puisse descendre par une pente douce jusqu'au lieu de sa destination. On retire de ce procédé l'avantage, qu'il est facile de se procurer de l'eau sur toute la ligne ; que pendant les temps les plus chauds elle est toujours couverte, et reste par conséquent fraîche ; et que son évaporation qui, sur un terrain aussi sec, serait très-considérable près de la surface, est empêchée en grande partie. Il est facile de reconnaître les endroits par où passent les canaux, aux petits tas de pierres et de terre de la forme d'une soucoupe renversée, qu'on voit autour de l'ouverture des puits.

Lorsque ces aquéducs passent près d'une grande route, ils offrent un réservoir d'eau, dont les voyageurs peuvent aisément profiter par le moyen d'une corde et d'un seau, qui par cette raison, dans ce pays, font partie des bagages qu'on porte en voyageant. Tous les voyageurs persans, soit à cheval ou autrement, portent avec eux de l'eau de source dans des bouteilles de cuir, ou dans des peaux de chèvres, etc. Quelques-uns ont une bouteille et un verre attachés à leur telle ou à celle de

leurs domestiques, et qui sont faits d'un métal appelé *bidder*, probablement le zinc, qui n'est pas sujet à se briser, et qui a, dit-on, une vertu particulière pour conserver l'eau fraîche.

Nous partîmes le lendemain à deux heures du matin pour Montchacour. A neuf heures, nous arrivâmes au village qui occupe les deux côtés de la route. Un peu plus loin, est un caravanserai en fort bon état, près duquel on trouve de l'eau en abondance, d'une qualité supérieure à celle que nous avions bue la veille. Les rochers qui bornent la plaine, n'offrent pas, à proprement parler, une chaîne continue, comme ceux que nous avions vus auparavant, et leurs bases seules semblaient se toucher. Si nous pouvions adopter la distinction espagnole, nous les appellerions *sierra*, et non *cordillera*. Derrière ces rochers, à la distance apparente d'environ vingt milles, sont des montagnes couvertes de neige.

Nous vîmes ce jour-là un peu plus de bestiaux et de voyageurs, la plupart sans armes, qui ne craignaient pas les voleurs. Il est juste de dire que, dans le district d'Irak, gouverné par Haji-Mahomet-Hussein-Kan, nous remarquâmes que les champs étaient mieux cultivés, et les villages un peu plus peuplés qu'auparavant. Les routes étaient aussi en meilleur état, ayant

éprouvé des réparations considérables sous son administration. Du haut du caravanserai, je vis de grandes pièces de terre en état de culture, près du village, qui cependant est lui-même presque en ruines, et à peine habité. Il nous fut impossible de nous procurer du fourrage; la paille hachée coûtait deux sous la livre, et le froment une roupie un quart le maund.

Les nuits étaient alors délicieuses, fraîches, sans jamais être humides. Pendant le jour, la chaleur était tempérée par les nuages qui couvraient l'atmosphère, et par les vents sortant des montagnes couvertes de neige, qui à droite et à gauche bornaient l'horizon.

Le 23 mai, nous continuâmes notre route en nous dirigeant vers le village de So, à vingt-cinq milles et demi de distance. Nous ne vîmes pas un seul brin d'herbe; on apercevait seulement quelques arbrisseaux à suc laiteux, de dix à seize pouces de hauteur, disséminés en petit nombre sur la surface du sol. Aucun arbre ne couvrait le sommet des rochers ni des montagnes, et il n'y avait dans toute la vallée aucun village, soit habité, soit désert. A neuf milles plus loin, nous trouvâmes un caravanserai peu fréquenté, et à vingt-un milles un village en ruines, situé sur le bord d'un ravin profond, arrosé par une petite rivière qui, un mille plus loin, est arrêtée par

une écluse. La route traverse alors des collines rocailleuses, et est en beaucoup d'endroits étroite et fort mauvaise. Nous vîmes ensuite quelques pièces de terre cultivées, et passâmes devant des jardins enclos de murs, ayant une chaîne de montagnes à moins d'un mille à notre droite.

Enfin, nous arrivâmes au nouveau caravanserai de So, situé à environ cent cinquante toises sur la droite, et devant lequel sont des fortifications entourant des maisons de deux étages qui, avec leurs jardins adjacens, sont situées dans une vallée étroite, protégée contre les vents du nord, par deux collines assez élevées. C'est sur le penchant de ces collines qu'est bâti le caravanserai. Les jardins paraissent être négligés à présent; mais ils sont bien abrités et bien arrosés, et contiennent un grand nombre d'arbres à fruit, dont plusieurs étaient alors en fleur, tandis que d'autres portaient déjà de jeunes fruits; tels que des abricots, des brugnons, des pêches, des amandes, des pommes, des cerises et des noix. C'étaient des signes remarquables d'abondance; cependant nous vîmes deux femmes creuser dans la terre avec un couteau dans un champ voisin, et manger les racines d'herbes sauvages qu'elles y trouvaient. Elles détournèrent la tête, lorsque nous passâmes, comme si elles eussent rougi d'être vues dans cet état de misère. Nous vîmes

plus loin beaucoup d'autres misérables, cherchant de même leur nourriture dans les champs. Ici, comme à Yezdekast, je remarquai des excavations dans le flanc d'une colline élevée, mais elles étaient d'une dimension plus petite, et servaient seulement d'abri pendant la nuit aux brebis et aux chèvres, qu'on n'en fait sortir que lorsque le soleil est élevé sur l'horizon. Les agneaux et les chevreaux sont généralement réunis en un seul troupeau, et les chèvres et les brebis en un autre, arrangement qui paraît fort sage, les agneaux étant ainsi sous la main, et broutant les meilleures herbes, tandis que l'on conserve le lait des mères, qui est ici d'un grand usage, et d'autant plus précieux qu'il n'y a pas de bons pâturages pour les vaches.

De toute la journée, nous ne rencontrâmes certainement pas plus de cinq ou six personnes sur la route; et tout le pays peut être appelé, sans exagération, un désert. Le caravanserai de So est fort bon, et il était assez bien fourni de provisions de différentes espèces, mais sans aucun fourrage. Cependant, pour la première fois depuis long-temps, les mules furent conduites au pâturage dans un champ voisin, couvert de mauvaises herbes. Nous eûmes du moins ici l'avantage d'avoir de bonne eau. Le temps était froid, par suite des vents du nord, et le thermo-

mètre n'excédait jamais 58°. Nous étions tous les jours accostés par des mendians, mais pas en aussi grand nombre que dans la province de Fars. Dans la soirée, nous regardâmes dans les champs avec une lorgnette, et nous vîmes au moins vingt individus, hommes, femmes et enfans, dont plusieurs étaient certainement trop jeunes, pour distinguer quelles herbes ils pouvaient manger sans crainte, qui étaient occupés à déterrer des racines et à les manger. Quelques-uns en rassemblaient un grand nombre qu'ils mettaient dans un morceau de linge pour les emporter chez eux. Il est presque impossible de concevoir un état de société où la misère soit à un plus haut degré.

J'appris que le grain coûtait, cette année, quatre fois le prix des années ordinaires, et que la moisson ne serait terminée, et les blés rentrés que dans deux mois, époque assurément fort éloignée ; mais comme le pays est élevé, et est fort exposé aux vents froids du nord ouest, qui règnent sur les montagnes encore couvertes de neige, n'est pas étonnant que la saison soit aussi tardive. On nous dit qu'à Kashan, qui n'est qu'à quarante milles plus loin dans la direction du nord, les fruits et les grains étaient déjà mûrs et récoltés.

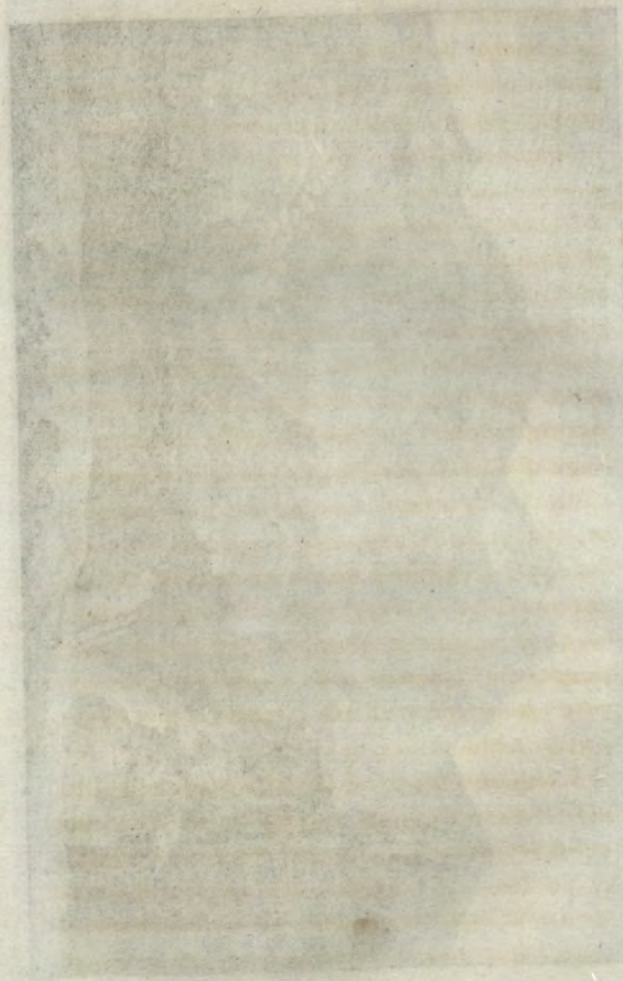
Le village de So n'est pas sur la grande route, il en est éloigné de cinq milles au moins sur la

droite, et est situé sur un chemin qui est beaucoup moins bon. J'appris que la grande route passait par Aga-Kémal-Bala, qu'il s'y trouvait de bons caravanserais, mais point d'habitans.

Nous achetâmes ici des fruits secs, et préparés à la manière du pays. C'étaient des prunes et des abricots dont les noyaux avaient été retirés, et remplacés par des amandes, et qui, après cette opération, avaient été séchés au soleil. Ils étaient d'un goût assez agréable.

Nous partîmes le lendemain matin pour Kohroud, qui est à quinze milles. A environ dix milles, est un défilé situé entre les sommets de deux chaînes de montagnes. Les vallées entre les collines sont toutes arrosées par des ruisseaux, et sont en partie couvertes de verdure. Je commençai à remarquer un changement dans l'apparence des rochers, et, pour la première fois, je vis des masses de granit gris qui en sortaient; ceux devant lesquels nous avions passé auparavant, paraissaient tous de pierres à chaux, ou de pierres sablonneuses.

La descente du défilé, pendant un demi-mille, était très-rapide, et nous conduisit dans une vallée entourée de montagnes couvertes de neige, et au bout de laquelle est situé le village de Kohroud, ou littéralement, la rivière de la montagne. Des masses énormes de granit sortaient



Vue de Kohroud.

du flanc des rochers; et, en approchant de la chaîne des montagnes, il était aisé de distinguer les différentes substances qui les composaient. Les plus élevées étaient de granit, et s'élevaient en masses sombres et irrégulières; au-dessous s'étendait une chaîne escarpée de rochers de pierres à chaux, d'une couleur moins foncée; et plus bas encore étaient des collines, dont la surface plus unie était en beaucoup d'endroits couverte d'herbes sauvages.

Les montagnes qui se touchent presque à leurs bases donnent à la vallée un air extrêmement romantique, et ce qui ajoute encore à l'effet, c'est le spectacle assez rare de grandes plantations de beaux arbres à fruits, et de peupliers, qui remplissent le fond du vallon, et qu'on aperçoit jusqu'à près d'un mille de distance. Ces plantations variées par des champs de blé magnifiques, et animées par un grand village sur le penchant d'une colline protégée par un fort, forment un paysage d'un grand intérêt. Les vergers étaient dans l'état le plus florissant, et étaient tous arrosés par de petites rivières. Les maisons du village paraissaient être mieux bâties et moins entremêlées de ruines que celles de la plupart des villes. Mais le fort était entièrement négligé, et avait grand besoin de réparations (Planche 10).

Dans cet endroit écarté, ainsi que dans d'au-

tres parties de la Perse, l'artiste pourrait choisir des paysages qui, peints fidèlement, représenteraient à la fois les traits caractéristiques des quatre saisons de l'année. Ainsi la plus haute montagne, couverte de neige, indiquerait l'hiver. Au-dessous, les montagnes un peu moins élevées, et couvertes de légers arbustes toujours verts, exprimeraient la verdure naissante du printemps. Plus bas la chaîne de rochers calcaires et sablonneux, dont la surface nue et aride est couverte d'une nuance jaune et rougeâtre, semblerait desséchée par le soleil brûlant de l'été, tandis que, sur le premier plan, des collines couvertes de superbes vergers, dont les fruits déjà mûrs n'attendent plus que la main qui doit les cueillir, annonceraient la présence de l'automne. Les montagnes de Perse offrent au mois de mai cette variété admirable.

Nous nous procurâmes ici un plus grand nombre de fruits secs, renfermant des amandes au lieu de noyaux. Le même procédé s'employe à l'égard des prunes acides, principalement de celles qui sont d'une forme ovale. Les melons, les poires et les pommes, ainsi que les prunes et les abricots, sont de même séchés au soleil, et se conservent d'une année à l'autre.

Notre mehmandar nous avait conduits dans un caravanserai en ruines où tout était sale et en

mauvais état. Nous apprîmes que l'endroit où les voyageurs descendaient ordinairement était à un demi-mille plus loin, et nous en prîmes le chemin. C'était une maison fort agréable, avec un joli jardin, située sur la droite de la route, à l'extrémité du village.

Nous partîmes le 25 mai, à deux heures du matin, pour Kashan qui est à vingt-cinq milles de distance. La route, après avoir serpenté pendant quatre milles parmi les rochers qui sont sur la gauche, passe sur une vieille écluse en maçonnerie qui s'étend entre deux montagnes, et qui retient une grande quantité d'eau. Ce passage est surtout dangereux le soir, car les rochers sont glissans, les terres sont éboulées en plusieurs endroits, et dans d'autres la route n'est formée que par des planches couvertes de branchages et de terre. L'écluse a environ trente pieds de hauteur, et a, au fond, une issue pour l'eau qui, en en sortant, coule le long de la route pendant près de sept milles, et va se perdre ensuite dans une vaste plaine.

Plus loin sur la droite de la route, on voit les ruines de Guebre-Abad, ville des Guèbres, ou adorateurs du feu, de même date que le caravanserai, construite il y a environ deux cent trente ans.

Ici se termine la chaîne de montagnes que nous avions sur notre droite. Celle à gauche

s'étend encore un peu vers le nord-ouest; et notre route se dirigeant vers le sommet de cette dernière, lorsque nous y fûmes parvenus, je découvris pour la première fois le pic de Demawund, au-delà de Téhéran, qui est au moins à cent quatre-vingts milles de distance. Que des montagnes aussi éloignées soient distinctement visibles, est une circonstance qui prouve la clarté, ou plutôt la sécheresse de l'atmosphère de la Perse. Cette espèce de vertu particulière à son climat a été remarquée par la plupart des voyageurs qui ont écrit sur cette contrée. En sortant de cette chaîne de montagnes, la route traverse une plaine arrosée d'un grand nombre de ruisseaux qui se dirigent tous vers la ville de Kashan.

On voit sur la gauche, à environ trois milles et demi de distance, une maison de plaisance de sa majesté actuelle. Cette habitation, appelée Baug-Fin, est située au pied des rochers, près d'une belle source d'eau, et est entourée de vergers et de jardins. Le roi, dans ses excursions annuelles de Téhéran à Ispahan, passe ordinairement quelques jours dans ce château qui offre, dit-on, une retraite fraîche et agréable au milieu de ces plaines arides. En approchant de la ville, nous remarquâmes que toutes les orges étaient coupées, et les blés déjà mûrs, circonstance bien favorable

pour les pauvres habitans qui, un mois auparavant, étaient obligés de se nourrir de racines d'herbes sauvages, et de manger même les chevaux. On assure que dix mille personnes ont péri par manque absolu de nourriture.

En arrivant sous les murs de Kashan, la route côtoie le bord extérieur du fossé de la ville qui est sec. Au bout de deux milles, nous entrâmes dans le Baugeh-Schah, jardin de Shah-Abbas. Pendant les sept heures que nous avions été sur la route, la réverbération des rayons du soleil sur le sable nous avait brûlé le teint à un point extraordinaire, et jamais je n'avais éprouvé autant cette influence du climat, même dans les Indes. A neuf heures du matin, le thermomètre était à 98° (Réaumur).

Le jardin de Baugeh-Schah fait partie des quatre jardins qui forment un *Chaur-Baug* sur le bord extérieur du fossé, au nord de la ville, près de la principale porte. Dans cette vallée chaude et abritée, les grains et les fruits mûrissent près d'un mois plutôt que dans les districts méridionaux, et plus élevés, que nous venions de traverser; même à So et à Kohroud, il fallait encore deux mois avant que l'orge et le blé pussent parvenir à leur maturité, et les arbres fruitiers, ou étaient seulement en fleurs, ou ne portaient que quelques fruits verts. Ici, au contraire,

nous achetâmes une quantité de bonnes cerises et de petits abricots, de prunes, de melons, et même de pommes presque mûres. Au sud-ouest de la ville sont plusieurs chaînes de montagnes dont la plus proche est à huit milles de distance, et la plus haute et la plus éloignée à environ vingt milles. La partie qui borde la plaine se compose de couches d'amygdaloïdes mêlées de pierres à chaux; ensuite s'avancent des masses angulaires de pierres à chaux jaune et rouge, et au-dessus s'élèvent des pics de granit conservant encore de la neige dans leurs cavités.

La ville de Kashan est entourée d'un mur et de tours de briques et de torchis, ayant, dans quelques endroits, un double mur et une fausse-braie. Elle occupe un espace de deux milles de l'est à l'ouest, et d'un mille et demi du nord au sud. Elle a plusieurs portes, et contient plusieurs mosquées dont les coupoles sont remarquables par leurs tuiles de couleur. Un long bazar couvert règne depuis la porte du nord jusqu'au centre de la ville. Les bâtimens, réparés avec soin, y sont dans une proportion plus considérable, et les ruines y sont beaucoup moins nombreuses que dans les autres villes que je vis sur la route.

Il y a dans le *Chaur-Baug* beaucoup de vieux cyprès et de sapins qui ont, les premiers, au moins quinze pouces, et les seconds environ

vingt à vingt-quatre pouces de diamètre. Les sapins sont couronnés, et n'ont pas de branches à cinquante ou soixante pieds de terre. Ces arbres furent plantés sous le règne de Schah-Abbas, et ont par conséquent plus de deux cent trente ans. Lorsque nous considérons la hauteur des cyprès, nous devons conclure que le sol leur convient parfaitement, et que, s'ils étaient plantés en plus grand nombre, ils pourraient au moins diminuer la disette générale de bois en Perse. C'est moins par aucun désavantage physique, que par l'influence mortelle du despotisme, que la propagation du bois a été empêchée; et l'on ne doit pas s'attendre qu'un peuple dont les intérêts immédiats sont traversés par l'oppression, aura pour sa postérité cette sage prévoyance qui seule est un des plus puissans motifs qui peuvent engager à faire des plantations.

La chaleur, qui mûrissait les fruits, produisait une multitude de mouches et des moustiques qui troublaient beaucoup notre repos pendant la nuit. Ces inconvéniens, et d'autres semblables résultant de la grande chaleur, nous déterminèrent à voyager la nuit aussi long-temps qu'ils existeraient, afin de prévenir autant que possible les nombreux désagrémens dont ils étaient accompagnés.

Mirza-Hussein, collecteur subordonné au Ni-

zam, conformément aux ordres que lui avait transmis son maître, nous envoya pour notre déjeuner des sorbets, des pâtisseries et des fruits conservés frais dans de la glace ; et le soir, à notre dîner, du pilau, avec des sorbets préparés comme ceux du matin. Renvoyer ces présens, eût été offenser la personne qui nous les offrait, et cette nécessité de recevoir des choses qui souvent ne sont utiles qu'à nos domestiques, jointe à l'obligation de faire des visites de cérémonie pour prendre congé des personnes de distinction, et de faire des présens à tous les domestiques envoyés avec des vivres, des provisions, etc., présens qui égalent rarement l'idée qu'ils se forment de la munificence d'un étranger ; ces soumissions, dis-je, à l'usage, sont non-seulement dispendieuses, mais particulièrement incommodes pour des personnes obligées de voyager de nuit ; et, pour son agrément personnel, il faut les éviter autant que possible. Cependant d'un autre côté, il serait malheureux qu'un étranger, pour se soustraire à ces attaques indirectes sur son temps et sur sa bourse, perdît l'occasion d'obtenir chez un peuple ces connaissances locales qui peuvent le mettre en état de décrire ses mœurs et ses usages.

Le 26 mai, à une heure du matin, nous prîmes la route de Semsin, qui est à vingt-deux

milles de distance, et nous traversâmes une plaine sablonneuse par une route agréable. Au bout de quelques milles, nous passâmes devant un beau caravanserai du temps de Schah-Abbas, et devant une assez belle ville appelée Nusséra-bad. Les rochers et les montagnes étaient, comme la veille, à environ six milles de distance, et près d'eux, dans la vallée, à quatre milles de la route, étaient plusieurs petits villages. Le sol était en général sablonneux et mélangé d'un grand nombre de particules salines; mais il n'était que faiblement arrosé. Quelques herbes sauvages en couvraient seulement la surface. Le village de Semsin est en ruines, et n'a qu'un petit nombre d'habitans qui demeurent dans des enclos fortifiés, à environ un mille de distance. Le caravanserai paraît avoir été rebâti récemment, et il est vaste et commode. La chaleur commençait dès sept heures du matin, et durait toute la journée: pas un seul nuage ne diminuait la force des rayons du soleil qui étaient brûlans.

Le 27 mai, nous nous dirigeâmes sur Passangour, à vingt-quatre milles et demi de distance. En quittant le caravenserai, nous entrâmes dans une route raboteuse qui nous conduisit au village désert de Deyna, situé sur une hauteur, et plus loin à celui d'Aubchour, ou eau salée, qui consiste en quelques chaumières, près desquelles,

sur la gauche de la route, est un caravanserai. La route continue à traverser un terrain aride et sablonneux, le long de la base de la chaîne de montagnes qui, du côté du midi, borne l'horizon à trois ou quatre milles de distance. Quelques herbes sauvages sont toujours la seule apparence de fertilité que donne le pays. Nous nous arrêtâmes au caravanserai de Passangoun, qui est petit, mais assez commode. Près de là les pâturages sont plus abondans, et les mules et les ânes trouvent du moins quelque chose à brouter. Avant et après les hauteurs qui réunissent les collines entre lesquelles nous passâmes, une plaine immense se déployait sur la droite, à perte de vue, et avait un aspect nu et désert.

Le Demawund s'élevant majestueusement au-dessus de toutes les autres montagnes, paraissait, au lever du soleil, aussi près de nous, que des rochers l'auraient paru dans l'Inde, à seulement quarante milles de distance. Il n'était pas possible de distinguer la couleur blanchâtre de sa surface couverte de neige, sans doute à cause de la vapeur qui couvrait alors la plaine.

De ce caravanserai, nous vîmes plusieurs villages déserts, et un, entre autres, d'une étendue considérable, à environ deux milles du côté du nord-est. Comme il y a peu d'eau sur cette plaine aride et sablonneuse, on a creusé près du cara-

vanserai deux petits bassins couverts de dômes en maçonnerie. Ils ont chacun un portique voûté avec des siéges de pierre de chaque côté, et un passage couvert conduisant par des marches jusqu'au bord de l'eau. Devant ce portique est une auge de pierre pour les bestiaux, qui sert en même temps de barrière pour les empêcher de descendre dans le bassin.

Lorsque nous considérons les grandes dépenses qui ont été et qui sont encore faites tous les jours, afin de préparer des logemens et toutes les commodités désirables aux voyageurs, nous sommes portés à en conclure qu'un grand nombre de personnes traversaient sans doute autrefois le pays. L'établissement de tant de caravanserais peut avoir été nécessité dans l'origine par le commerce étendu d'une nation nombreuse et florissante; mais, quoi qu'il en soit, ils sont devenus indispensables aujourd'hui par des raisons bien différentes. Tel est l'état misérable, telle est la dépopulation de la Perse à présent que les grandes routes n'offrent pas à des distances convenables, ces lieux de repos et ces auberges pour les voyageurs, que possèdent la plupart des autres pays. Il nous est souvent arrivé de ne trouver sur toute la route, pour passer la nuit, qu'un caravanserai dont un pauvre homme avec son fils étaient les gardiens, vivant en partie du produit

de la vente d'eau fraîche, d'œufs, et de quelques volailles.

Ayant eu de fréquentes occasions d'observer des Persans, principalement de la classe pauvre, voyageant avec ou sans leur famille, j'essayerai de donner une idée générale de leur genre de vie pendant leurs voyages. Si le Persan a avec lui sa famille, ce qui arrive rarement, à moins qu'il ne jouisse d'une petite fortune, sa femme et ses enfans sont montés sur un âne, un cheval, ou une mule; elle a, ainsi que l'enfant le plus jeune, la tête couverte d'un grand voile qui, tombant des deux côtés, cache aussi les provisions et les vêtemens renfermés dans deux sacs qui sont jetés en travers sur la selle. Au-dessus, ou quelquefois derrière, est roulé un oreiller; à la selle sont attachés des crochets et des anneaux de fer auxquels sont suspendus différens objets qui touchent presque la terre. Ces objets consistent principalement en un sac de crin, contenant de la paille hachée pour l'âne ou la mule; et en une boîte cylindrique renfermant tous les instrumens nécessaires pour fumer, des pipes, une baguette de fer pour les nettoyer, etc. etc. la boîte est souvent peinte ou couverte d'un morceau de tapis. A côté de l'âne marche l'homme, avec une besace sur son dos comme un havresac, et un bâton noueux à la main. Il a

généralement un enfant soit sur sa besace soit sur son épaule, et quelquefois un autre qui marche à côté de lui. Tous les deux milles environ, la famille s'assied sur l'herbe ou sur des pierres, et, de préférence, près de l'eau. Elle voyage ainsi au clair de la lune, et dans les heures les plus fraîches du matin et du soir. A neuf heures du matin, dans les grandes chaleurs, elle fait une longue halte, afin de préparer le dîner, de manger, et de dormir.

Ayant choisi à cet effet quelque endroit près d'un ruisseau, ils commencent, à quelque distance avant d'y arriver, à ramasser des herbes sèches, des broussailles, du fumier, et d'autres combustibles, sur le bord de la route, et en font une petite provision, jusqu'à ce qu'ils arrivent au lieu convenu.

L'âne est alors déchargé, et va brouter tranquillement l'herbe. Si l'endroit est entièrement stérile, on lui attache sur la tête le sac de paille hachée, et il est lui-même retenu par la longue chaîne qui pend à sa têtière, et qui sert, sur la route, tout à la fois de bride et de fouet. L'oreiller ou coussin est étendu sur l'endroit le plus uni, à l'ombre, ou derrière un vieux mur, s'il y en a un, afin de dérober la femme aux regards. La besace est alors ouverte: elle contient ordinairement, si les voyageurs ne sont pas dans

un état complet de misère, une coupe ou vase de bois rempli de lait caillé, une quantité de pâte faite la veille au soir, avec un peu de levain, enfermée dans une peau tannée de chèvre ou de mouton, avec le poil en dehors. Cette pâte est exposée à la chaleur du soleil levant, ou à celle du feu, jusqu'à ce qu'elle soit complétement levée. Le *towa*, espèce de grande pelle de fer, est alors détaché de la selle. Il est d'une forme ovale et a environ dix pouces sur cinq ; on l'étend sur le feu pour l'échauffer, tandis qu'on détache des morceaux de pâte adaptés à la forme du *towa*, et qui ont environ un pouce d'épaisseur sur les bords, et sont plus minces au milieu, comme un grand biscuit. On leur fait prendre cette forme en les pressant avec les doigts, et de petits trous y sont pratiqués avec la pointe d'un couteau. Le gâteau cuit lentement sur le *towa*, mais on ne le retourne pas; seulement on tient devant le feu la partie supérieure, jusqu'à ce qu'elle se colore.

Pendant que ces gâteaux sont faits, quelquefois par la femme, mais le plus souvent par l'homme, l'aîné des enfans va au village le plus proche acheter du lait aigri, à moins qu'il n'en reste du repas de la veille ; dans ce cas, on le conserve dans une bouteille de cuir suspendue à la selle. Mêlé avec de l'eau, c'est une boisson très-piquante et très-acide. Cette boisson, et une

portion des gâteaux de froment ou d'orge, restes du dernier repas, forment la principale partie, et généralement la totalité de leur nourriture journalière. Quelquefois ils sont assez heureux pour trouver quelques fruits rouges, ou de l'oseille sauvage, qui sert à étancher leur soif sur les montagnes; ou s'ils trouvent seulement un jeune chardon, ils l'arrachent avec la racine, en donnent les piquans et les feuilles vertes à l'âne, et en mangent eux-mêmes le reste. Il se peut encore qu'ils aient eu l'occasion, en passant par quelque ville, d'ajouter quelques objets de luxe à leurs provisions, tels qu'un peu de fromage, de lait caillé, des feuilles de salade, un melon vert, des ognons, ou du moins leurs tiges qu'ils ne rejettent pas, un peu de sel, et quelques graines de pavot; celles-ci, enfoncées dans la pâte avant qu'elle ne soit cuite, donnent au pain une saveur douce et agréable. C'est une remarque assez curieuse que la coutume de parsemer le pain de graines de pavot règne parmi les Juifs dans tous les pays, et semble être un des usages que cette race singulière a tirés de ses ancêtres asiatiques.

Dans ce détail minutieux des arrangemens de voyage des Persans pauvres, nous pouvons reconnaître plusieurs circonstances auxquelles l'histoire sacrée fait souvent allusion. Il n'est pas vraisemblable qu'un genre de vie si simple, si

peu recherché, soit fort différent de celui des anciens patriarches. Le repos en plein air, la préparation du pain, cette manière de voyager, et mille autres circonstances secondaires sont autant de traits caractéristiques que nous retrouvons dans l'Ecriture ; et, de ces groupes solitaires traversant les déserts de l'Arabie ou de la Perse, le peintre pourrait tirer des matériaux intéressans pour le tableau d'une fuite en Egypte.

Si ces pauvres voyageurs passent dans un district où ils aperçoivent les tentes noires des Illyantes, comptant sur leur hospitalité, ils vont les trouver ; et généralement ils obtiennent en présent une petite quantité des provisions qui leur manquent, ou bien ils sont invités cordialement à s'asseoir et à partager leur repas.

Il est certains articles presque aussi nécessaires à un Persan, qu'un couteau fermant l'est à un cultivateur ou paysan anglais : c'est une pierre à feu avec de l'amadou et des mèches de coton. Ces objets, pour allumer le feu ou la pipe, sont dans l'un des petits sacs ou bourses que porte autour de lui le voyageur qui a aussi un couteau dans une gaîne suspendue à sa ceinture, soit pour son usage ou pour sa défense.

Le repas de pain et de lait aigri étant terminé, chacun se met ordinairement à fumer, et ensuite toute la famille repose ensemble sur

l'oreiller. Il est plus ordinaire cependant que la femme l'occupe seule avec ses plus jeunes enfans, afin qu'il lui soit plus facile de se soustraire à l'observation; et alors l'homme se couche avec son fils sur la terre; ils dorment ainsi jusqu'à ce que la grande chaleur du jour soit passée, puis ils se lèvent, replacent les bagages sur le dos de l'âne, et continuent leur voyage.

Les Persans de tous les rangs et de toutes les conditions ont à peu près le même costume. Les riches et les grands n'ont d'autre distinction dans leur habillement, que celle qui résulte d'une qualité supérieure de drap ou d'étoffe; et c'est à présent leur maxime et leur usage, de paraître vêtus aussi misérablement que leur fierté peut s'y résoudre, afin de se soustraire aux instances du pauvre qui implore leur compassion, et surtout dans la vue d'éviter, autant que possible, les réquisitions arbitraires et exorbitantes du gouvernement. L'habillement national pour les hommes consiste en une paire de caleçons généralement bleus, qui descendent depuis la ceinture jusqu'au dessous du gras de la jambe; ils ont pardessus une chemise de la même couleur, ouverte sur la droite de la poitrine, où elle est attachée par un bouton et une ganse, ainsi que sur les côtés près du bout qui tombe jusqu'au milieu de la cuisse. Les manches sont très-larges sur les

épaules, et descendent jusqu'au poignet, où elles pendent sans être retenues par aucun lien. Par-dessus la chemise, ils portent une et parfois deux robes dont les manches sont ouvertes par une rangée de ganses et de boutons, quelquefois depuis l'aisselle jusqu'au coude, et toujours depuis le coude jusqu'au poignet, et qui sont serrées à la taille par une espèce de ceinture de laine ou de drap bleu et blanc. Ils ont sur la tête un bonnet de feutre ou de peau de mouton tannée et doublée, ou, lorsqu'ils voyagent dans les grandes chaleurs, un bonnet de chint. Leurs souliers sont d'un tissu de laine ou de coton, avec des semelles de peau plus longues que le pied, et se relevant en pointe. Ces souliers montent jusqu'à la cheville, et sont doux et élastiques; aussi n'occasionent-ils jamais de cors. Les personnes qui voyagent s'entourent la cheville d'une bande de drap de quatre pouces de largeur, qui, disent-ils, l'empêche de s'enfler.

La nourriture, en voyage, des personnes plus opulentes que celles que j'ai décrites, se compose du pain et du lait aride dont je viens de parler, avec de la viande coupée par petits morceaux de gras et de maigre mis sur une petite poële de fer fort mince, et grillés sur le feu : on y ajoute parfois quelques ognons. Cette préparation de viande s'appelle *khebaub*. Comme le mouton et l'agneau,

en Perse, sont fort bons, à l'exception de la queue, qui n'est qu'une masse de graisse, cette manière facile et expéditive de les apprêter en rend la chair très-savoureuse.

Il est encore un autre mets du même nom, qu'on prépare à peu près de la même manière. La chair du mouton ou de l'agneau est coupée par tranches, comme nos côtelettes; on les couvre ensuite de tranches d'ognons ou d'échalottes, et de poivre : on les conserve ainsi pour le repas du lendemain ; alors on ôte les ognons, et la viande, frite dans un peu de beurre ou de graisse de mouton, se mange avec du pain et du riz.

En hiver, les hommes portent par-dessus leurs vêtemens ordinaires des manteaux ou des jaquettes de peau de mouton. Ils ont aussi des bonnets pareils, disposés de manière que la laine se trouve en dedans, tandis que l'extérieur conserve sa couleur naturelle. Les manches des manteaux pendent quelquefois jusqu'au poignet, mais plus généralement se terminent au coude: la laine ne se voit que sur les bords. Les personnes les plus pauvres ont des jaquettes de feutre dont la forme et la grandeur sont semblables, et dont le corps et les manches sont d'une seule pièce. Ces jaquettes se portent généralement comme des manteaux, les manches pendant en

dehors. Ils ont des gants ou plutôt des mitaines pareilles.

Quant à l'habillement des femmes, je ne saurais donner de bien grands détails à ce sujet. Elles portent des caleçons comme les hommes, et une chemise avec une ouverture au milieu, fermée par des boutons: les manches ont aussi des boutons au poignet. Leurs caleçons sont larges, et de différentes couleurs; ils se rétrécissent à la cheville du pied. Par-dessus, elles ont une espèce de long schal de laine ou de toile qui croise sur la poitrine, et dont une pointe pend par derrière jusqu'au-dessous du genou. Il n'est point douteux qu'elles n'aient encore d'autres vêtemens; mais toute la personne est couverte des pieds jusqu'à la tête d'un long voile d'une étoffe bigarrée, attachée à une coiffe sur la tête, et dont les deux bouts se joignent sur le devant, et tombent jusqu'à terre. Une bande de toile longue et étroite, et tenant à la coiffe par deux agraffes, avec des pendans de chaque côté de la tête, couvre la figure et l'endroit où les deux côtés du voile se réunissent. La partie qui se trouve sur les yeux est en points à jour. Cette bande s'appelle *roubunda*. La femme ne la porte que lorsqu'elle est exposée aux regards des étrangers, autrement elle la dépose, ainsi que l'autre grand voile; ou

bien, si elle les garde, elle rejette la *roubunda* derrière son épaule. Les hommes et les femmes portent en voyage des pantoufles à talons hauts, et des bottes de cuir rouge, vert ou jaune.

Il paraît que les ornemens se portent principalement sur la tête, les bras et les poignets. L'écarlate semble être une couleur favorite, surtout pour les bordures; aussi orne-t-elle presque toujours l'endroit le plus exposé à la vue des étrangers, le coude-pied. Les femmes évitent soigneusement de laisser à découvert aucune partie de la peau; mais je remarque que les personnes de la moyenne classe aiment beaucoup porter leurs enfans, surtout s'ils sont beaux, dans les jardins et les promenades, où un étranger peut les admirer librement. La beauté d'un enfant fait présumer celle de sa mère; et les Persanes, au milieu de tant de réclusion et de contrainte, méritent tous nos éloges pour cette manière ingénieuse de prouver leurs droits à l'admiration.

Les cordons, les lacets, les bordures de soie et de dentelle de différentes couleurs, ornent souvent les habillemens d'hommes, de femmes et d'enfans, tant riches que pauvres. Le bleu est la couleur générale des vêtemens de la moyenne classe et de la classe ouvrière. Ces vêtemens ne sont presque jamais lavés, chacun les portant en général jus-

qu'à ce qu'ils tombent en lambeaux. Quelquefois cependant les femmes vont laver leurs bandes de toile, leurs robes, etc., sur le bord d'un ruisseau, et, après les avoir fait sécher sur l'herbe, les plient jusqu'à ce qu'elles aient occasion de s'en servir.

Nous envoyâmes, le 28 mai, une lettre au capitaine Willock, résident à Téhéran, et nous partîmes pour Kom, dont nous étions éloignés de douze milles. La route était en général égale et de niveau, mais le pays n'offrait pas d'apparence de culture, si ce n'est dans les environs des villages. Dans les deux derniers milles, avant d'arriver aux portes de Kom, nous traversâmes plusieurs petites rivières, ainsi que des canaux pratiqués pour répandre les eaux dans les plaines. Près des murs de cette ville, à l'extérieur, nous vîmes de nombreuses ruines sépulcrales, et entre autres celles de tombeaux, couverts de coupoles en tuiles, d'anciens personnages honorés comme des saints. On doit y remarquer surtout les ruines d'une mosquée dont la porte et les deux minarets subsistent encore, et sont d'une construction très-antique. Sur le pinacle des édifices les plus élevés sont des nids de cigognes qui sont tellement grands, que des moineaux trouvent moyen de construire leurs nids dans les cavités qui sont en dehors. Une colonie de ces petits

Tombeau de Fatime.

oiseaux s'établit invariablement sur le côté perpendiculaire de l'habitation de la cigogne. Nous vîmes un de ces grands nids sur deux colonnes qui s'élèvent sur les murs de clôture du tombeau de Fatime, fille de l'iman Moussa, fils de l'iman Jaffer. La coupole qui est au-dessus de ce tombeau est entièrement couverte de cuivre doré. Le monument original fut érigé au-dessus du sépulcre par Buggy-Baigum, fille de Timur-Schah (planche 11). Fatime était sœur de l'iman Raza, dont le tombeau est à Mesched, dans le Korasan. On entreprend, je crois, des pèlerinages pour visiter ces deux tombeaux. La coupole dorée fut ajoutée au monument, il y a douze ans, par le monarque actuel. L'intérieur du tombeau ressemble à celui de l'iman Zada-Ismaël, si ce n'est qu'ici la balustrade est entièrement d'argent, et que les colonnes de bois en sont recouvertes. On dit que des trésors considérables, consistant principalement en bijoux, appartiennent à ce sépulcre. On le montre le soir à la clarté des flambeaux, afin que l'effet soit plus imposant, et il faut payer une gratification plus forte pour le voir en plein jour.

Au nord de la ville, et contre les murs, est le lit d'une rivière dont les eaux sont arrêtées à l'ouest par une écluse, et détournées dans de nombreux canaux, pour arroser les plaines et les jar-

dins. Cette rivière se traverse sur un pont de pierre, près de la porte de Kom. Les sept huitièmes de la ville sont aujourd'hui en ruines. Elle est située dans la même plaine que Kashan, mais étant plus exposée aux vents du nord, la moisson y est un peu plus tardive. Il fallait encore vingt jours avant qu'on pût faire la récolte des blés. L'orge était mûre, et l'on avait déjà commencé à la couper. Il était environ sept heures du matin, lorsque nous approchâmes des portes de la ville, et nous rencontrâmes beaucoup d'habitans avec leurs faucilles, qui allaient travailler dans les champs. Chacun d'eux était monté sur un âne, et ils étaient suivis de glaneurs, dont la plus grande partie étaient des enfans de mendians, qui forment ici une classe très-nombreuse.

En entrant dans la ville, nous remarquâmes les murs de fondation d'un nouveau caravanserai, que l'on construisait alors. Dans le bazar, il y avait une grande quantité de fruits, surtout d'abricots, de prunes vertes, et de mûres blanches de peu de saveur, n'ayant qu'un goût d'eau sucrée. Le grain, en conséquence de la récolte des orges, avait éprouvé une baisse considérable, et ne valait plus qu'une roupie le double maund, ou environ quatre sous la livre.

Le 29 mai, nous sortîmes de Kom par la porte

du nord-ouest, et passâmes sur un pont de maçonnerie de neuf arches, qui traverse le lit de la rivière dont j'ai déjà parlé, et qui a environ cinquante toises de longueur. Il paraît que la rivière prend sa source près du Zurdek-Kou, ou Mont-Jaune, au nord-ouest, et qu'avant d'entrer dans la ville, ses eaux sont détournées dans différentes directions. La route, en tournant vers le nord-est, traverse plusieurs petits canaux, et au bout d'un mille, sort des plaines cultivées, et n'offre plus d'autres signes de végétation que des herbes sauvages ordinaires. Cette plaine stérile et sablonneuse, nous conduisit jusqu'à un pont de onze arches, qui traverse une rivière qui coule au midi de la porte du caravanserai de Poulleh-Dullauh. Elle vient de l'ouest, et paraît tirer sa source des rochers stériles qui sont au nord. Le pont a été réparé depuis peu, et la rivière, qui a quinze toises de largeur, a environ deux pieds d'eau.

Le caravanserai de Poulleh-Dullauh est en très-mauvais état, et n'offre aucunes commodités au voyageur. Les trois chambres qui sont au-dessus de la porte, sont les seules qu'il soit possible d'habiter; encore leurs arcades ouvertes en rendent-elles le séjour fort désagréable, à moins qu'il ne fasse une très-grande chaleur. On peut se procurer de l'eau douce à un mille de dis-

tance; mais il n'y a pas ici de bois, ni d'autre fourrage que des feuilles de roseaux. Il est même prudent d'apporter de l'eau de Kom, plutôt que de compter en trouver sur la route. Comme il arrive presque toujours que les portes et les fenêtres des caravanserais, sont simplement des ouvertures en forme d'arcade, qui ne ferment point, les Européens feraient bien en voyageant dans cette contrée, de porter avec eux deux ou trois grands rideaux de toile, pour les attacher sur les murs avec des chevilles de fer. Ils empêcheraient ainsi les curieux d'épier leurs mouvemens pendant toute la journée, et seraient à l'abri de la poussière et des rayons brûlans du soleil.

La coutume de construire les caravanserais sur des arcades en brique, et de couvrir les maisons de la même manière, provient certainement de la rareté du bois. Dans tout le pays, depuis quarante milles au midi de Schiraz jusqu'au nord de Téhéran, espace qui traverse presque tout le royaume, à peine voit-on un seul arbre, à l'exception d'un petit nombre de sapins et de cyprès.

Il y a dans les environs un four à tuiles, de forme elliptique, principalement destinées à construire les tuyaux qui passent dans les aquéducs.

On ne découvre pas un seul village de cet endroit. On n'en voit pas davantage sur la route,

quoique des deux côtés le pays soit une vaste plaine.

Le 30 mai, nous prîmes la route du village de Hose-Sultan, qui est à vingt-un milles de distance, dans la direction du nord-est. Le caravanserai de Hose est non-seulement petit et incommode, mais encore sale, et rempli de myriades de mouches. Les environs sont tellement stériles, qu'ils ne produisent même pas d'herbes sauvages pour les ânes: un homme établi dans le caravanserai vend du bois, du lait aigri, et de l'orge. Il envoya chercher pour nous un peu de lait de chèvre, mais il fallait aller à six milles de distance; et, lorsque le lait arriva, la chaleur l'avait fait entièrement tourner.

Le gourkhur, ou l'âne sauvage, se trouve dans les plaines voisines, et en plus grand nombre du côté de Mausila. La vitesse étonnante de ce bel animal en rend la chasse extrêmement piquante pour ceux qui le poursuivent. C'est un des grands plaisirs du roi actuel, qui, dans ces occasions, est toujours escorté d'une nombreuse suite de chasseurs armés de javelots, d'arcs, de flèches et d'armes à feu.

Nous apprîmes ici une anecdote de sa majesté, qui peint fortement ses principes d'économie politique. Il y a deux ans, le nizam ed dowla, dont j'ai déjà eu occasion de parler, passant dans cet

endroit par une grande chaleur, trouva le bassin dont je viens de parler presqu'à sec; et, quoique cette place ne fût pas dans son district, il donna ordre d'en construire un autre de même grandeur, afin d'assurer aux voyageurs une quantité d'eau suffisante, dans toutes les saisons de l'année. L'ouvrage était commencé; on avait déjà creusé jusqu'à une profondeur de vingt pieds, pour en élever les murs, et les pierres étaient prêtes pour commencer une construction d'environ cinquante pieds de diamètre, lorsque le hasard amena le roi de ce côté. Il demanda quel était cet ouvrage qu'on était en train d'exécuter. On lui répondit que c'était un nouveau bassin que le nizam avait ordonné de construire, en voyant que l'eau manquait dans cet endroit, dans les grandes chaleurs. Le roi reprit avec cette noble dignité et ces sentimens libéraux qui l'ont toujours caractérisé, que des ouvrages de cette sorte, lorsque la nature n'avait pas fait son devoir, devaient être exécutés par lui en qualité de roi, et non par un sujet, ajoutant qu'il appartenait exclusivement au père du peuple de lui fournir ce que la providence lui avait refusé. Il donna donc ordre de suspendre les travaux; les ouvriers retournèrent à Ispahan, où le nizam les employa à d'autres ouvrages utiles à l'insu de sa majesté, qui, jusqu'à présent, n'a pas eu le

temps de réaliser ses excellentes intentions. La saison actuelle se passera au moins avant qu'elles s'effectuent, et il est même permis de douter qu'elles soient jamais mises à exécution. Sa majesté trouvait sans doute inconvenant que son trésorier dépensât, en son nom personnel, une somme qu'elle pouvait regarder comme appartenant à l'état.

Nous devions aller, le 31 mai, jusqu'au caravanserai de Kenara-Gherd, qui est à vingt-cinq milles de distance. Notre muletier, se prévalant de quelques histoires traditionnelles qu'il avait entendu raconter, de fantômes qui fréquentaient cette route, et qui emmenaient les voyageurs et les massacraient, commença le soir par déclarer qu'il y aurait autant de danger que d'imprudence à ne pas voyager tous ensemble, et que ses mules ne pouvaient faire ce trajet immense, (seulement vingt-cinq milles) par une route détestable, en moins d'une nuit entière. Il demanda, en conséquence, qu'au lieu de laisser partir les mules d'avance, suivant notre usage, nous nous missions en route en même temps à la nuit tombante. Ce n'était pas la première fois que notre adroit conducteur nous avait fait adopter cette méthode, qui lui convenait fort, de le suivre au pas, lui et ses mules; nous avions déjà cédé, nous cédâmes encore, et je ne pris aucun repos,

pour me tenir prêt à partir. Une fois sûr de notre compagnie, le muletier s'amusa, nous fit attendre, rassembla lentement ses mules, tant et si bien qu'il était près de dix heures avant que nous fussions à cheval. La route qui, malgré les assurances de notre conducteur, était excellente, passait au milieu de hauteurs stériles, traversant souvent des lits creusés par les torrens des montagnes, qui étaient alors presque desséchés. Nous arrivâmes ensuite dans un désert plus uni, dans lequel nous vîmes par intervalles des plaines de sel qui ressemblaient à la mer. La lune était dans son plein, et la nuit fut en tout la plus agréable que j'eusse encore passée en voyage. Les fantômes épargnèrent notre petite troupe, et nous arrivâmes tous sains et saufs dans un vaste caravanserai, à l'ouest du village de Kenara-Gherd, après avoir mis sept heures à faire environ huit lieues.

Au nord du caravanserai, coule une belle rivière appelée Kunaleh, qui traverse un peu plus loin le village de Kunaleh-Roud. Derrière, à la distance d'environ deux milles, se prolonge une chaîne de montagnes qui suit le cours de la rivière, et près de laquelle on dit qu'il se trouve des plaines offrant des pâturages en abondance. Ici j'eus le plaisir d'apercevoir encore quelques tentes noires, et des groupes nombreux de mes

anciens amis, les Illyantes. Derrière les rochers qui forment le premier plan, il y a une chaîne de montagnes couvertes de neige, qui s'élève majestueusement, et qui ont même aussi en quelque sorte l'aspect froid et repoussant de la majesté. Les vents impétueux qui y règnent, nous firent sentir même ici leur influence.

La chaleur fut ce jour-là étouffante, et le ciel couvert de nuages. Peut-être ici comme dans l'Inde, ce temps est-il plus ordinaire à l'époque des hautes que des basses marées. Cette circonstance doit toujours être remarquée dans le journal d'un voyage dans un pays chaud, comme exerçant une grande influence sur les variations de l'atmosphère, et le lecteur ne doit pas y faire moins d'attention.

Kenara-Gherd est un petit village rempli de jardins, et entouré de belles plaines cultivées. La nature semble avoir été prodigue à son égard; mais l'influence propice d'un gouvernement libéral doublerait la valeur de ses présens, en donnant les moyens de les utiliser.

Sur la droite de la route, à environ un mille du côté du sud, est le petit village de Zeioun, dont les environs sont cultivés. Remarquant trois tentes d'Illyantes qui y étaient dressées, je m'y rendis. Ces malheureux me dirent que leur demeure était près de Schiraz, qu'ils étaient venus

jusque-là en errant dans le pays, et que la disette les avait si fort appauvris, qu'ils n'avaient pas les moyens de retourner à une si grande distance. Les hommes étaient habillés comme les Persans, et les femmes avaient sur leur tête cette espèce de voile que j'ai décrit plus haut. Sur la figure, la poitrine, les mains et les bras de ces gens étaient dessinés différens caractères, ainsi que des fleurs, des animaux, etc. Les femmes avaient aussi sur le front des devises singulières, et quelquefois aussi de légères esquisses représentant des bêtes fauves. Ils parlaient la langue turque, et ils avaient un chien pour garder leur tente. Quelques-unes des femmes, en allaitant leurs enfans, étaient occupées à filer de la laine. Des peaux de chèvre remplies de lait aigri, ou d'*ab-dou*, lait aigri délayé avec de l'eau, étaient suspendues aux poteaux qui soutenaient les tentes. Par terre étaient des tapis, des peaux tannées et des bâts pour les ânes et les mules. Toutes les cordes, ainsi que les tentes, étaient de crin noir.

Le 1^er^ juin, nous partîmes pour Téhéran, résidence du roi, qui est à vingt-deux milles de distance. Après avoir traversé la rivière, qui avait un canal d'irrigation de chaque côté, nous gravîmes plusieurs montagnes, et, arrivés sur leur sommet, nous aurions pu, s'il eût fait jour, dis-

tinguer cette capitale. Après en être descendus, nous passâmes par des plaines peu cultivées, et traversâmes trois ou quatre petites rivières. Plus loin la route se séparait en deux branches, dont l'une conduisait à Raï, ville près de laquelle est le tombeau de Schah-Abdoul-Azim, et l'autre à la porte de Téhéran. Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il n'y avait pas de maisons, ni même de cabanes hors des murailles; et à peine un dixième des plaines environnantes paraissaient-elles cultivées, quoique cette ville fût le siége de la royauté.

CHAPITRE X.

Arrivée à Téhéran. — Visites à Mirza-Schuffi, ministre du Roi, et à Mirza-Abul-Hussein-Kan, ex-ambassadeur en Russie. — Description détaillée des *Hummaums*, ou Bains chauds. — Manière de les prendre. — Retards éprouvés avant d'être présentés au Roi. — Vues de la Russie. — Négauristoun, ou Jardins royaux. — L'Amarut. — Description du palais de Takhté-Kadjer. — Mécontentement du peuple. — Remontrance hardie d'un marchand au Roi, dans l'un des bazars. — Réflexions sur l'état politique de la Perse. — Présentation au Roi. — Description du Palais. — Détail sur notre réception et le cérémonial d'usage. — Portrait du Roi. — Cérémonie de la pipe. — Style oriental employé par le chargé d'affaires, en s'adressant à Sa Majesté. — Gouvernemens occupés par les fils du Roi.

En arrivant près des portes de la ville, nous rencontrâmes le capitaine Willock et le docteur Campbell, à qui nous avions écrit, et qui avaient pris la peine de venir au-devant de nous. Nous les accompagnâmes à la maison de l'ambassadeur anglais, édifice vaste et agréable, meublé dans le goût européen, avec des tables et des chaises

d'acajou, de riches tentures, etc., etc. Nous y trouvâmes une grande collection de journaux et de gazettes de toutes les parties du globe. Il est difficile de se figurer avec quel plaisir inexprimable nous goûtâmes cette transition, quoiqu'elle ne dût être que passagère, d'un genre de vie où nous n'éprouvions que fatigues, désagrémens et inquiétudes, traversant des montagnes escarpées ou des plaines arides, et logeant dans de tristes caravanserais, à une scène qui nous rappelait notre patrie, à des plaisirs si conformes à nos habitudes nationales. Le capitaine Willock avait eu l'attention de nous faire préparer des appartemens ; et la satisfaction de revoir des compatriotes ne fut pas la moindre de nos jouissances.

Comme nous étions déterminés à ne pas prolonger notre séjour à Téhéran, le capitaine Willock envoya dire au ministre du roi que nous nous rendrions chez lui le lendemain, ce que nous fîmes à sept heures du matin. Ce personnage, Mirza-Schuffi, vizir ou sadur, est un homme fort délicat, ayant de petits traits, et la voix douce et flûtée d'une femme. Il est très-respecté ici, et il a reçu récemment une lettre de l'empereur de Russie, écrite de la main de sa majesté, honneur que nos souverains n'ont jamais daigné lui faire. Quel a pu être le but de

sa majesté impériale en s'abaissant à cet acte de condescendance, et ce but sera-t-il atteint? c'est ce qui ne peut être aujourd'hui qu'un champ ouvert aux conjectures. La grande valeur que le ministre persan attache à ce compliment économique de l'empereur, mérite d'autant plus de fixer l'attention, qu'elle prouve évidemment que même en Perse, le pays où l'on devait s'attendre le moins à de pareils résultats, on peut obtenir sans frais et par un seul acte de politesse, un certain degré d'influence politique. Le vizir vit sans aucune apparence de luxe et d'ostentation, sans doute par des motifs de politique personnelle.

Après avoir pris congé de Mirza-Schuffi, nous nous rendîmes à la résidence de Mirza-Abul-Hussein-Kan, qui est revenu dernièrement de Russie où il était ambassadeur, et qui était autrefois en Angleterre sous le même titre. C'est un homme affable et prévenant; ses manières ont un air dégagé, sa conversation une aisance aimable, qu'il doit en grande partie à son séjour en Europe. Il est admirateur passionné des Anglais, et son admiration est d'autant moins étonnante, qu'il jouit à présent des preuves les plus palpables de leur libéralité. Lorsque nous voulûmes nous retirer, il nous fit de vives instances pour que nous vinssions dîner avec lui. Comme le capitaine Willock, en nous conduisant chez le ministre, lui

avait témoigné notre désir d'être présentés à sa majesté persane, nous acceptâmes son invitation, étant obligés, à cause de la présentation, de rester à Téhéran plus long-temps que nous ne l'avions d'abord résolu. Ce délai n'avait rien de très-fâcheux pour nous, parce que nous n'avions pas encore notre mehmandar, et que nous n'avions pas vu les édifices publics.

Les *hummaums*, ou bains chauds, furent, comme objets de curiosité et de propreté, ceux qui nous occupèrent les premiers. Après être revenu déjeuner avec le chargé d'affaires, nous nous y rendîmes. Ils avaient été chauffés et préparés d'avance pour notre petite société, qui était composée du capitaine Willock, du docteur Campbell, du capitaine Salter, et de moi. Comme je ne crois pas que les procédés employés dans ces bains ayent encore été décrits par aucun voyageur, j'essayerai d'en donner quelque idée.

Nous commençâmes par descendre un escalier qui nous conduisit à environ dix pieds au-dessous de la rue, et tournant sur la droite, nous entrâmes dans un appartement qui ressemblait assez à un café, échauffé modérément par des tuyaux qui passaient sous le plancher en pierre. Autour de la salle étaient des tapis étendus sur un petit mur de maçonnerie, élevé de deux pieds au-dessus du plancher, pour servir de sié-

ges. La salle était éclairée par une coupole dans laquelle étaient percés des trous de différentes formes, qui étaient remplis de morceaux de verre de diverses couleurs. Autour de la chambre étaient suspendues des fioles de verre de différentes couleurs, qui sans doute servaient à éclairer le soir. Dans un endroit qui ressemblait au comptoir d'un café, et qui occupait le milieu du côté de l'appartement par lequel on entrait, un domestique était placé devant une table couverte de sorbets. Il nous donna à chacun une pièce d'étoffe de couleur de huit à neuf pieds de long sur trois de large, que nous attachâmes autour de notre corps comme une espèce de tablier, après nous être dé-habillés. Ainsi équipés suivant l'usage, nous entrâmes un à un dans la salle de bains intérieure. En y mettant le pied, je sentis un degré de chaleur qui me fit craindre de me trouver mal, faute d'air, et je crus qu'il me serait impossible de rester; mais, en avançant très-lentement, encouragé par mes compagnons dont ce n'était pas le coup d'essai, je trouvai la température plus supportable. Je m'approchai d'un homme qui était près du bassin d'eau chaude, et il en versa sur moi deux ou trois seaux, dont la chaleur était assez modérée pour ne pas causer de douleur, ensuite il en jeta sur une espèce de drap placé sur le plancher, et je m'assis comme

mes compagnons l'avaient fait. J'avais près de moi un vase rempli d'eau chaude, et, dans cette position, armé d'un gant de moire, je commençai à me frotter les jambes et le corps. Après avoir continué cette opération pendant un quart-d'heure, la transpiration coulant par torrens, deux domestiques s'approchèrent de moi, et entrèrent en fonctions en me frottant d'abord le dos, le cou, et les épaules, et ensuite le corps, les jambes et les cuisses, avec le gant de moire, jusqu'à ce qu'ils eussent ôté de la surface de la peau une espèce de substance pâteuse qui s'en allait en rouleaux. Ils me frottèrent aussi la plante des pieds avec une pierre-ponce ronde. Pendant cet exercice, qui ne les faisait pas moins transpirer que moi, ils jetaient sur moi de temps en temps des seaux d'eau chaude.

Le capitaine Willock et le docteur Campbell subirent l'opération ordinaire pour donner une couleur foncée aux moustaches, aux sourcils et aux cheveux, sur lesquels le domestique étendit avec son doigt une pâte légère composée en partie de feuilles d'indigo. Cette pâte resta pendant que l'on continuait à les frotter, et on ne l'ôta qu'au bout de trois quarts-d'heure. Après être resté en tout une heure dans le *hummaum*, les domestiques revinrent, et nous frottèrent encore une fois de la tête aux pieds avec du savon

d'Europe; après quoi, ils jetèrent sur nous des seaux d'eau chaude, comme auparavant (1). Ils nous dirent alors de descendre dans le bassin et de nous baigner, mais nous trouvâmes que la cérémonie avait été assez longue; et nous ne fûmes pas tentés de la prolonger. On nous apporta à chacun deux espèces de draps, dont l'un fut jeté sur notre tête et l'autre attaché sous les aisselles. Nous ôtâmes alors nos vêtemens humides, et retournâmes, ainsi enveloppés, dans l'endroit où nous nous étions déshabillés. Le plancher de pierre y était très-froid, et nos pieds furent lavés avec de l'eau froide que contient un petit bassin creusé pour cet effet au milieu de la chambre. Nous nous essuyâmes alors avec toute la promptitude possible, et mîmes du linge blanc que nous avions apporté avec nous.

Nous allâmes voir plus tard le propriétaire du *hummaum*, Mahomet-Kan-Zumbourakchi, qui est disposé très-favorablement à l'égard des Anglais. C'est un vieillard fort aimable. Sa maison est supérieurement meublée, et les ornemens en sont très-riches. Des pierres d'un rouge foncé en

(1) Remarquant que les domestiques buvaient de l'eau glacée, pendant qu'ils me frottaient, je leur en demandai; mais elle ne servit qu'à me faire transpirer encore davantage.

forme d'étoiles sont parsemées sur les plafonds qui sont peints en blanc, avec de larges moulures or et bleu. Il y avait dans chaque niche des portraits d'Européens qui n'étaient pas très-bien exécutés.

Dans le cours d'une conversation que j'eus avec le docteur Campbell, sur différens sujets, il me dit qu'il avait vu lui-même de la manne sur le *byid*, espèce de saule, et que la substance qui se trouve sur le *guiwun* est le *guezun gabin*, n'est pas la manne. Il nous parla dans la soirée des puissans effets du magnétisme animal dont il avait été lui-même témoin oculaire à St.-Pétersbourg. — Nous reçûmes le même soir la visite de deux Russes, M. Mazerowitch, colonel, et M. Ricard, qui paraissaient très-aimables; nous la leur rendîmes le lendemain.

Les rues de Téhéran sont sous tous les rapports aussi affreuses que celles de toute autre ville de Perse; mais cette cité est beaucoup mieux fortifiée, et est entourée d'un fossé profond, mais étroit, avec une fausse-braie autour de l'escarpe. Les remparts ont des doubles portes et des ponts excellens; et les environs, regardés comme un point de vue militaire, ont l'avantage de n'être pas couverts de jardins et d'enclos.

Le temps fut très-orageux le 2 juin; nous eûmes de la pluie accompagnée d'éclairs et de tonnerre.

Les montagnes éloignées, couvertes de neige, produisaient un fort bel effet au milieu de l'horizon en feu, surtout celle de Demawund dont le sommet était enveloppé de nuages.

Après avoir attendu un temps considérable dans l'espoir d'être admis en présence de sa majesté, nous reçûmes à deux heures la nouvelle que nous ne pourrions pas la voir ce jour-là. Nous apprîmes ensuite que sa majesté venait d'écrire à l'ambassadeur russe, qui arrivait alors de Géorgie en Perse, pour savoir s'il désirait venir à Téhéran, ou bien être reçu à Sultanié, où le roi est dans l'usage d'aller fixer tous les ans sa résidence, vers la fin de juin, pendant les grandes chaleurs. Sultanié est presque à moitié chemin de Tauris, et est par conséquent beaucoup plus près des frontières russes.

Il est évident, d'après la conversation des Persans, qu'ils désirent donner à penser que les Russes ont des vues ultérieures sur l'Inde ou sur la Turquie. Ils disent que l'ambassadeur russe, dans une conférence avec l'un des chefs qui allèrent le recevoir, donna à entendre qu'il aimerait un pays plus chaud, un pays qui fût riche et fertile, et fit d'autres remarques semblables. Les Russes disent de leur côté que leur empereur a un million d'hommes sous les armes, et que, laissant deux cent mille hommes sur la fron-

tière européenne, il en a huit cent mille de disponibles pour tout ce qu'il pourrait lui plaire d'entreprendre. Ils ajoutent que ses vues sont entièrement pacifiques, ou qu'autrement il adopterait des mesures fort différentes pour les réaliser.

Le ministre ayant demandé quelques déviations à l'usage établi dans le cérémonial de notre présentation au roi, et le capitaine Willock n'ayant pas cru devoir les approuver, il s'ensuivit un délai dont la durée paraissait incertaine, et nous sollicitâmes la permission de partir, ainsi qu'un ordre royal pour obtenir un mehmandar, pour nous accompagner, etc., etc. Nous nous attendions d'heure en heure à recevoir cet ordre, mais en même temps nous regardions comme probable qu'en témoignant notre impatience de partir, nous serions admis immédiatement en présence de sa majesté, conformément à l'étiquette observée à l'égard des officiers anglais.

Le 4 juin, nous dînâmes avec les deux Russes dont j'ai déjà parlé. Nous étions sept à table, quatre officiers anglais, deux Russes, et un Géorgien. Après un repas élégant, on porta les santés du roi d'Angleterre, de l'empereur de Russie, du prince régent, et d'autres potentats, et la soirée se passa dans l'harmonie la plus parfaite.

Nous allâmes voir ce jour-là les seuls en-

droits qui soient remarquables autour de la ville. Nous nous dirigeâmes d'abord vers les jardins de Négoristoun, qui appartiennent au roi. Au milieu était un bassin de forme octogone, au centre duquel était une petite fontaine, d'où jaillissait une source d'eau qui se répandait dans tout le jardin. Nous fûmes aussi charmés que surpris d'entendre chanter au milieu des arbres une multitude de rossignols, et nous expliquâmes cette circonstance par l'état de nudité des environs, qui les obligeait de venir se mettre à l'abri sous ces couverts. De ce jardin, nous passâmes dans un autre du même genre; et, au bout, nous entrâmes dans l'*Amarut*, ou palais, dont la salle d'audience était décorée de portraits en pied. Celui du milieu représentait sa majesté assise sur son trône, et les plus âgés de ses fils debout à sa droite et à sa gauche. Dans un autre tableau, le roi était accompagné de cinq ou six de ses serviteurs favoris, portant ses épées, ses arcs et ses flèches. Il y avait en outre environ cinquante portraits placés sur deux rangs, autour de la salle. Un tableau, à droite du portrait du roi, représentait les ambassadeurs anglais, le général Malcolm, sir Harford-Jones, et sir Gore-Ouseley. Celui du côté opposé contenait les portraits de trois ambassadeurs français, dont j'ai oublié les noms. Quoique ces diplomates

soient représentés comme s'ils assistaient à la même entrevue, il est évident que dans ce tableau l'unité des temps a été violée, puisque les époques de chaque ambassade ne furent pas les mêmes. Les tableaux sont tous d'une date très-récente, et font assurément beaucoup d'honneur au peintre.

Dans une autre salle, exactement en face du bassin du jardin, on nous montra des portraits en pied de sir Harford-Jones, du général Malcolm et de M. Strachey; l'artiste s'était efforcé de faire celui-ci aussi beau que possible, de mémoire, et il lui avait donné la figure d'une femme rusée et intrigante. Avec ces messieurs, sont représentés plusieurs ministres persans, et des personnes de distinction de la cour actuelle. Dans ce tableau, ainsi que dans tous les autres, les draperies, le costume et les ornemens étaient exécutés avec beaucoup de goût, et méritaient de fixer l'attention. Quant au bâtiment même, semblable à tous les édifices modernes de la Perse, il est construit si légèrement, qu'il semble déjà sur le point de tomber en ruines.

Nous allâmes voir ensuite le Takhté-Kadjer, palais situé sur le penchant d'une colline à environ trois milles et demi de la ville. Au centre des jardins, qui, comme les autres, ont au milieu une grande et large allée, s'élève un bâtiment

octogone avec des arcades ouvertes, surmonté par une coupole, et couvrant un vaste bassin. De loin l'aspect en est fort agréable. Après avoir traversé une autre partie des jardins, et avoir passé par plusieurs portes ouvertes dans des murs soutenant des terrasses ovales de différentes hauteurs, où l'on monte d'abord par un escalier couvert, et ensuite par deux escaliers en plein air, nous parvînmes sur la terrasse supérieure, sur laquelle se prolonge la façade du palais. De là nous jouîmes d'une vue aussi étendue que variée, et qui paraissait véritablement digne de fixer les regards d'un roi. Cet aspect magnifique nous fit jouir d'avance du nouveau plaisir que nous devions goûter à notre arrivée dans les appartemens supérieurs du palais, où, après nous être reposés sur des tapis superbes, de la fatigue d'avoir monté de longs escaliers, nous découvrîmes tout le pays environnant, borné d'un côté par des montagnes, au milieu desquelles s'élève le majestueux Demawund, couvert d'une neige éternelle, tandis que les ruines lointaines de Raï, avec ses antiquités vénérables, se dessinent dans une autre direction; et au centre de ce tableau, la ville fortifiée de Téhéran, avec ses coupoles et ses jardins, ses mosquées et ses tombeaux, et d'autres jardins entourés d'enclos, en formait comme le premier plan.

Mais pour goûter librement la jouissance contemplative d'une scène semblable, il faut que l'âme soit en paix avec elle-même et avec le monde, et que tous les objets qui la frappent soient en harmonie avec les sentimens qui l'occupent. A peine étions-nous entrés dans le palais que notre attente diminua, et avant d'être parvenus au sommet, nous avions conçu une foule de dégoûts qui mêlèrent d'amertume tout le plaisir que nous nous étions promis de la beauté du coup d'œil. Nous entrâmes par un long passage obscur où le jour ne pénétrait que par de petites ouvertures pratiquées à travers des murs épais, et couverts de grilles de fer intérieurement et en dehors. Le premier escalier, aussi obscur qu'étroit, conduit à une hauteur considérable, et donne sur la cour qui sert de promenades aux épouses du roi. C'est une espèce de jardin intérieur planté d'arbres, de rosiers et de fleurs. L'enceinte en est entourée de bâtimens élevés de deux étages, divisés de manière que chaque corps de logis contienne une seule famille, c'est-à-dire l'une des épouses du monarque, et ses enfans.

Il y avait dans le jardin plusieurs charpentes de bois soutenant des plates-formes bordées par une balustrade. Elles sont de différentes grandeurs, mais généralement de douze pieds de long

sur huit de large, à environ cinq pieds de terre. Elles servent de lit ou de couche aux épouses du roi, pour dormir en plein air, pendant les grandes chaleurs de juin, de juillet et d'août, surtout à celles qui restent à Téhéran, pendant que le roi, avec cinquante à soixante de ses épouses favorites, va établir sa résidence à Sultanié.

Parmi les appartemens est une salle d'audience ornée de tableaux, d'où l'on découvre une vue superbe, et qui donne aussi sur le jardin. Afin que les dames puissent voir sans être vues, les croisées ont des treillages d'argent ou de bronze, qui servent en même temps à rendre leur demeure plus inaccessible. Nous montâmes ensuite dans une fort jolie chambre au-dessus de ces appartemens; les portes et les fenêtres en étaient couvertes de beau laque, et étaient garnies d'ivoire et montées en argent. Aux angles du corps de logis le plus élevé, sont des tours avec des barbacanes et des toits en terrasse, afin d'avoir des moyens de défense. On peut remarquer dans tout l'édifice des précautions semblables, prises contre les ennemis. Tous les murs sont très-élevés, et les angles des murs du jardin sont surmontés de tours. Le jardin est divisé de manière à en former deux, et les portes qui conduisent de l'un à l'autre, sont toutes très-étroites, ne permettant pas à plus d'une personne de passer à la fois. Les arcades

qui sont devant la façade du palais sont remplies d'ouvrages de maçonnerie ; les portes extérieures sont couvertes de plaques de fer attachées avec des clous de cuivre, et les escaliers étroits communiquent généralement par des trappes avec les terrasses. Toutes ces inventions et d'autres semblables, sont autant de signes qui prouvent combien on tremble de voir éclater à chaque instant une insurrection ou une révolte ; elles montrent la crainte continuelle que les souverains de ce pays ont de leurs ennemis domestiques, crainte qui est toujours tellement aux aguets, qu'une personne de quelque influence ne saurait même faire creuser un puits dans la ville sans être soupçonné du dessein, soit d'introduire des soldats dans le palais par des passages souterrains, soit de le faire sauter par le moyen d'une mine.

On pourrait croire que, comme la crainte engendre généralement la tyrannie, le gouvernement employerait les mesures les plus sévères à l'égard de ceux qui laisseraient échapper le moindre signe de mécontentement ; cependant le peuple se permet les discours les plus libres sur la police de l'état, et les plus pauvres d'entre eux s'adressent, ou plutôt répondent souvent au prince ou au souverain, avec l'insolence la plus audacieuse. Il y a quelques jours, sa majesté tra-

versait à pied les bazars, lorsqu'un marchand sortit de sa boutique et lui dit: « Votre majesté connaît peu les souffrances des pauvres dans ce moment; pendant que vous vivez dans l'abondance, nous ne pouvons nous procurer du pain. Tous les grains, au moment où ils arrivent de la campagne, sont achetés par des gens riches qui, malheureusement pour nous, sont toujours protégés; ils sont ensuite enfermés dans des magasins d'où on ne les tire que par petites quantités, presque insuffisantes à la consommation, et qu'on vend alors des prix exorbitans. Au nom de Dieu, ne soyez pas sourd à nos cris, et secourez vos sujets, qui meurent de faim. » Le roi écouta attentivement ses plaintes, et après lui avoir fait quelque réponse peu satisfaisante, il continua sa route, accompagné d'un cortége nombreux, parmi lequel était son fils, le prince Hussein-Ali-Mirza. Le marchand désespéré s'écria: « Dieu fasse que les Russes se rendent maîtres de ce royaume, pour le soulagement des pauvres! » Le prince, qui est commandant de la forteresse de Téhéran, entendit cet homme, et, en passant, il le regarda long-temps et fixément, comme pour graver ses traits dans sa mémoire, et pour le reconnaître; cependant cette affaire n'eut point de suite, et le marchand ne fut jamais inquiété.

La guerre civile, le plus grand, le plus terrible des fléaux de la société politique, est encore en quelque sorte suspendue sur ce malheureux pays, où il n'existe point de sûreté individuelle, où la tranquillité apparente, ou plutôt le silence de l'esprit public, provient moins du contentement que de la défiance mutuelle; où chacun, forcé de dissimuler lui-même, craint la dissimulation dans les autres; où l'oppression suit la gradation de la puissance, et s'élève par échelons avec elle; où chaque homme devient l'esclave de ceux qui sont au-dessus de lui, et le despote de ceux qui sont au-dessous; enfin où l'égoïsme, étouffant tout esprit public, augmente les désastres et les ravages de la disette et de la famine. Le peuple, rassemblé dans les villes par l'infortune et la misère qui l'y poursuivent, ne trouve ni ressource, ni adoucissement à ses maux: pas un arbre, encore moins une forêt, ne lui offre une retraite ou un abri au milieu des déserts arides qui l'entourent. Dans de pareilles circonstances, est-il donc surprenant qu'il puisse impunément donner quelquefois un libre cours à ses plaintes? Est-il étonnant qu'il regarde même l'invasion du pays comme un malheur plus supportable que son état actuel? Si l'exemple que j'ai cité peut être regardé comme un indice de

ses dispositions et de ses sentimens, cette nation marche à grands pas vers l'anarchie.

Nous remarquâmes que les montagnes du côté du nord étaient encore couvertes de neige, et il est probable qu'elles en conservent plus ou moins pendant toute l'année. Le majestueux Demawund domine sur toutes les autres, et porte continuellement la livrée de l'hiver. Cette montagne a quelques prétentions à être regardée comme celle sur laquelle s'arrêta l'arche de Noé.

Le roi, s'étant enfin décidé sur la manière dont il nous recevrait, nous envoya, le 6 juin dans la matinée, l'ordre de nous rendre au palais. Nous partîmes à huit heures et demie, habillés suivant l'usage de la cour dans ces occasions, c'est-à-dire en grand uniforme, mais avec des bottes en drap rouge, et par-dessus des pantoufles vertes à talons hauts. Nous sortîmes de la ville par une porte donnant sur une plaine en face du palais fortifié. Cette plaine est entourée de maisons habitées par les serviteurs de la maison du roi. Tournant à droite par un pont de bois couvert de terre, qui traversait un fossé profond, mais étroit, nous fîmes de cent à deux cents toises, ayant le mur de la forteresse à notre droite, et de l'autre côté celui de la fausse-braie. Passant alors autour de la tour qui était à l'angle du pa-

lais, nous traversâmes une double rangée de boutiques remplies de monde, et nous entrâmes sous une seconde porte couverte de plaques de fer sur lesquelles étaient gravées en or des sentences de l'Alcoran, entourées de guirlandes de cuivre doré. Cette porte donnait sur une cour où des canons étaient braqués, et qui était entourée de casernes pour les soldats de garde. De cette cour, un passage couvert nous conduisit au jardin au bout duquel était la salle d'audience, ressemblant, pour la construction, à celle de Schah-Abbas, dans laquelle nous logeâmes à Ispahan. Elle était entourée de glaces, et au milieu s'élevait un trône de marbre couvert d'un drap superbe, et des rideaux de la même étoffe tombaient jusqu'à terre devant l'entrée de la salle, pour la préserver de la poussière et des rayons du soleil. Au milieu de l'avenue qui y conduisait, était un bassin dont les eaux allaient arroser des plate-bandes remplies de rosiers, et des plus jolies fleurs.

Enfin nous entrâmes dans une autre cour où était la salle de réception du ministre, où nous restâmes environ deux heures et demie, causant avec lui sur différens sujets. Nous apprîmes que le roi était alors à déjeuner avec quelques-uns des membres de sa famille. Pendant que nous étions dans cette salle, un grand nombre de *sur-*

dars vinrent faire leur cour au *sudder*, ou ministre; et une heure environ après notre arrivée, un domestique apporta le grand turban de ce personnage, et sa pelisse de cérémonie. C'était un manteau brodé garni de fourrures, qui couvrait les épaules et la poitrine. Après s'en être affublé, il nous quitta pour se rendre auprès du roi, et revint au bout d'environ vingt minutes. On ouvrit alors les portes qui conduisaient à la partie du palais habitée par sa majesté, et un grand nombre d'officiers et de personnes de distinction, en grand costume, passèrent dans la cour pour aller rendre leurs devoirs au roi qui était, nous dit-on, assis sur son trône pour les recevoir. Ces visites de cérémonie durèrent une heure, et les personnes, en revenant, ôtèrent leurs robes d'apparat, et leurs chaussons à talons hauts, et retournèrent chez elles. Ce cérémonial fait partie de leurs fonctions journalières.

Parmi les personnes que nous vîmes chez le ministre, était le médecin de sa majesté; et nous eûmes aussi pendant quelque temps le maître des cérémonies, Allyar-Kan-Kudjer, très-beau jeune homme, parent du roi. Il avait sur la figure plusieurs taches de beauté naturelles, noires et de forme ronde, que d'autres courtisans imitaient, en mettant des mouches, suivant la mode autrefois en usage en Europe, et qu'on

remarque aussi dans tous les anciens portraits de dames persanes. Le ministre se leva alors de son siége, et nous le suivîmes. Je dois ajouter ici que pendant le temps que nous restâmes avec le ministre, on apporta des pipes pour nous et pour les autres personnes qui l'entouraient, de sorte qu'une partie du temps fut employée à fumer. On offrit aussi du sucre-candi aux personnes choisies pour en manger, et nous eûmes l'honneur d'être de ce nombre.

Après avoir traversé un passage étroit qui régnait le long de la salle que nous venions de quitter, nous entrâmes par une petite porte dans le jardin du corps de logis séparé, habité par le roi. C'était un bâtiment octogone situé au milieu du jardin, et vers lequel des allées conduisaient dans toutes les directions. Lorsque nous fûmes arrivés au commencement de l'allée au bout de laquelle le roi était assis sur son trône, dans une salle élevée, ouverte et soutenue par des colonnes, nous fîmes deux profonds saluts, ainsi que le ministre dont nous observions et répétions tous les mouvemens. Approchant alors de la première allée de traverse, nous saluâmes de nouveau; et, avançant jusqu'à vingt-cinq toises du palais, nous nous arrêtâmes pour faire deux nouveaux saluts. Nous ôtâmes, dans cet endroit, nos pantoufles; et, ne conservant que nos bottes d'étoffe, nous

entrâmes sous une petite porte d'où un escalier conduisait à la salle ouverte. Au haut de cet escalier, qui était couvert de tuiles bleues vernissées, était la porte de la salle d'audience. En approchant, nous saluâmes sa majesté deux fois de suite; puis entrant un à un, nous nous rangeâmes debout le long du mur sur la gauche, et fîmes un salut très-profond.

Le roi prit alors la parole, nous salua du *couch amuddi* d'usage, et nous fit différentes questions. Si nous venions de l'Inde? quel était notre âge? etc., etc. Il témoigna le plaisir qu'il avait à nous voir, déclarant qu'il avait une estime particulière pour notre nation, et qu'il faisait beaucoup de cas de notre amitié. Il causa ensuite familièrement avec le capitaine Willock et le docteur Campbell, demanda des nouvelles des anciens ambassadeurs, le général Malcolm, sir Gore-Ouseley, et M. Jennes (sir Harford-Jones), s'informant avec un intérêt particulier de ce qui regardait ce dernier, quelle fonction il remplissait alors, etc.

La salle d'audience avait environ trente pieds sur vingt; les deux bouts seulement étaient fermés par des murs, les côtés étant ouverts, et soutenus chacun par deux colonnes de bois couvertes de glaces. Le plafond était orné de fleurs d'or peintes sur un fond bleu. En face de la porte par

laquelle nous entrâmes, était une porte et deux niches remplies de glaces de différentes formes, ayant chacune un portrait en buste, ressemblant assez aux peintures sur verre de la Chine.

Le trône était de bois, et d'une construction massive; il était soutenu par six pieds recourbés. Il était peint de manière à représenter un fond de perles, et était couvert de pierres précieuses. Sur chaque pied étaient des bijoux montés en or et en argent, disposés en forme de pin. Le trône était d'environ dix pieds sur huit. Le dossier ressemblait assez à celui d'un lit antique; il était couvert de bijoux et de pierres précieuses, et était surmonté au milieu d'un soleil de cristal, et, de chaque côté, d'un oiseau d'or et d'argent. La plate-forme du trône était élevée d'environ quatre pieds au-dessus du tapis, et était entourée d'une balustrade : on y montait par trois marches peintes et ornées de la même manière que le trône.

Au bout d'environ dix minutes, un domestique entra, portant une pipe ornée de pierres précieuses; il fit un profond *salam*, et monta les degrés du trône; là il salua de nouveau, et, se mettant à genoux, présenta la pipe au roi qui fuma quelques instans, et la lui rendit. Le domestique descendit alors les marches sans se retourner, et se retira à reculons, faisant de pro-

fonds saluts, jusqu'à ce qu'il fût sorti de la salle. Cette cérémonie de la pipe, qui dura en tout de quinze à vingt minutes, termina notre entrevue, ou plutôt notre présentation; et nous nous retirâmes en saluant aux mêmes places que lorsque nous étions venus. Le roi était couvert d'un schal noir orné de bouquets de fleurs cramoisies. Un autre schal lui servait de ceinture; il avait sur la tête un bonnet de laine noire, et portait au côté gauche un poignard dont le manche était fort long, et était garni d'une si grande quantité de diamans et de rubis, qu'on ne voyait pas l'or dans lequel ils étaient enchâssés. Ce poignard était attaché au-dessus du schal par un ceinturon de perles, avec un nœud de grosses perles dont il s'amusa pendant presque tout le temps que nous fûmes en sa présence. Je n'aperçus aucun autre ornement dans son costume, mais il paraissait porter sous ses vêtemens, sur chaque bras, un *bauzabund*, ou bracelet.

Le langage employé par le chargé d'affaires, en s'adressant au roi, me parut par trop humble et trop humiliant. Voici à peu près les expressions dont il se servit: « Ces messieurs, roi des rois, ont toute leur vie brûlé du désir de toucher la poussière des pieds de votre majesté, et ce jour forme un nouveau commencement de leur vie: ils regardent tous leurs jours passés comme

rien, et se glorifient de l'honneur que leur fait votre majesté, roi des rois. » Ces complimens étaient répétés jusqu'à satiété, et semblaient n'être regardés en effet que comme des complimens continués par égard pour l'ancien usage. Le roi était fort affable, et causait avec beaucoup d'enjouement, quoiqu'il souffrît évidemment d'une maladie de poumon, et qu'il eût une toux asthmatique. Sa poitrine courbée par la difficulté de respirer, une expression particulière dans les yeux, et d'autres symptômes, semblaient indiquer de la disposition à la consomption. Son extérieur n'était pas sans agrément, quoiqu'il fût un peu maigre, et sa barbe était longue et épaisse, mais non pas au point qu'on le représente dans ses portraits, qui cependant lui ressemblent tous plus ou moins.

Je ne pus savoir exactement le nombre de ses enfans: on convient généralement qu'il a soixante fils et soixante filles vivantes, et beaucoup de personnes ajoutent qu'il en a perdu un nombre égal, de sorte que leur nombre total doit avoir été de deux cent quarante. Il a déjà marié douze de ses filles, et vingt-cinq des plus âgés de ses fils sont gouverneurs des principales villes et cités de l'empire. On faisait alors de grands préparatifs de feu d'artifice, etc., etc., pour célébrer le mariage de l'un de ces fils dont la cérémonie devait

avoir lieu dans trois semaines. Ce fils est le propre frère d'Abbas-Mirza, étant né de la même mère.

Plusieurs des fils aînés du roi, indépendamment de leurs gouvernemens, occupent des postes de confiance autour de sa personne.

L'aîné des fils est Mahomet-Ali-Mirza, gouverneur du Kerman.

Le second, Abbas-Mirza, gouverneur de l'Aderbijan, résidant à Tauris.

Le troisième, Abdoula-Mirza, gouverneur de Zinghan.

Le quatrième, Ali-Muggel-Mirza, gouverneur de Casbin.

Le cinquième, Hussein-Ali-Mirza, gouverneur de Schiraz.

Le sixième, Hassan-Ali-Mirza, ex-gouverneur de la ville de Téhéran, aujourd'hui dans quelqu'autre gouvernement.

Le septième, Mahomet-Kouli-Mirza, gouverneur du Korasan.

Le huitième, Mahomet-Tuckey-Mirza, gouverneur de Bouroujird.

Le neuvième, Hider-Couli-Mirza.

Le prince dont on s'apprêtait alors à célébrer le mariage, est Ali-Schah-Mirza, aujourd'hui gouverneur de la ville de Téhéran ; il doit épouser la fille de Mahomet-Ali-Kan-Kudjer. Ce jeune homme à vingt-six ans, et a déjà des enfans de

plusieurs maîtresses; mais il ne s'est pas encore marié.

Le monarque actuel paraît n'avoir guère plus de quarante-cinq ans, et en voilà vingt qu'il est sur le trône.

CHAPITRE XI.

Kumaulabad. — Suffer-Koja. — Relais de poste établis par le gouvernement, depuis Téhéran jusqu'à la frontière russe. — Zenjid, ou Saule à feuille d'argent. — Casbin. — Précautions à prendre à l'égard des muletiers. — Conseils aux Voyageurs. — Ebher. — Remarques sur l'agriculture persane. — Propriétés attribuées à l'odeur de la fleur du Zenjid. — Saingaula. — Description d'un moulin à blé. — Sultanié. — Tombeau de Khoda-Bunda-Ali. — Nouveau palais d'été du Roi. — Description du Haram. — Manière dont les femmes du Roi voyagent. — Portraits du Roi et de ses enfans. — Singularité dans ces derniers portraits.

Le six juin, nos passeports et autres papiers ayant été signés, nous nous préparâmes à partir pour Kumaulabad, qui est à trente-cinq milles de distance. Nous quittâmes notre demeure à six heures et demie du soir, et nous voyageâmes toute la nuit.

Le village de Kumaulabad est très-petit. Il est à présent presque en ruines, et nous eûmes de la peine à trouver une cabane où nous pus-

sions mettre nos lits et notre table pendant la journée. En conséquence de la marche lente de nos mules, qui nous avait beaucoup retardés pendant la nuit, nous n'y arrivâmes que le 7, à six heures du matin. Nous vîmes un grand nombre de champs cultivés, quoique la végétation parût un peu tardive; et il y avait beaucoup plus d'oiseaux que nous n'en avions vu dans aucun autre endroit sur la route. Le village nous rappela ceux de l'Inde, ayant une proportion égale de vaches, de buffles, de mules, d'ânes, de chèvres, de moutons, de chiens, de volailles et d'autres animaux domestiques. Les plaines sont arrosées abondamment par des ruisseaux qui coulent dans toutes les directions. Plusieurs de ces ruisseaux, étant profonds et fangeux, avaient encore contribué à retarder notre marche.

Le 8 juin, nous partîmes pour Suffer-Koja; nous avions vingt-huit milles à faire pour y arriver, et nous fûmes dix heures à faire ce trajet. Au bout de six milles, nous arrivâmes à Songourabad, où sont les premiers relais de poste, depuis Téhéran. La route est coupée de nombreux canaux d'irrigation. Une chaîne de rochers s'étend sur une ligne parallèle à la distance de huit ou dix milles, et derrière se prolongent les montagnes qui forment les limites naturelles

de la province de Masanderan. Vers le midi, à la distance de vingt-cinq à trente milles, d'autres rochers bornent ces plaines magnifiques qui sont sur la gauche de la route. Nous y vîmes des champs considérables d'orge et de blé, et la route était bordée de petits villages fortifiés, à la distance de trois ou quatre milles.

Il n'y a que quatre défilés pour passer la chaîne de montagnes qui sépare ce district de la province de Masanderan. Ils ont chacun douze milles d'étendue, et il est difficile de les traverser même avec des mules et avec des ânes; cependant on transporte par ce chemin, sur ces bêtes de somme, du fer et d'autres objets, d'une province à l'autre.

Nous apprîmes que des relais de huit, dix ou douze chevaux, avec un nombre égal d'hommes, sont placés à des distances régulières de vingt-quatre à trente-deux milles, depuis Téhéran jusqu'aux frontières de la Russie. Il y a des relais de cette sorte à Songourabad, à Suffer-Koja, à Casbin, à Siadiun, à Ebher, à Sultanié, et ainsi de suite dans tout le pays. Le gouvernement accorde, pour l'entretien de ces relais, 300 tomans (7200 fr.) par an pour chaque poste. Les devoirs qui leur sont imposés en retour sont de fournir des chevaux aux messagers et aux courriers du gouvernement, ou à toute autre personne qui a

obtenu officiellement la permission d'en faire usage. Le messager ou voyageur, à son arrivée à un poste, laisse son cheval et en prend un autre; il est accompagné, jusqu'au relais suivant, d'un homme à pied qui ramène le cheval de renvoi à la poste à laquelle il est attaché. A chaque relai, il y a des chambres préparées pour les voyageurs, et garnis de tapis, de coussins, de lits et d'oreillers. Les personnes qui y sont préposées fournissent des alimens au voyageur, s'il les demande; mais il doit les payer, à moins que le billet qui lui a été donné pour qu'on lui délivrât des chevaux ne spécifie particulièrement qu'il sera nourri pendant la route. Ces billets sont délivrés par les ministres de sa majesté. Ils ne peuvent s'obtenir à prix d'argent, et ne peuvent se céder. Ils fournissent au voyageur les moyens de se servir gratuitement d'un nombre fixe de chevaux. Les chevaux de poste sont en général fort utiles, et cette manière de voyager est aussi prompte qu'économique. Une personne ayant peu de bagages, et accompagnée d'un mehmandar, pourrait, je crois, aisément traverser ainsi la Perse, de relais en relais, à raison d'environ soixante milles par vingt-quatre heures.

Le 9 juin, au coucher du soleil, nous quittâmes Suffer-Koja pour nous diriger sur Casbin, à trente milles de distance. Après avoir rejoint la

grande route près du mur du jardin du roi, nous continuâmes à traverser de vastes plaines bornées au nord par la chaîne de montagnes qui paraît être à environ cinq milles, mais qui semble s'éloigner davantage de la route du côté de Casbin. Nous ne vîmes point de villages, si ce n'est le matin où nous en aperçûmes plusieurs sur la gauche, au milieu des plaines qui étaient couvertes d'herbes sauvages.

Dans les enclos près de la route, nous remarquâmes le *zenjid* qui était en pleine fleur, et dont l'odeur se répandait à une distance considérable. L'odeur de la fleur du zenjid produit, dit-on, l'effet d'augmenter considérablement les passions des femmes; aussi les hommes prudens ont-ils grand soin de préserver leurs épouses et leurs filles de son influence; cependant, par je ne sais quelle raison, les enclos de tous les villages contiennent, de ce côté, beaucoup de ces arbres dont la feuille, ainsi que la nature et les propriétés, ressemble à celle du saule. L'odeur de la fleur semblait avoir assez de rapport avec celle d'un fruit mûr conservé dans un fruitier. Le fruit de cet arbre ressemble à l'olive de l'Inde. Il est rempli de farine, et au milieu est un noyau dur semblable à celui de la datte.

La ville de Casbin est entourée d'un mur de torchis, flanqué de tours; mais elle n'a point

de fossés. Elle est d'une très-grande étendue, et, quoiqu'elle ne soit que faiblement peuplée, elle a en proportion un plus grand nombre d'habitans que les villes de la Perse en général. Tout autour des murs, jusqu'à la distance d'un mille, il y a un nombre infini de vergers remplis de vignes et d'arbres à fruit, tels que des abricotiers, des pistachiers des pommiers, etc. La ville renferme quelques bonnes maisons, des mosquées, des tombeaux et d'autres bâtimens. Nous logeâmes dans la maison du Khoud-Khoda, faveur d'autant plus agréable que les appartemens qu'on nous y assigna offraient toutes les commodités possibles. Quelques fruits, tels que l'abricot et la mûre blanche, étaient déjà mûrs. La soirée était chaude, le temps était couvert et semblait nous menacer de quelque orage.

Nous partîmes de Casbin pour Siadiun, le 10 juin à minuit, par la poste la plus proche de la maison où nous logions. Nous fûmes obligés de faire presque le tour de la ville, en-dehors des murs, avant d'arriver à la grande route. C'est un inconvénient auquel il faut toujours s'attendre dans les villes, indépendamment de celui d'être entouré pendant toute la journée de tous les oisifs des environs, de se voir souvent enlever quelques bagatelles, et d'avoir beaucoup à souffrir de la chaleur, des mouches et des fourmis.

Nous trouvâmes la grande route bonne, mais sablonneuse; elle traverse, pendant quelque temps, des enclos de jardin, et ensuite des plaines égales, et elle est excellente jusqu'à Siadiun. Notre muletier, dont les vues, en voyageant, différaient beaucoup des nôtres, nous assura que la route que nous avions prise inclinait beaucoup trop vers l'ouest, et qu'elle était de seize milles plus longue que celle du nord-ouest; mais le résultat des informations que nous prîmes à ce sujet, fut que la route dont il parlait n'était suivie que dans les chaleurs excessives; et que, quoique plus courte, elle traversait des rochers et des collines, et n'était pas aussi bonne que celle que nous avions choisie. En général il ne faut recevoir qu'avec beaucoup de défiance les avis donnés par les muletiers, il est rare qu'ils soient désintéressés; et il faut du moins approfondir les motifs qui peuvent les dicter. Les deux principaux objets qu'ils semblent toujours avoir en vue, c'est d'abord de voyager, lorsqu'ils sont employés dans le printemps, par la route la plus abondante en pâturages, et ensuite d'aller à petites journées, en permettant à leurs mules de profiter de l'herbe des prairies qui peuvent se trouver sur le chemin, ou même de paître sur les terres cultivées, s'ils ne craignent pas d'être vus. Ils préfèrent voyager la nuit, de compagnie avec les

voyageurs dont ils transportent les bagages, et s'arrêter pendant le jour. Mais ce n'est que dans le printemps qu'ils désirent de faire des marches fort courtes, à moins qu'ils ne soient payés à la journée. Dans d'autres saisons, comme il faut qu'ils nourrissent leurs mules avec du grain et de la paille hachée, ils consentent volontiers à faire de longues marches.

En général, sur une marche d'environ vingt-un milles, une perte de temps quelconque est à craindre, et voici comment on peut la calculer. D'abord, sur le temps du repos, une heure et demie, avant de partir pour charger les mules, prendre une tasse de café, ou ce qui donne plus de vivacité et d'énergie, du thé fort; ensuite le pas lent des mules comparé à celui des chevaux, peut être considéré comme occasionant un retard d'un peu plus d'une heure; ainsi, dans une marche aussi courte, il y aura une perte de deux heures et demie à trois heures, perte que l'on peut éviter en grande partie par des arrangemens antérieurs, qui vous offriront en même temps de grandes commodités pendant le voyage. Que le cheval ou la mule que monte votre domestique, porte votre lit, et une ou deux petites boîtes de cuivre ou de fer blanc, contenant la théière, avec du sucre et du lait, une lampe, un briquet et sa pierre. Grâce à ces précautions, le voyageur

peut devancer le muletier, s'arrêter lorsqu'il le veut, se reposer, se rafraîchir, et fournir à ses domestiques l'occasion de fumer, ce qui diminue beaucoup la fatigue de faire de longues marches de nuit; et il peut aussi, en prenant seulement quelques minutes de repos, éviter cette sensation pénible d'engourdissement, augmentée peut-être par les vapeurs de la nuit, et qui, réunie à l'anxiété de l'esprit et à la fatigue du corps, rend, dans certains momens, l'existence un fardeau pesant et insupportable.

Le village de Siadiun est aujourd'hui en ruines; mais il contient plusieurs jardins remplis de beaux arbres à fruit, qui de loin lui donnent une apparence respectable. Il y a dans ce village un relais de huit chevaux et de dix hommes, et nous logeâmes dans la maison qui y est attachée, et où nous fûmes assez bien. Vers midi, il arriva de Tauris un mehmandar, qui conduisiat quatre personnages de distinction du Lesghistan, qui venaient du Daghistan, en Géorgie, pour offrir leurs services au roi, en cas d'une guerre avec les Russes, à qui leur tribu porte, dit-on, une sorte de haine héréditaire. Un autre messager arriva bientôt après; il était porteur des dépêches pour la cour, et nous apprit que l'ambassadeur Russe devait s'arrêter quelque temps à Ouzoun, et de là se rendre à petites journées à

Paysans Persans.

Sultanié, où le roi lui avait proposé de le recevoir.

Nous quittâmes Siadiun le 11 à minuit, pour aller à Ebher, distance de vingt-huit milles, que nous fîmes en huit heures dix minutes. La route, après avoir traversé de jolies collines, nous conduisit par une pente très-douce dans une vallée. Jusqu'alors le terrain nous avait paru sablonneux et peu fertile; mais en arrivant au milieu de la vallée qui pouvait avoir cinq milles d'étendue, nous vîmes une rivière qui l'arrosait, et un grand nombre de villages entourés chacun par des jardins et des terres cultivées, avec des canaux d'irrigation. Les terres en friche ne sont pas ici tout-à-fait aussi dépouillées d'herbage que celles qui étaient au pied des rochers qui bornaient la plaine au nord-est et au sud-ouest. La route était excellente jusqu'aux jardins et enclos de Cherfabad, dépendance d'Ebher. Dans cet endroit, nous quittâmes la grande route, pour prendre au sud-ouest un petit sentier bordé de jardins et de murs d'enclos, et nous traversâmes plusieurs fois la rivière, dont le lit a cinquante toises de largeur, l'eau coulant rapidement en plusieurs petits ruisseaux d'environ dix-huit pouces de profondeur, dans une direction sud-est. A Ebher, nous logeâmes dans une maison appartenant à Mirza-Ismaël de Zinghan, où

nous trouvâmes réunies toutes les commodités que nous pouvions désirer.

Le district de Zinghan s'étend au sud-est jusqu'à Pauseh, qui est à douze milles, et, dans la direction de Kom, ou plus au sud, jusqu'à Curwa, qui en est à la même distance. Ziabad est à quatre farsanges de cette ville.

L'orge y était déjà coupée, mais il fallait encore vingt jours avant que le blé fût mûr. Les habitans attendaient de grandes pluies sous un mois, et, dans cet espoir, ils préparaient déjà leurs champs. L'usage des cultivateurs persans est de labourer légèrement la terre après qu'elle a été imbibée par la pluie, et alors de semer. Ils laissent leurs champs en jachère de deux années l'une. Comme il ne manque pas en général de ruisseaux pour arroser les plaines, il me semble qu'on pourrait faire alternativement des récoltes vertes et sèches, sans jamais laisser les terres en jachère; mais tant que le nombre des habitans ne sera pas plus considérable, comme il y a une étendue immense de terres propres à la culture, qui ne sont pas encore cultivées, il ne paraît pas nécessaire de changer la méthode adoptée aujourd'hui. Je remarque qu'on sème du trèfle sous les arbres à fruit, et qu'il y réussit parfaitement; fait qui peut n'être pas indigne de la considération de quelques agriculteurs en

Europe. Pour la luzerne, ils en sèment des champs sans arbres. Les pieds-d'allouette sont superbes, et ont de belles couleurs foncées. Le houx croît aussi dans cette contrée, ainsi que la rose blanche sauvage, et une fleur bigarrée dont l'odeur ressemble à celle du musc, et qui conserve son parfum, lorsqu'elle est desséchée et placée dans un livre.

Le zenjid est ici très-commun, et il exhale un parfum délicieux; ses fleurs écarlates forment un contraste frappant avec son feuillage argenté. A ce que j'ai déjà dit sur cet arbre, j'ajouterai que ses fleurs poussent par petites grappes, comme le lilas. Le zenjid fleurit au mois de juin, et est par conséquent plus tardif que les autres arbrisseaux à fleur; il fournit une sorte d'encens pour célébrer le retour de la moisson, et la première récolte des cerises, des abricots, et des fruits d'été. C'est peut-être par cet heureux rapprochement que nous devons expliquer en partie les effets mystérieux attribués à son influence. Dans cette saison, les Persanes aiment surtout le doux ombrage des arbres, et s'abandonnent en liberté à leur goût par les fruits mûrs, qui contribuent à donner au sang une circulation plus rapide, et une vivacité plus grande à l'esprit. Cette influence ajoutée à celle d'une vie voluptueuse passée dans une tranquille retraite, peut ouvrir plus

que jamais leur cœur à de tendres sentimens; et, comme l'été a toujours été salué comme la saison de l'amour, elles peuvent avoir attribué à ce parfum, qui s'exhale lorsque les autres fleurs sont déjà fanées, un charme exclusif et imaginaire. Il est donc possible que les effets stimulans qu'on dit être produits par l'odeur de la fleur du zenjid, proviennent généralement de causes plus sensibles, de l'influence de la saison et de ses plaisirs, sur le tempérament et l'imagination ardente des belles Persanes. Je ne prétends aucunement contester le pouvoir des odeurs fortes et enivrantes; peut-être aussi exercent-elles une influence particulière sur les nerfs délicats des femmes: au surplus, je ne suis pas juge compétent sur cette matière, et les Persanes peuvent, mieux que personne, attribuer l'effet à sa véritable cause.

La chaleur, insupportable les jours précédens, était beaucoup diminuée. Ce changement provenait des vents du nord-ouest, que nous envoyaient les montagnes encore couvertes de neige. Le pays, à l'exception de quelques endraits près des villages et des courans d'eau, n'offre aucune espèce d'arbre sauvage, et les rochers, quoique moins escarpés que la plupart de ceux que nous avions vus jusqu'alors, sont entièrement nus et stériles.

A Ebber, il y a un relais de neuf chevaux et de quatre hommes.

Nous partîmes le 12 juin à une heure du matin pour Saingaula, et, par une erreur occasionée par l'assoupissement de notre mehmandar, nous prîmes une fausse route, et, après avoir fait un détour de près de huit milles, nous arrivâmes dans un village situé au pied des rochers. Par suite de quelques délais, nous y restâmes jusqu'au point du jour, et alors un vieillard nous conduisit jusqu'à un chemin où nous nous égarâmes encore. Nous apercevant que nous étions beaucoup trop à l'ouest, nous traversâmes la campagne dans une direction nord-nord-est, et, après avoir fait sept milles, nous rejoignîmes enfin la grande route sur la droite, et un peu plus loin, nous trouvâmes le village de Saingaula. Nous eûmes le bonheur de pouvoir nous loger dans la maison d'Hauji-Kudkhoda, où tous les voyageurs descendent généralement. Ce petit village est situé sur le bord de la rivière dont j'ai parlé plus haut, et la vallée qui s'abaisse entre les rochers n'a guère ici plus de trois milles.

Les collines paraissent abonder en pâturages; nous y vîmes de nombreux troupeaux. Des champs superbes de luzerne offraient les différens degrés de maturité. Près des ruisseaux, l'herbe ressemblait à celle des prairies d'Angleterre, et les

bestiaux paraissaient tous gras et robustes. Les habitans étaient occupés à ramasser des herbes qu'ils avaient fait sécher, et qu'ils se disposaient à serrer dans leurs granges, afin que dans les grandes sécheresses elles servissent de fourrage pour les chevaux, les ânes et les mules. On voit toujours fort peu d'arbres et même de broussailles.

Près de ce village, sont plusieurs petits moulins à eau, et le courant qui les fait tourner n'a pas plus de quinze à dix huit pouces de largeur, et six de profondeur. L'eau vient, d'une montagne éloignée, par un canal qui est dix à douze pieds plus haut que la roue horizontale qu'elle fait mouvoir. Ce canal consiste en un tronc d'arbre creusé, reposant sur un mur de pierre en pente à une inclinaison d'environ 35 degrés. La roue fait tourner horizontalement par un noyau de fer la meule de dessus qui est mince, qui a environ trois pieds et demi de diamètre, et au milieu de laquelle est une cavité pour recevoir le grain. Le moyen employé pour arrêter le moulin, répond à la simplicité de sa construction ; on détourne l'eau dans sa chute, et la roue elle-même est placée de manière qu'on peut la soulever par un lévier qui, occasionant un degré de frottement qui en retarde le mouvement, soulève en même temps la meule de des-

sus. Comme le côté de la roue que l'eau touche est le plus bas, les meules n'étant point parfaitement horizontales, on gagne évidemment un surcroît de force ; et, de ce côté, la farine tombe dans un creux pratiqué dans le plancher pour la recevoir. Le mouvement du moulin se règle en augmentant le frottement contre la roue par le moyen du lévier.

On retrouve la même simplicité de mécanisme dans les gonds et dans les verroux des portes. Les verroux sont tirés par une clef de bois particulière, consacrée exclusivement à cet usage, et les gonds sont taillés dans la dernière planche de la porte, qu'on laisse à cet effet plus épaisse sur le bord extérieur. Ces remarques peuvent paraître triviales ; mais on doit se rappeler que dans les pays où les arts n'ont pas fait de progrès sensibles, les objets qu'ils ont produits sont d'autant plus intéressans, qu'ils remontent souvent à l'antiquité la plus reculée.

Nous nous dirigeâmes le 12 juin vers Sultanié, voyage de dix-huit milles, que nous fîmes en cinq heures et demie. La route était excellente, et conduisait par une montée presque insensible jusqu'à la plaine de Sultanié. Nous traversâmes plusieurs fois le lit de la même rivière, dont nous avions suivi le cours les jours précédens. De ce côté le froid était fort vif, et le vent fort piquant ;

le thermomètre n'était qu'à 36 ou 38 degrés (de Réaumur). Sur les bords de la route le sol était élevé, sec et sablonneux. Nous remarquâmes beaucoup de trous d'une espèce particulière de rats, qui ressemblent à l'écureuil anglais, surtout par la taille, et par quelques-unes de leurs habitudes, s'asseyant sur leurs pates de derrière, ayant celles de devant repliées sur leur corps. Ils ont la queue fort épaisse et très-courte, tout au plus de deux ou trois pouces. Leur couleur était généralement celle du sol qu'ils habitaient, un brun clair tirant sur le rouge. Ils étaient surtout en très-grand nombre près de Sultanié, où je ne vis pas beaucoup de terres en culture. Ils font de grands ravages parmi les grains et les racines.

Sur la route, nous rencontrâmes plusieurs troupes de chameaux, de mulets et d'ânes, tous chargés de blé et d'autres grains, et allant à Casbin et à Ispahan. D'autres allaient chercher des grains à Miana, où nous apprîmes que le blé se vendait à raison d'une roupie les douze maunds. On espérait le revendre ensuite à Ispahan une roupie les deux maunds, ce qui à la première vue paraît être un bénéfice considérable; mais il faut observer que le transport est fort cher, et que la distance est grande.

A environ deux milles de Saingaula, nous quittâmes une route qui conduit directement à

Zinghan, et qui ne passe point par Sultanié. Cette dernière ville est située sur une belle plaine de douze milles d'étendue, qui est couverte de superbes pâturages. Nous vîmes beaucoup de champs de luzerne dans les environs. Aussitôt en entrant dans la plaine, nous remarquâmes un édifice qui s'élevait en tour au-dessus de toutes les maisons de la ville. C'était le tombeau, aujourd'hui presque en ruines, du sultan Khoda-Bunda-Ali. Le haut de la coupole paraît être de cent vingt pieds au-dessus du niveau des rues qui l'entourent. Ce monument plein de hardiesse est sans contredit très-antique, et il est à regretter que les serviteurs de sa majesté actuelle détruisent un ouvrage si vénérable pour en employer les briques et les ornemens qui le couvrent, à la construction d'un nouveau palais. Voilà dix-sept ans que l'on continue à dépouiller le tombeau pour enrichir le château moderne, de sorte qu'il n'y a qu'une très-petite partie de l'édifice original qui soit aujourd'hui dans un état complet; mais les débris mêmes en sont magnifiques. L'appartement du milieu a environ soixante pieds de diamètre et quatre-vingt-dix pieds de hauteur, le plafond s'élevant en dôme.

C'est ici le lieu de faire la description du nouveau palais d'été du roi actuel, palais dont la

construction a causé la dévastation de cet antique édifice.

De la route, nous entrâmes d'abord dans une espèce de fort d'environ cinquante toises carrées, ayant deux portes en face l'une de l'autre, l'une en dehors, l'autre conduisant dans les jardins du palais. La cour du fort est remplie de petites cabanes de torchis de huit à dix pieds de haut. De la seconde porte, une avenue bordée d'un double rang de saules, conduit au palais qui est à la distance d'environ cinquante toises, et où l'on monte par une espèce de montagne factice. La porte d'entrée est octogone, et introduit dans un passage qui mène au haram, ou appartemens des dames, d'où l'on peut aller par des escaliers particuliers sur le toit en terrasse du salon principal. Ce toit est octogone, et entouré de murs de dix pieds de haut, qui n'ont ni portes, ni fenêtres, ni aucune aucune autre issue. Les escaliers qui y conduisent sont étroits, et même d'un accès difficile. Ils donnent sur la terrasse par le moyen d'une trappe, arrangée de manière qu'il est facile de la défendre. Dans un angle, s'élève un pavillon à deux étages, d'une seule chambre chacun, d'environ dix pieds de haut, et de quatorze pieds de long sur dix de large. Il est aussi surmonté d'une terrasse entourée d'une balus-

trade. Ce pavillon, orné dans le goût chinois, se compose en grande partie de tuiles émaillées, détachées du tombeau du sultan Khoda-Bunda-Ali. En dehors il ressemble beaucoup à une prison. On ne voit que deux fenêtres, encore sont-elles grillées du côté de l'est, et couvertes de grosses barres de fer, pour la sûreté des belles favorites qui composent le haram de voyage de sa majesté. Ces houris, selon notre mehmandar, doivent jouir de tous les plaisirs terrestres excepté celui de la liberté. Voici comment un domestique du palais nous décrivit la manière en usage pour les transporter de ville en ville.

Le soir qui précède le départ de sa majesté, on les enveloppe dans de grands voiles blancs qui tombent jusqu'à terre, et qui sont seulement en points à jour devant les yeux, de sorte qu'il est impossible de voir la moindre partie de la personne. On les place alors sur des chevaux, et on les conduit jusqu'à la ville suivante, au milieu d'un nombreux cortége composé d'eunuques, et des dames de leur suite, le tout entouré par un cordon de troupes. Comme ces beautés ne voyagent que la nuit, la grande clarté du jour n'effleure même pas leur teint délicat, et leurs yeux ne sont blessés par la vue d'aucun objet vulgaire, homme ou bête, à l'exception de la tête du cheval qu'elles montent, et qu'elles peuvent aperce-

voir par les points à jour ménagés devant les yeux.

Le domestique du palais qui nous fit cette description, nous donna en outre quelques détails sur la manière dont elles étaient gardées pendant leur séjour. Il nous montra, près de la porte des chambres à coucher, l'endroit où il y a jour et nuit un eunuque en sentinelle, et les appartemens destinés à ces êtres dégradés, autour du pavillon du salon octogone. Il nous dit avec un air d'enthousiasme et de solennité qui n'avait rien d'affecté: « Sa majesté est un grand roi des rois; elle a des chevaux et des femmes sans nombre, et une noble et longue barbe. » Mettant la main sur sa poitrine, comme pour en dépeindre la longueur, et levant et tournant la tête de droite à gauche, il ajouta alors: « Je vais vous montrer son portrait qui est superbe à voir. »

Il nous dit de le suivre: et ôtant les verroux et les barres de fer de plusieurs portes, il nous conduisit sous des passages voûtés où le jour pénétrait par des trous pratiqués dans la voûte, et nous fit entrer dans une salle réservée pour la société intime du roi, et où il vient causer familièrement avec ses fils et ses confidens. Cette salle était ornée de plusieurs tableaux. Au milieu était celui du roi, représenté au moment où il perce de sa lance un âne sauvage. Le cheval blanc qu'il

monte est peint en rouge jusqu'au milieu du corps, manière ordinaire de distinguer les chevaux du roi, du moins dans les tableaux. Le manche de la lance est couvert d'or, et l'on voit dans le lointain plusieurs personnes de sa suite avec des mousquets, qui accourent au grand galop. Dans des niches à droite et à gauche de ce tableau, sont les portraits des fils aînés du roi, quatre de chaque côté, placés par ordre d'âge; et tous revêtus de riches costumes. Le premier, du côté gauche, était Abbas-Mirza, ensuite Mahomet-Ali-Mirza, et les six autres dans le même ordre.

Il y avait une circonstance assez remarquable dans ces tableaux. Les princes sont tous représentés avec leurs poignards; mais ces poignardssont placés de manière à ce que les manches, et non pas les pointes, soient tournés du côté du roi; de sorte que quatre sont placés du côté contraire à celui où il est d'usage de le porter. Je demandai d'où provenait cette singulière bizarrerie, et j'appris que c'était un acte de déférence pour la personne sacrée de sa majesté, contre qui, même en peinture, l'arme d'un sujet, encore bien moins d'un fils, ne devait jamais être tournée, même involontairement. L'artiste qui exécuta cet ouvrage, était sans doute trop bon courtisan pour ne pas savoir qu'une trop grande fidé-

lité de costume, dans cette occasion, aurait pu lui coûter la vie. Il voulut éviter d'être soupçonné même de l'intention d'avoir voulu donner à entendre que les princes pourraient fort bien songer à jouir d'avance de leur héritage en se révoltant contre leur père: idée d'autant plus propre à éveiller la jalousie royale, que le pouvoir et l'influence des princes leur fournissent les moyens d'exécuter un semblable projet. L'étiquette exige qu'on ne prononce pas même le mot de mort en présence de sa majesté; combien ne serait pas plus coupable celui qui paraîtrait suggérer indirectement l'idée de l'assassiner? De semblables précautions prouvent fortement l'idée dominante qui occupe tous les officiers persans, idée qui fait trembler le souverain sur son trône, et que nourrit même le dernier de ses esclaves.

Lorsque nous eûmes examiné cet appartement particulier, notre conducteur nous fit traverser un petit jardin, et ouvrant d'autres portes couvertes de barres de fer, il nous montra plusieurs salles de plain-pied dont celle du milieu était considérablement élevée au-dessus des autres. Cette salle était ouverte du côté du nord, et n'était soutenue de ce côté que par deux colonnes; c'est là que sa majesté est dans l'usage de se montrer à ses nombreuses troupes qui défilent sous ses yeux, et lui présentent en même

temps individuellement leurs hommages. A une distance d'environ cent à deux cents toises sur la plaine, nous vîmes deux petites maisons bâties en torchis, qu'on nous dit être la demeure momentanée du médecin et du trésorier du roi.

Tout le palais, et les bâtimens qu'on y ajoute aujourd'hui, sont construits en torchis, et en briques tirées du superbe tombeau de Khoda-Bunda-Ali.

La plaine sur laquelle Sultanié est situé, a douze milles d'étendue, et elle est bordée de rochers derrière lesquels s'élèvent des montagnes couvertes de neige. Les herbes qui y croissent naturellement y sont conservées pour les écuries du roi, et les domestiques en remplissent à cet effet des granges immenses. C'est près de ce palais que sa majesté doit recevoir l'ambassadeur de Russie.

CHAPITRE XII.

Départ de Sultanié. — Zinghan. — Armaghana. — Caractère de ses habitans. — Phénomènes extraordinaires produits par la réfraction de la lumière. — Meurtre de M. Brown. Utilité d'un mehmandar. — Village d'Akhun. — Maisons infestées de vermine. — Miana. — Insecte formidable, appelé *mulla*. — Effets de sa blessure. — Tapis fabriqués par les Illyantes. — Turkman. — Contraste des effets produits par la religion chrétienne et par celle de Mahomet. — Entrevues avec le général Yermoloff, ambassadeur de Russie en Perse. — Politique de la Russie, comparée à celle des Anglais dans l'Inde. — Araignée venimeuse. — Oujan. — Arrivée à Tauris. — Ses Fortifications. — Le prince Abbas-Mirza. — Alarme des Persans sur les intentions des Russes. — Exploitation des mines. — Paie des soldats et des officiers persans.

Nous partîmes de Sultanié pour Zinghan, qui en est à vingt-un milles de distance. La route traverse de jolies collines couvertes d'herbage, au milieu desquelles serpentent plusieurs ruisseaux. A environ douze milles, nous vîmes d'excellent cresson dans une petite source d'eau à

gauche de la route, et nous ne pûmes résister au désir d'en goûter.

Après avoir passé devant Tizy, beau village entouré de quelques champs cultivés, nous entrâmes dans Zinghan, ville fortifiée, située sur une hauteur, et dont les faubourgs sont hors de l'enceinte des murs. Cette ville, résidence du schah Zada-Abdoula-Mirza, paraît comparativement plus peuplée que beaucoup de grandes villes par lesquelles nous avons passé. Les habitans y sont aussi généralement mieux vêtus. Nous descendîmes au Mehman-Khoneh, espèce d'auberge contre la porte de l'Est, en-dehors de la ville, où nous trouvâmes beaucoup d'abricots, de cerises et de prunes. Quoique ce fussent les premiers fruits de la saison, ils étaient à si bon marché que nous en eûmes plus que nous n'en pouvions manger pour une demi-roupie.

J'avais pris différentes informations pour tâcher de découvrir l'époque de la construction du grand tombeau que j'avais admiré à Sultanié, et l'on m'avait indiqué Haji-Ibrahim comme la personne qui pouvait le mieux me donner les renseignemens que je désirais. En arrivant ici, j'appris qu'il était mort, de sorte que je fus obligé de renoncer à l'espoir de connaître la date de la fondation de cet édifice. On m'a assuré qu'il n'existait pas d'autre indice qu'une ancienne ins-

cription trouvée sur une pierre, dans un vieux caravanserai situé près du monument.

Nous quittâmes le Mehman-Khoneh le 15 juin, à une heure du matin, et, passant sous la porte près de laquelle nous étions logés, nous rentrâmes dans la ville, et traversâmes un long bazar, couvert momentanément de bois et d'herbe, au lieu d'arcades, et qui conduisait jusqu'à la porte opposée. Nous vîmes ici, à la lueur des lanternes, quelques gardes de nuit, ayant chacun une petite lampe qui brûlait auprès d'eux; leur habillement annonçait la misère; ils étaient armés d'une épée ou d'un bâton. Nous passâmes ensuite par les faubourgs, et bientôt après nous nous trouvâmes sur la grande route. Le sol est sec et aride; à peine voyait-on çà et là quelques herbes. Il nous fallut monter et descendre continuellement pendant plus de vingt-quatre milles, ce qui était d'autant plus fatigant, que la route est extrêmement rocailleuse. Nous traversâmes plusieurs vallées qui portent les traces des torrens qui y ont passé. Pas la moindre apparence de verdure pour faire diversion à la triste monotonie de ce désert sauvage. Les rats même semblent l'avoir quitté par instinct; du moins nous n'en vîmes pas un seul sur la route.

Près d'Armaghana, nous traversâmes plusieurs canaux d'irrigation qui nous préparèrent

à voir enfin des plaines cultivées ; nous aperçûmes en effet des champs de blé et d'autres grains. Les habitans de ce village sont plus robustes que ceux que nous étions habitués à voir sur la route. La langue turque, qu'on parle plus ou moins dans le pays depuis Casbin, est la seule que l'on comprenne bien ici. Les habitans sont fiers, moroses et insolens. Ils montraient beaucoup de répugnance à nous fournir du pain, du lait, ou du bois, et se retranchaient dans leurs *killas* ou fortifications. Ce caractère repoussant et peu social est commun à la plupart des habitans de ces régions sauvages; il semble être la conséquence de cette espèce de fiel et de misanthropie qui tourmente les hommes pour lesquels la nature a été avare de ses bienfaits, et que des circonstances politiques ont empêchés de réparer son injustice à leur égard, en étouffant, par le despotisme, l'émulation et l'industrie. C'est une sorte de réserve farouche, engendrée peut-être par l'orgueil, la honte et la défiance. Elle repousse les efforts de la bienveillance qui cherche à l'adoucir, et elle excite dans un étranger cette indignation qu'on éprouve en se voyant, sans l'avoir mérité, l'objet du mépris de ceux qui sont eux-mêmes méprisables. La différence de religion ajoute encore une nouvelle aigreur à leurs dispositions insociables.

Une plaine immense s'étend vers le nord-ouest, aussi loin que l'œil peut atteindre, peut-être, à quarante milles, et elle est bornée par des montagnes couvertes de neige. Les ruisseaux nombreux que nous avions traversés, tous coulant sur la gauche, nous firent supposer qu'il devait y avoir une rivière considérable dans la plaine, qui cependant est inculte et inhabitée. Nous aperçûmes çà et là les tentes noires de quelques Illyantes, et une fumée épaisse, sortant des cavités des rochers qui s'élevaient du côté de l'ouest, indiquaient leurs retraites. Nous rencontrâmes sur la route un homme et une femme de cette peuplade, accompagnés d'un troupeau de moutons et de quelques taureaux chargés des toiles pour les tentes, d'assiettes de bois fort mince, etc. L'homme montait un cheval, et en conduisait un autre par la bride. La femme, assise sur deux petits ballots de tapis, était également sur un cheval qui portait en outre quelques couvertures, des rouets et d'autres ustensiles domestiques. Leur intention était peut-être de vendre les tapis à Armaghana, après avoir déposé les toiles, les ustensiles de ménage, et les provisions dans le lieu choisi pour passer la journée.

Les rochers qui bornent la plaine, du côté du midi, sont à la distance d'environ dix à douze

milles, et leur hauteur semble diminuer vers le nord-ouest. Il y a dans ce village un relais de six chevaux et de quatre hommes. Les chevaux étaient trop mauvais pour qu'il fût possible de s'en servir.

Le 16 juin, notre relais devait être à Akhund qui est à vingt-six milles de distance. Nous partîmes à une heure du matin, et rejoignîmes la grande route à environ un mille du village. Nous nous en étions écartés de près de deux milles, avant d'arriver à Armaghana. Le sol nous parut ce jour-là moins pierreux et moins inégal. Au bout de dix milles, nous nous trouvâmes sur le point le plus élevé d'une chaîne de montagnes que nous traversâmes par un défilé beaucoup meilleur que nous ne nous y étions attendus. Un commis était posté dans cet endroit qu'on dit être à mi-chemin d'Akhund, pour percevoir une contribution sur toute espèce de chevaux, de mulets, ou de bêtes de charge. Un chemin étroit mène d'ici au village de Daschboulak, qui est à deux milles de distance. Daschboulak dépend du district de Kumsk qui est divisé entre les gouvernemens d'Aderbijan et de Zinghan, et il forme les limites de cette subdivision.

Vers six heures du matin, nous fûmes témoins d'un phénomène assez singulier. Un vent très-froid s'était élevé du nord-ouest, et les vallées étaient comme enveloppées dans un nuage de

vapeurs qui ne s'élevaient que de quelques pieds au-dessus du sol humide, à cause de l'air froid qui les condensait. Arrivés sur une hauteur où nous étions au-dessus du brouillard, nous le vîmes qui couvrait la vallée dans laquelle la route conduisait. Au-delà du vallon, s'élevaient les sommets de montagnes perpendiculaires entourées d'affreux précipices, et qui ne semblaient pas fort éloignées. Nous savions que nous avions un défilé à traverser, et l'on nous avait dit qu'Akhund était situé au bout de ce défilé. Comme nous étions encore, suivant notre calcul, à dix milles de ce village, nous redoutions d'avance d'avoir à gravir une chaîne de montagnes aussi étendue et aussi escarpée. En descendant lentement vers la vallée, j'aperçus au milieu quelque chose qui ressemblait à un village éloigné; à peine avions-nous fait quelques pas de plus, que le village supposé s'évanouit, et nous vîmes une longue avenue d'arbres qui semblait s'étendre à mesure que nous avancions. Mon ami et moi nous témoignâmes notre surprise de trouver une avenue de beaux arbres dans un désert où nous n'avions pas même vu un arbrisseau, lorsqu'au bout de quelques minutes nous découvrîmes que l'avenue ainsi que le village n'était qu'une illusion, et que les objets les plus proches de nous paraissaient être des chameaux chargés, sur cha-

cun desquels était monté un conducteur. Lorsque nous passâmes à côté, nous vîmes, comme nous le présumions alors, que c'étaient des mulets chargés de sacs de grain, conduits par des hommes et des enfans qui les suivaient à pied. Le brouillard était fort épais, et pendant quelque temps nous perdîmes la route, que nous eûmes beaucoup de peine à retrouver. Le vent dissipa enfin les vapeurs, et le soleil s'élevant sur l'horizon, nous fûmes très-surpris de trouver que cette chaîne imaginaire de montagnes si terribles n'était qu'une élévation de quarante à cinquante pieds sur laquelle la route passait. Nous présumâmes d'abord que les montagnes que nous avions vues du haut de la colline, étaient alors cachées à notre vue; mais le jour, devenu plus clair, nous permit de nous convaincre qu'il n'en existait pas de semblable à vingt milles à la ronde. Cette élévation était couronnée par des masses de pierres qui, vues à travers le brouillard, avaient occasioné ces illusions successives. J'avais remarqué dès la pointe du jour que les vapeurs descendaient des rochers dans les vallées; et pendant le crépuscule, les vallées semblaient de vastes lacs ou des plaines couvertes de neige, preuve de la grande densité de la vapeur. Cette suite de tableaux illusoires produisit dans notre esprit un effet qu'il est impossible de décrire; et avec une imagination

orientale, nous aurions pu nous croire transportés au temps des féeries.

Quelque temps avant d'avoir observé ce phénomène, j'avais demandé à notre mehmandar ses motifs pour nous conseiller de ne pas nous écarter beaucoup des mules qui portaient le bagage. Il dit, en termes généraux, qu'il nous donnait ce conseil, à cause du pays inhabité et sauvage que nous traversions, ajoutant qu'il y avait environ douze jours, un meurtre avait été commis à quelques milles plus loin sur la route. Ces paroles me rappelèrent aussitôt le meurtre de M. Brown, commis près du même endroit, il y a un ou deux ans, événement extraordinaire sur lequel je désirais beaucoup obtenir quelques détails. Le mehmandar me répondit qu'il se rappelait ce crime, et ajouta que M. Brown, contre l'avis de tous ses amis à Tauris, avait refusé de prendre avec lui un mehmandar, quoique le prince Abas-Mirza lui en eût offert un pour l'escorter jusqu'au Korasan, où il se rendait. Il nous dit aussi qu'un bruit avait couru alors que M. Brown avait eu une querelle avec quelques voyageurs sur la route, et qu'il avait été tué près d'un pont qui traverse la rivière de Kisil-Ouzan, et sur lequel nous devions passer le lendemain. Cette rivière, qui coule au pied de la montagne de Kaflan-Ko, que nous commencions à aper-

cevoir, forme les limites de l'Irak et de l'Aderbijan, de sorte qu'on ne put découvrir sur quel territoire le meurtre avait été commis, et jusqu'à présent les coupables ont échappé à la justice.

Suivant les lois de Perse, lorsqu'un vol ou tout autre crime a été commis dans un canton, les villages près desquels le crime a eu lieu, en sont responsables, et les habitans sont fortement intéressés à en découvrir les auteurs. Mais l'endroit où M. Brown fut assassiné est éloigné de tout village; c'est, à ce qu'il paraît, une espèce de terrain neutre sur les confins des deux provinces, de sorte que la loi se trouvait en quelque sorte paralysée. Ce malheur déplorable montre évidemment aux voyageurs la nécessité d'être toujours sur leurs gardes, en traversant les limites même de simples districts, à bien plus forte raison en passant d'une province dans une autre. Il prouve aussi qu'un voyageur isolé, malgré le surcroît de dépense qui en résulte, doit toujours se faire accompagner d'un mehmandar. C'est une espèce de guide et de protecteur; il vous aide de ses conseils dans les circonstances difficiles; son témoignage vous fournit les moyens de vous faire rendre justice, si vous éprouvez quelque désagrément sur la route; sa présence empêche que vous ne soyez la dupe de la fraude;

ou la victime de la violence; ou du moins son expérience vous indique la conduite que vous devez tenir pour obtenir satisfaction. En un mot, il peut être regardé sous tous les rapports comme un protecteur.

L'endroit où le meurtre fut commis passe pour être le théâtre de scènes extraordinaires et surnaturelles. Lorsqu'on est sur ce pont, ou sur la route qui y conduit, Kaflan-Ko semble être couronné d'un palais et d'une forteresse, qu'on croit distinguer parfaitement. Vous approchez: le palais, la forteresse disparaissent, et vous ne trouvez à leur place que des pierres et des rochers. Ces illusions, de même que celles que nous venons de décrire, sont certainement causées par la réfraction de la lumière à travers un air condensé. Les Persans, incapables d'en découvrir la véritable cause, évoquent, pour les expliquer, des êtres surnaturels dont ils font des magiciens. Au milieu d'un peuple qui croit à la nécromancie, et qui règle ses voyages et la plupart de ses affaires et de ses transactions, d'après l'astrologie judiciaire, cette nouvelle preuve de superstition n'a rien qui doive surprendre.

Akhund, où nous arrivâmes après avoir traversé une autre chaîne de collines, paraît avoir été autrefois un village considérable, mais est aujourd'hui en ruines, et presque inhabité. Les

malheureux qui y demeuraient semblaient dans la dernière misère ; les femmes et les enfans étaient couverts de haillons ; ceux-ci étaient même souvent à moitié nus.

Les collines et les vallées se succèdent pendant vingt milles, et sont bornées par les montagnes de Kaflan-Ko. Il y a trois villages, à quatre milles l'un de l'autre, dans une direction nord-ouest, mais l'on ne voit nulle part la moindre apparence de bois ni de broussailles. Le prix des provisions y est modéré ; un mouton ordinaire coûte deux roupies et demie ; un agneau, une roupie et un quart ; des abricots et des cerises en quantité suffisante pour un dessert pour deux personnes, un quart de roupie ; l'entretien d'un cheval, une roupie par jour.

Nous apprîmes qu'à environ huit milles de là, près d'un village appelée Maman, il se trouve une montagne de sel gemme. J'en vis un échantillon dans une étable à Akhund. Il était veiné comme le marbre, parfaitement dur, et uni à l'extérieur, sans doute parce qu'il avait été léché par les bestiaux.

Si nous avions éprouvé une espèce de dégoût involontaire à la vue seule de la malpropreté des habitans, que fut-ce lorsque nous eûmes passé quelques heures dans leur village ? La maison où nous logeâmes fourmillait de punaises af-

famées qui prirent possession de nos lits, s'insinuèrent dans nos couvertures, et ne nous laissèrent pas fermer l'œil un seul instant.

Le muletier exerça beaucoup notre patience sur la route, et il refusa de nous suivre avec ses mules, alléguant pour excuse que nous allions trop vite, et qu'il fallait qu'il surveillât en même temps d'autres mules également à lui, qui faisaient partie d'une caravane qui suivait à quelque distance. Nous n'étions pas instruits de ce double arrangement, et nous ne nous attendions aucunement à voir ainsi retarder notre marche, lorsque nous avions conclu notre convention avec lui à Téhéran. Grâces à notre énergie et aux mesures que nous employâmes, nous réussîmes à nous faire suivre et des mules et de leur conducteur; mais celui-ci chercha à nous égarer sur la route, et nous fit perdre plus d'une heure en détours inutiles. Il voulait donner par là à ses autres mules le temps de le rejoindre; et, en effet, lorsque nous regagnâmes la grande route, elles étaient à peu de distance avec la caravane. Ici, comme en beaucoup d'autres circonstances, la présence du mehmandar nous fut essentiellement utile pour forcer le muletier à remplir son engagement, qui, par une précaution indispensable, avait été rédigé par écrit, et dans les termes les plus clairs et les plus précis.

Nous devions nous rendre le 17 juin à Magniana, à vingt-quatre milles d'Akhund; et le mehmandar et le muletier nous pressèrent de partir avant le jour; mais, connaissant la distance, nous nous y refusâmes. Ils nous déclarèrent que la route traversait des défilés et était extrêmement mauvaise. Comme nous craignions qu'on ne nous jouât encore une fois le tour de nous égarer, nous prîmes un guide dans le village, fort heureusement pour nous: car la route était en effet très-difficile à reconnaître au milieu des nombreux sentiers qui la coupent. Pendant les cinq premiers milles elle serpente à travers des rochers, et est détestable; mais ensuite elle descend par une pente rapide jusqu'au bord de la rivière Kizil-Ouzan. Sur la fin elle est assez dangereuse, par les précipices dont elle est bordée pendant trois quarts de mille. Le sol est uni et égal, mais il n'est pas profond, et offre à peine la moindre apparence de culture; peut-être est-il imprégné de sel.

Nous rencontrâmes beaucoup de chameaux chargés de grain; leurs conducteurs dormaient presque tous étendus sur les sacs; ils étaient couverts de manteaux de peaux de mouton, et sans leurs jambes qui pendaient d'un côté ou d'autre, on ne les eut jamais pris pour des créatures hu-

maines. Tous ces chameaux avaient sur la tête une fourrure dont les poils étaient en dehors, et qui était percée de deux trous par lesquels passaient les oreilles. Ces capuchons grotesques semblaient faire partie de l'animal, et contrastant avec le reste du corps dépourvu de poil, donnaient au chameau quelque ressemblance avec une autruche. Ils étaient sans doute destinés à préserver sa tête contre l'excès du froid ou de la chaleur. De toutes les positions pour dormir, celle d'être couché sur le dos d'un chameau, doit être l'une des plus défavorables, à cause des bonds irréguliers de cet animal; mais l'habitude peut rendre à la longue ce mouvement supportable, et la fatigue fait le reste. Si l'épuisement des forces, causé par de pénibles veilles et de longs travaux, rend un homme capable de dormir dans une batterie, au milieu du bruit du canon, il n'est pas difficile de croire qu'on puisse sommeiller même sur un chameau. Ceux de ce pays sont très-petits, et paraissent ne porter qu'un poids très-médiocre, en proportion du prix qu'ils coûtent. En un mot, à l'exception des Illyantes, auxquels elles semblent assez utiles, ces bêtes de somme rapportent peu de profit à leurs maîtres, ne portant que de cinquante à soixante ou soixante-cinq maunds de Tauris, de sept livres et demie,

tandis que les ânes portent aisément la moitié de ce poids, avec autant de facilité et de promptitude.

Nous vîmes encore ici les tentes noires des Illyantes dans les endroits où les pâturages étaient les plus abondans, et où les rochers présentaient un abri contre les vents du nord. A environ quinze milles d'Akhund, est le pont sur le Kizil-Ouzan, dont j'ai déjà eu occasion de parler, et sur lequel nous passâmes. Il a trois grandes arches et quatre petites. Les environs sont sauvages et romantiques. Un peu avant le pont, sur la rive gauche, s'élève une montagne escarpée, sur laquelle on voit une grande maison de forme oblongue, dont le toit est plat, et cinquante toises plus loin, une tour et un mur ressemblant à des fortifications. Mais ces objets prennent, dit-on, une forme différente, lorsque vous en approchez, et se trouvent alors n'être que de simples rochers. En supposant que ce rapport soit vrai, ce dont personne ne paraît douter, il est facile d'expliquer ce phénomène, d'une manière qui semble assez vraisemblable. Les rochers de l'autre côté de la rivière sont d'une nature différente de ceux qu'on voit dans les environs; ils sont de basalte noir, et dans beaucoup d'endroits s'élèvent en forme de colonnes, quoique jamais à une très-grande hauteur. La tour et la maison

supposées, pourraient donc être des masses de basalte, taillées autrefois par l'art de manière à former des fortifications érigées pour la défense du pont, et pour servir de poste avancé, d'autant plus qu'elles commandent la rivière. Elles paraissent sans doute deux fois plus hautes qu'elles ne le sont réellement par la réfraction de la lumière à travers la vapeur. Mais que de près, elles ne soient que de simples pierres, telles que la nature les a formées, c'est ce qu'il est difficile de croire, et après les avoir examinées attentivement, je suis presque certain qu'elles sont telles que je les ai représentées. La réfraction n'influe que sur la hauteur des objets, et ne peut du reste changer leur forme et leurs traits véritables.

Le Kizil-Ouzan est un torrent profond et rapide, qui se précipite à travers des chaînes de montagnes, dans lesquelles il a creusé de larges ouvertures pour s'y frayer un passage. Au-delà du pont la route traverse un rocher de basalte, couvert de couches de pierres sablonneuses et de granit gris. A droite de la route, nous remarquâmes les restes d'un ancien pavé de basalte, établi sans doute originairement sur le grand chemin; mais dans cette saison, le sentier qui le borde est de beaucoup préférable pour les chevaux, parce que la terre y est douce et unie. On pourrait demander si ce pavé, aussi bien que le fort et la

maison qui couronnent les montagnes de Kaflan-Ko, ne seraient pas de construction romaine. Il se présente une objection qui s'oppose à ce qu'on puisse résoudre affirmativement cette question, c'est que les arches du pont sont pointues d'après le style d'architecture des Maures ou des Sarrazins.

A deux milles au-delà du rocher, se présente un pont plat et uni de vingt-trois arches, qui a soixante-quinze toises de long sur cinq de large, compris le parapet. Il traverse une autre rivière qui coule dans la direction de l'est, et qui, en passant par une vallée très-étendue, fournit plusieurs canaux d'irrigation pour les champs de blé et de riz. A gauche, sur les rochers qui touchent aux montagnes de Kaflan-Ko, et à cinq milles de cet endroit, sont deux beaux villages, l'un désert et inhabité, l'autre appelé Coultuppa. A Schehdérabad, qui est huit milles plus loin, vers le sud-ouest, un ingénieur anglais, M. John W. Williamson, est occupé à exploiter une mine de cuivre. La mine est bonne; mais les bras et l'argent manquent pour les travaux.

Nous ne fîmes que traverser la ville de Miana, parce que nous apprîmes que les vieilles maisons y étaient remplies de petits insectes rampans, appelés *mullas*, dont la morsure est, dit-on, mortelle. Nous descendîmes dans une maison

nouvellement bâtie, au-delà de la ville, où ces hôtes formidables n'avaient pas encore pénétré. La maladie résultante, dit-on, de leur morsure, est décrite par le docteur Campbell, qui dit qu'elle commence par des nausées, des vomissemens bilieux, et un dégoût général pour toute espèce d'alimens. A ces premiers symptômes succèdent des obstructions dans le foie, dans la vésicule du fiel, et dans d'autres viscères; et la mort termine ces souffrances, au bout de six semaines ou deux mois, suivant la force du malade. On n'a pas cependant reconnu encore clairement que cette maladie ait aucun rapport avec la morsure de l'insecte. Les habitans de Miana ne la craignent point, et disent qu'elle n'est funeste qu'aux étrangers. Dans d'autres endroits, les *mullas*, pendant les chaleurs, arrivent quelquefois par milliers, et inondent les villages comme un déluge de sauterelles. On lave alors toutes les chambres avec de la chaux bouillante, et quelques jours après, on trouve les insectes morts et étendus par masses noires sur le plancher. Les habitans de ces villages, comme ceux de Miana, ne craignent pas la morsure du *mulla*, ils disent qu'elle est mortelle pour leurs voisins, mais non pour eux.

Une route conduit d'ici jusqu'à Ardibil, sur le bord sud-ouest des plaines Moghan, dont les romains disaient que le passage était impossible, à

cause du grand nombre de serpens qui s'y trouvaient.

Miana paraît être abondamment fourni de buffles et de vaches. Les habitans semblent à leur aise, et ont beaucoup de terres en culture. Le village est dans l'Aderbijan, et nous remarquâmes ici, pour la première fois, que les habitans nous saluaient en portant la main à leurs bonnets noirs, qu'ils ôtaient même quelquefois. Ils sont tous Mahométans. Voici le prix des denrées. On a quarante-huit livres de blé pour une roupie; une livre et un quart de riz, quatre vingt-quatre livres de bois, ou vingt-cinq livres de lait, pour la même somme. Une vache donnant quinze livres de lait par jour, coûte vingt-quatre roupies; un buffle femelle qui en donne trente livres, quatre-vingts roupies; une brebis, cinq roupies; un chameau portant quatre-vingts maunds, coûte quatre-vingts roupies; un âne qui en porte trente, vingt-quatre; et une mule qui en porte cinquante, deux cent quarante.

En faisant diverses questions à quelques-uns des pricipaux habitans sur le *mulla*, nous apprîmes que, suivant l'opinion générale, il ne mord ni les habitans de ce village, ni aucun pauvre; qu'il habite généralement les crevasses des vieux murs; qu'il ne sort pas de son trou tant qu'il voit brûler une lumière, et que sa morsure ne

produit dans le premier moment d'autre effet visible qu'une tache noire et ronde, au-dessous de laquelle s'élève une tumeur. Cet insecte est de couleur vert d'eau, et il est couvert de poils sous le ventre et entre les pates.

A Miana, on nous montra plusieurs tapis faits par les Illyantes dans les environs. Ceux de sept pieds de long sur trois quarts et demi de large, coûtaient de douze à quinze roupies; ceux de douze pieds sur cinq, en valent quarante. Le fond en est généralement uni, sauf un médaillon en couleur au milieu. Ils sont lourds et épais, on les regarde comme les plus beaux de toute la Perse, sous le rapport de la solidité, de la chaleur, et de la supériorité du tissu; ils paraissent dignes de fixer l'attention, et d'être imités par nos fabricans. La surface est d'un tissu de velours uni, extrêmement épais, et dont les poils sont comparativement longs. Les couleurs en sont la plupart très-brillantes; quelquefois ces étoffes sont travaillées en laine brute, et conservent les couleurs primitives de la toison.

Le 13 juin, nous fîmes vingt-deux milles pour arriver à Turkman, petit village, pauvre et faiblement peuplé. Nous logeâmes dans une maison nouvellement construite, située sur la gauche de la route, au-delà du village dont elle était séparée par un ruisseau. Turkman est entouré d'un

très-grand nombre de terres cultivées. Les grains sont très-tardifs dans cet endroit, à cause de l'élévation du terrain. Quelques Mogols arrivèrent peu après nous, suivis de mulets qui portaient leurs bagages, et de domestiques à cheval. Ils dressèrent leurs tentes près du village. Ces tentes ne paraissaient pas avoir plus de huit pieds sur cinq ; elles étaient très-basses. La couleur de la toile était bleu de ciel.

Nous envoyâmes une lettre au secrétaire de l'ambassadeur russe, qui était campé à quelques milles de distance, pour lui annoncer que nous serions près de lui le lendemain matin. Nous crûmes cette précaution nécessaire, afin de n'éprouver ensuite aucun retard.

Les femmes de la province de l'Aderbijan portent une robe dont les manches sont ouvertes sous l'aisselle, et se boutonnent au coude; quelquefois elles ne passent point ces manches, mais les laissent pendre comme des ailes, montrant ainsi les manches de la chemise bleue qu'elles portent en dessous. On parle partout la langue turque, tandis que personne ne comprend le Persan. Presque tous les enfans ont les cheveux châtains et les yeux gris; ils sont en général très-beaux, et ont un air de santé remarquable.

Ayant reçu de l'ambassadeur russe une réponse dans laquelle il témoignait qu'il serait charmé

de nous voir, nous dirigeâmes notre route vers les environs de Schaingulabad, où il était campé à environ quatre milles au nord de la grande route, dans une vallée profonde entourée de collines escarpées, emplacement qu'il avait choisi, afin d'être à l'abri de la grande chaleur.

Nous commençâmes par aller à travers une contrée inégale, jusqu'à Usdenschi, village habité par d'industrieux Arméniens. Ils méritent d'être distingués, par cette épithète honorable, des Persans indolens. On ne peut s'empêcher de remarquer ici l'amélioration frappante de la culture des terres, et la supériorité de la religion chrétienne sur celle de Mahomet, pour resserrer les liens de la société, et répandre une douce harmonie parmi ses membres. L'air vivant et animé de ce village, dans lequel les femmes se montraient librement dans les rues, et se livraient à des occupations utiles, formait un contraste charmant avec la tristesse sépulcrale des habitations musulmanes, que depuis quelque temps nous n'avions été que trop à même d'observer. Il était impossible de contempler une scène semblable, sans éprouver un sentiment de triomphe et d'exaltation à la vue des bienfaits de cette révélation divine, qui assure le bonheur de l'humanité, et qui améliore le système social en élevant la femme au rang qu'elle doit occuper.

A Usdenschi, nous quittâmes la grande route, et nous prîmes un sentier qui conduisait à un village inhabité, d'où nous entrâmes dans une vallée profonde et cultivée, bordée de moulins à blé, au bout de laquelle les tentes de l'ambassadeur étaient dressées près de Schaingulabad, petit village faiblement peuplé, et ayant une forteresse en ruines sur une hauteur. Tout le village était occupé par la suite de l'ambassadeur et par les troupes persanes qui l'escortaient, et qui remplissaient presque toutes les maisons. Par ordre du mehmandar persan, qui avait été chargé d'accompagner l'ambassade, toutes les femmes du village avaient été envoyées dans d'autres villes, ou renfermées entre quatre murs avec une rigidité qui ôtait toute possibilité même de les apercevoir.

Nous nous arrêtâmes dans un jardin sous quelques arbres, où nous fîmes un déjeûner champêtre, après avoir envoyé un message pour demander à quelle heure son excellence serait visible. Peu de temps après, un aide-de-camp vint nous dire que l'ambassadeur nous priait de venir dîner avec lui à une heure. Nous nous rendîmes à cette invitation, en grand uniforme, et nous fûmes reçus avec toute la bienveillance possible. L'ambassadeur nous dit qu'ayant appris que nous n'avions pas de tentes, il avait ordonné qu'on

en dressât pour nous auprès des siennes, et qu'il espérait que nous nous regarderions comme ses hôtes pendant le temps que nous resterions dans cet endroit, ajoutant que s'il était quelque chose que nous désirassions, et qu'il fût en son pouvoir de nous accorder, il serait charmé de trouver l'occasion de nous être utile. Cette offre bienveillante s'appliquait surtout aux passe-ports, et aux lettres de recommandation.

Nous séjournâmes ici le lendemain, et jamais je n'oublierai les bontés sans nombre que l'ambassadeur, le général Yermoloff, eut pour nous. C'est un officier d'un grand mérite, qui possédait la confiance de son souverain. Pendant les dernières guerres contre la France, il fut chargé de commandemens importans, et de commissions délicates. Il commandait les troupes russes, avec lesquelles l'empereur de Russie et le roi de Prusse, firent leur entrée dans Paris en 1814. Tous les officiers, ainsi que les deux conseillers d'ambassade, M. de Négri et M. de Souloff, sont aussi des hommes d'un mérite éminent. Ils étaient presque tous décorés de différens ordres (1). Le général en avait pour sa part dix-huit, de diverses espèces. Les membres de l'am-

(1) Rien n'est plus commun en Russie.
(*Note du traducteur.*)

bassade appartenaient aux premières familles de Russie, et, d'après leur conversation qui avait lieu en français, ils paraissaient avoir reçu la meilleure éducation. L'ambassade se composait du général, de deux conseillers, d'environ quarante officiers, d'un peintre, d'un médecin, d'un architecte, de vingt-quatre soldats de cavalerie russe, de quelques officiers de Cosaques, de Circassiens, etc. L'un des conseillers, M. de Négri, Grec distingué, si je ne me trompe de Constantinople, était membre du conseil d'état, et ses parens occupaient des postes importans en Russie. C'est un trait remarquable de la politique du gouvernement russe, que les sujets de toute nation, soit alliée, soit soumise à cette puissance, sont admissibles à tous les emplois publics, et peuvent être élevés aux plus hautes dignités de l'empire. Le général Yermoloff m'en cita plusieurs exemples, et m'assura que dans toute la Pologne, il n'y avait pas plus de quatre Russes employés par l'État, en comptant même le grand duc Constantin, quoiqu'il eût établi à Varsovie le siége de son gouvernement.

Le général Yermoloff, depuis l'instant où nous lui fûmes présentés, dépouilla toute réserve à notre égard, et nous témoigna autant de bienveillance que si nous eussions eu le bonheur de le connaître depuis long-temps, et que nous

eussions même mérité son estime. Il nous pria de le venir voir sans aucune cérémonie, dans nos habits de voyage, et de venir passer nos soirées dans sa tente. Pendant tout le temps de notre visite, il ne cessa pas de témoigner le désir de nous obliger. Il nous demanda instamment de lui indiquer la route que nous comptions suivre en traversant la Russie, et nous pressa de rester encore un jour avec lui. Nous ne pouvions nous refuser à cette invitation, et, en retour, nous le priâmes lui et les personnes de sa suite, de nous permettre d'être les porteurs de toutes les lettres qu'ils pourraient avoir à envoyer à leurs familles ou à leurs amis, sur la ligne de notre route, et nous savions qu'il leur serait plus facile de profiter de cette offre, si nous différions d'un jour notre départ.

Sachant que le général avait quelques Circassiens à sa suite, j'avais témoigné le désir de voir leur costume national. Il dit aussitôt à deux d'entr'eux de revêtir chacun un costume différent. L'un parut armé et à cheval, prêt à marcher au combat, l'autre se présenta en négligé. Le général Yermoloff voyant que j'admirais beaucoup ces habillemens, et que je paraissais désirer d'en faire des esquisses, dit au peintre de l'ambassade de m'épargner cette peine, et me remit ensuite lui-même les dessins.

Je sortis de grand matin, dans l'intention de chercher quelque endroit d'où je pusse lever une esquisse des tentes russes et des montagnes qui les entouraient. En gravissant l'une des collines des environs, je vis ramper sur la terre un insecte ressemblant à une grosse araignée, et armé de quatre pinces aiguës. Je conclus que c'était une espèce de tarentule que le général Yermoloff m'avait décrite la veille, comme l'un des insectes les plus venimeux. Il nous avait dit qu'il se trouvait en Géorgie, où une ou deux personnes étaient mortes, à sa connaissance, dans d'affreuses convulsions, par suite de sa morsure. Afin de satisfaire ma curiosité, je m'efforçai de faire passer l'insecte sur un cordon où j'avais fait un nœud coulant, et lui serrant les pates, je parvins à le faire prisonnier, et à l'emporter dans la tente. Le général déclara que c'était l'insecte en question, quoiqu'il ne fût pas aussi gros que ceux qu'il avait vus en Géorgie. Les habitans du village l'appelaient en turc *bheule*, et me conseillèrent de me méfier de sa morsure, qui serait infailliblement mortelle. Il est connu en Géorgie sous le nom de *phalang*.

Comme nous devions partir le lendemain de très-grand matin, nous manifestâmes le désir de prendre congé de l'ambassadeur le soir même, afin d'éviter de troubler son repos. Mais il nous

assura qu'il était fort matinal, et ajouta qu'il n'avait pas encore tout-à-fait terminé ses lettres. Comme nous ne pouvions douter qu'elles ne l'intéressassent personnellement, et qu'elles ne fussent écrites pour tranquilliser ses parens et ses amis, et pour leur donner de ses nouvelles, nous nous empressâmes de consentir au retard qu'il demandait; et, envoyant en avant nos domestiques et notre bagage à trois heures du matin, nous restâmes jusqu'à près de six, moment où nous apprîmes que son excellence était prête à nous recevoir. Nous allâmes prendre congé de lui, et, à notre grande surprise, nous le trouvâmes occupé à fermer un gros paquet de lettres, qu'il avait passé la plus grande partie de la nuit à écrire. Il nous les remit, et nous nomma successivement les officiers à qui nous devions les remettre. Nous nous aperçûmes alors qu'elles étaient adressées aux commandans de toutes les principales villes de Russie, par lesquelles nous devions passer, à commencer par le premier poste russe, sur la frontière de la Perse, jusqu'à Varsovie, en Pologne, ville pour laquelle il nous donna deux lettres qu'il nous pria de remettre en mains propres. L'une était adressée à l'officier-général d'état-major du grand duc Constantin, et l'autre au grand duc lui-même. De toutes ces lettres, il n'y en avait pas une seule qui le concernât, ou

qu'il n'eût pas écrite pour nous. J'avoue que lorsqu'il me les présenta, j'éprouvai une sorte d'embarras et de confusion, partagé entre la plus vive reconnaissance pour toutes les bontés qu'il nous témoignait, et le regret d'avoir montré la veille tant d'empressement de différer notre départ, empressement qui pouvait paraître à présent si intéressé. A ces sentimens se joignait le regret de quitter si promptement cet homme estimable, sans avoir même l'espoir de trouver jamais l'occasion de reconnaître les témoignages d'amitié qu'il nous donnait. Pénétré comme je l'étais, je pus à peine lui exprimer toute ma reconnaissance, et le remercier, comme je le devais, de ses bontés pour nous.

Pendant tout le temps que je passai avec le général Yermoloff, et avec les officiers de l'ambassade, je remarquai qu'il subsistait entre eux non-seulement une concorde parfaite, mais une espèce de familiarité qui me fit croire que plusieurs des jeunes officiers étaient parens de l'ambassadeur. J'appris ensuite qu'il n'y en avait qu'un seul qui lui fût uni par les liens du sang, et je vis alors que cette intimité admirable provenait uniquement du caractère aimable et conciliant de leur chef.

Le 21 juin, nous partîmes pour Oujan. Nous commençâmes par gravir quelques rochers qui

bordaient la vallée, et qui étaient si escarpés, qu'ils étaient regardés comme dangereux. Nous traversâmes ensuite des hauteurs et des collines inégales, et rejoignîmes la grande route à environ cinq milles du village que nous venions de quitter. Après avoir fait environ seize milles, pendant lesquels nous aperçûmes plusieurs villages et un caravanserai, nous passâmes une petite rivière, et vîmes à droite, à un mille et demi, le village de Kurrama, et à gauche, à peu près à la même distance, celui de Schirwauordai. Beaucoup de chevaux paraissaient dans les plaines, et de petites tentes étaient dressées pour les personnes qui les gardaient. Nous vîmes sur une hauteur, à environ cent cinquante toises à droite de la route, un palais que le roi a fait construire, afin de pouvoir venir y demeurer dans les plus grandes chaleurs, Oujan étant regardé comme la partie de la Perse la plus froide. Elle a aussi l'avantage de contenir des pâturages abondans pour les bestiaux. Nous arrivâmes bientôt au village d'Oujan, où nous ne trouvâmes pour nous loger qu'une écurie sale et dégoûtante. De cet endroit, on découvrait plusieurs villages, tels que Boustunabad, où l'on trouve quelques sources d'eau minérale, Keltan, Seysan, et, dans une autre direction, les montagnes de Sehund et d'Arwana.

Nous devions aller le lendemain jusqu'à Tau-

ris, voyage de trente-deux milles. Nous quittâmes notre écurie le plutôt possible, et nous partîmes à onze heures du soir. La route fut excellente jusqu'à un défilé fort escarpé, que nous eûmes beaucoup de peine à gravir, et encore plus de peine à descendre, tant la pente était rapide. Nous passâmes devant un caravanserai entouré d'arcades, qui est souvent occupé par des voleurs, qui peuvent s'y défendre long-temps. Dans l'hiver, la neige qui tombe du sommet des montagnes, retarde souvent la marche du voyageur, et ce fut pour lui offrir un abri et un asile que le caravanserai fut bâti dans l'origine. Un mille plus loin, serpente un courant d'eau qui se perd au milieu des rochers. Nous arrivâmes alors au village de Basmitch, qui est vaste et entouré de jardins, et nous aperçûmes enfin Tauris.

La dernière partie de la route nous fatigua au dernier point. La chaleur était excessive, et les rayons du soleil nous brûlaient. Quoique la route fût très-large, et qu'elle fût frayée par le passage continuel de voyageurs et de nombreux troupeaux, cependant elle nous parut l'une des plus détestables que nous eussions encore trouvées. Nous n'atteignîmes les jardins qui sont à un mille et demi de la ville, qu'à huit heures du matin. Nous nous arrêtâmes dans cet endroit, et, après

avoir écrit au docteur Cormick, Anglais, établi à Tauris, nous fîmes un excellent déjeûner avec de belles cerises qui venaient d'être cueillies sur l'arbre. Les autres fruits n'étaient pas encore mûrs, ce qui nous empêcha de goûter les pêches de cet endroit, qu'on dit être plus grosses et plus belles que celles de l'Europe. Nous trouvâmes ici une grande quantité de pêches et d'abricots secs, de très-grosses noix sauvages, de pistaches, de glaces, enfin tout ce que nous pouvions désirer dans cette saison.

Les Anglais qui habitent Tauris, vivent ensemble dans la plus grande harmonie. Ils dînent alternativement les uns chez les autres, et il règne entre eux une cordialité admirable. Ils nous prièrent instamment d'être leurs hôtes, depuis le moment où nous fîmes leur connaissance dans le jardin où nous nous étions arrêtés, et où ils vinrent tous nous voir à onze heures; ils eurent pour nous les mêmes soins, les mêmes attentions que nous avions éprouvées sur la route dans des occasions semblables. A quel point l'hospitalité n'est-elle point portée, dans les petites sociétés de ce genre, non-seulement à l'égard des individus qui les composent, mais encore à l'égard des étrangers qui y sont introduits! En jetant un regard en arrière sur cette époque de ma vie, si

j'éprouvais un regret, ce serait celui de ne plus avoir l'occasion de faire partie d'une société semblable.

Le 23, nous allâmes présenter nos respects au vizir du prince Abbas-Mirza, et nous nous rendîmes ensuite chez le prince en bottes rouges et dans le costume de cour ordinaire. Nous exécutâmes la cérémonie de saluer deux ou trois fois en l'abordant. Le prince fut très-affable, et nous fit plusieurs questions sur l'Inde, sur notre retour en Angleterre, et sur d'autres sujets. Il me pria d'avoir une entrevue avec le capitaine Monteath, relativement à la défense des frontières, et d'examiner les fortifications de la ville. J'y consentis volontiers, et lendemain soir, accompagnés du capitaine d'artillerie Lindsay, et du capitaine du génie Monteath, nous fîmes le tour des remparts de la ville, que le prince est à présent occupé à fortifier; mais j'ai remarqué avec peine qu'au lieu de suivre les avis du capitaine Monteath, il n'écoute que sa tête, et qu'il semble compter en grande partie pour la défense de sa ville sur les prières de son grand-prêtre et sur les efforts des Musulmans, efforts et prières qui ne seraient pas d'un grand secours contre l'artillerie russe.

La ville est entourée de deux murs. Le premier, ou mur intérieur, est de terre, et est flanqué de tours en brique; il a environ vingt pieds

de hauteur, et a un parapet qui est *affaibli* par des barbacanes et par des trous ménagés pour lancer des pierres. Ce parapet et le rempart sont creux, et sont déjà, ainsi que les tours, ébranlés et fendus dans tous les sens, de sorte que quelques volées de canon suffiraient pour les abattre. Ce mur, même dans son état actuel, ne sert qu'à augmenter les dangers auxquels les troupes seraient exposées par le feu de l'ennemi; car, à la première décharge, les briques et les pierres voleraient de tous côtés. Ce genre de défense, par des murs étroits et élevés, offre aussi plus d'inconvéniens ici que partout ailleurs, à cause des tremblemens de terre qui sont chaque année si fréquens, et qui suffisent pour ébranler ces murailles qui d'ailleurs ne peuvent servir qu'à arrêter un ennemi dépourvu d'artillerie.

Le second mur, ou mur extérieur, espèce de fausse-braie, est un parapet haut et étroit, élevé sur l'escarpe, qui est entièrement de terre, et qui s'affaisse déjà sous son propre poids, avant même d'être entièrement terminé. La distance entre les deux murs n'est souvent que de dix pieds, et dans quelques endroits de vingt à trente. Le fossé a environ vingt pieds de profondeur, et trente à quarante de largeur; les côtés en sont bâtis en pierre, et, sur la contrescarpe, on a jeté une quantité de terre pour couvrir les

murailles; mais on n'a pas réfléchi qu'en même temps on fournissait à l'ennemi un abri contre le feu des remparts, lorsqu'il serait parvenu au pied de la ville.

Pour couronner ces défauts, on laisse subsister des maisons, des enclos et des acquéducs contre les fossés, sans qu'on songe à les abattre, et l'on va même jusqu'à élever des casernes, dont les murs touchent à ceux de la ville avec lesquels ils sont parallèles; grands défauts dans toute place fortifiée.

Sur un des côtés est un bâtiment qu'on appelle *citadelle*, mais qui n'est autre chose qu'une partie des remparts qui avance davantage, et qui est séparée de la ville par un simple mur de construction semblable. Nous vîmes des hauteurs voisines les différens côtés de cette prétendue citadelle; et je puis assurer qu'il sera au moins aussi facile à l'ennemi de s'en emparer que de toute autre partie des fortifications. Les fossés sont traversés par des ponts de bois, couverts de terre. J'en ai dit assez pour démontrer que les Persans ne sont pas plus savans que les Indiens dans l'art de la défense.

La grande mosquée et le palais fortifié, édifice d'une très-grande hauteur, ont été renversés et détruits en grande partie depuis trois ans par des tremblemens de terre; cependant les ha-

bitans continuent à construire partout des bâtimens dont les murs sont très-élevés.

Nous allâmes voir, le lendemain, le train d'artillerie dans le palais fortifié, et nous le trouvâmes dans l'état le plus pitoyable. Quelques petites pièces de six, sur des affûts bas et légers, appelées *le train des montagnes*, et construites de manière à pouvoir être portées par des mulets lorsqu'elles sont démontées, et quelques canons de neuf et de douze livres, tous de cuivre, fondus sur le lieu même, et montés sur leurs affûts; voilà ce qui constitue toute l'artillerie pour la défense de la place, et peut-être même de la frontière : encore est-ce à peine si les munitions de guerre sont suffisantes pour ces batteries formidables.

Les canons sont assez bien fondus et forés à Tauris; mais les affûts, surtout la partie en fer, sont fort inférieurs à ceux que nous avons dans les Indes. Dans le fond, il y a bien peu de petites places fortifiées dans l'Inde, qui ne soient pas mieux pourvues de canons et de munitions de guerre, pour la défense de la ville, que cette capitale, ou plutôt ce principal boulevard de l'empire persan.

Ne pouvant trouver de mules à louer, et n'étant pas disposés à attendre qu'il en arrivât de Téflis ou de Téhéran, dans une visite que nous

rendîmes au kaima-kan, ou ministre, nous le priâmes de donner des ordres pour qu'on nous fournît six chevaux de poste jusqu'à Erivan. Il se présenta une autre difficulté relativement aux monnaies et aux lettres de change; on nous apprit que nous perdrions sur toute espèce de monnaie que nous emporterions de cette ville, et nous préférâmes prendre des ducats de Hollande qui, étant d'or, sont plus faciles à porter en voyage.

Les Persans étaient alors dans de vives alarmes, et craignaient les projets de la Russie. Voyant que notre gouvernement, dans les Indes, ne veut permettre à aucun de ses officiers ni de ses soldats de rester à leur service, et de prendre part à aucun acte d'hostilité, ils s'empressent de donner de l'emploi à nos anciens rivaux, les Français. Dans ce moment, c'est-à-dire à l'époque de notre voyage, il y avait cinq officiers de cette nation, et quatre autres d'Italie et de Sicile, que le prince avait sur-le-champ promus aux premiers grades. Pendant quelque temps on avait fait l'exercice et les évolutions d'après la manière anglaise; mais, depuis peu, ce mode a été abandonné. Je ne sais s'il est d'une bonne politique d'empêcher les officiers anglais d'entrer au service des puissances du pays; car il me semble que leur influence ne pourrait qu'être utile aux

intérêts de l'Angleterre, quels qu'ils puissent être; et que loin de sopposer à de semblables enrôlemens, on devrait les encourager de manière à empêcher l'introduction d'étrangers dans les troupes. Il y a maintenant au service de Perse près de mille soldats déserteurs russes ou géorgiens.

Abbas-Mirza paraît ne négliger aucune des mesures qui peuvent être utiles aux intérêts de la province qu'il gouverne. M. Armstrong, homme rempli d'instruction, et excellent mécanicien, reçoit 800 tomans (19,200 francs) par an, pour surveiller la construction de moulins et d'autres objets d'utilité. Le prince a fait, en se l'attachant, une acquisition inappréciable pour le pays. Le Persan a la conception vive et facile; il apprend aisément tout ce qu'on entreprend de lui montrer, et il n'y a point de doute qu'il ne fasse des progrès rapides sous un maître aussi habile.

M. W. Williamson, minéralogiste, est, comme nous l'avons déjà dit, employé à exploiter des mines de cuivre, avec le choix d'avoir la moitié du bénéfice, ou de recevoir un traitement annuel de 1,200 tomans. Mais le gouvernement persan manque d'énergie dans toutes ses opérations, et en retarde ainsi le succès. M. Williamson ne reçoit pas les secours nécessaires, de sorte que

son séjour dans cette ville est de peu d'utilité, et qu'il est assez probable qu'il s'en ira bientôt, désespérant du succès. Qu'on ne suppose pas qu'après son départ, les Persans prendront la peine de continuer eux-mêmes l'exploitation : il y a dans ce district beaucoup de mines de cuivre, de plomb, de charbon, de sel, d'orpiment et de soufre, ainsi que des carrières précieuses de marbre, etc., qui, sous une administration active et judicieuse, seraient de grandes sources de richesses; mais le gouvernement se ressent de cette indolence qui forme la base du caractère national : un Persan est adonné aux plaisirs; il n'a pas la moindre énergie, et il n'est pas probable qu'il réussisse jamais dans des entreprises qui exigent des travaux constans et soutenus.

L'armée consiste à peu près en vingt bataillons; mais ils ne sont en activité de service que trois mois de l'année, et les soldats passent le reste du temps dans les villages. La paie d'un sépoy ou d'un soldat du pays, est de 10 tomans par an; lorsqu'il est de service, il a deux livres de pain par jour; chaque homme reçoit un toman par an pour son habillement, et on lui donne tous les trois ans une redingote. L'artillerie à pied reçoit la même paie, mais l'artillerie à cheval a quinze tomans par an. Quant aux officiers persans, la paie diffère suivant les personnes; cha-

cun fait ses conditions, s'efforçant d'obtenir un traitement avantageux, tandis que celui-ci avec lequel il traite cherche de son côté à l'enrôler au plus bas prix possible. Deux officiers supérieurs d'artillerie et d'infanterie de notre armée de l'Inde ont huit cent cinquante tomans par an; des officiers subalternes en ont trois cent cinquante; en un mot, tout Anglais qui, par ses connoissances militaires, pourrait être nommé au grade d'officier, et en remplir les devoirs, obtiendrait facilement un toman (24 fr.) par jour. Il y a environ vingt-quatre canons qui appartiennent au prince, indépendamment du train d'artillerie des montagnes; mais, comme je l'ai dit, on manque de munitions de guerre.

Voici les noms et les titres des principaux personnages qui sont à Tauris :

Khym-Mékara, ou Mirza-Bouzourg-Issau troisième personne de l'état.

Aboul-Kaussin, ministre du prince.

Mirza-Mahomet-Ali, premier mustoffi, ou secrétaire.

Mirza-Tuckey, second mustoffi.

Mirza-Hussan, troisième mustoffi, et secrétaire de la guerre.

Futteh-Ali-Kan, dont le général Malcolm parle dans son *Histoire de Perse*, est gouverneur de la ville. Il est de la famille Resched.

Les principaux négocians sont Syed-Amet et Seed-Abdoul-Gauny.

Le ducat hollandais se reçoit ici pour six roupies, moins un huitième ; et si un voyageur a besoin d'argent, il peut obtenir un avantage de 15 à 18 pour 100 en donnant des billets sur l'Inde, qui sont toujours fort recherchés. Comme le prince fait battre ici monnaie, nous témoignâmes quelque désir d'en voir des échantillons. On frappa pour nous quelques tomans et quelques demi-tomans pour jetons, dont je gardai plusieurs.

La viande, les fruits et presque tous les objets, à l'exception du thé, du sucre, des bougies, de la coutellerie et des marchandises européennes, sont ici d'un prix très-modéré.

FIN DU TOME PREMIER.

3306
1

3306